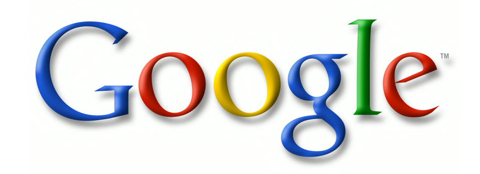



Chs. Gentilz



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME DIX-NEUVIÈME.

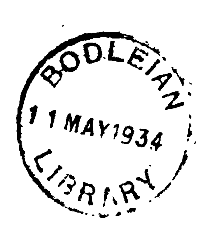


A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


BODLEIAN
11 MAY 1934
LIBRARY



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

Voyages autour du Monde.

LIVRE SIXIEME:

Nouveaux Voyages dans la mer du Sud.

INTRODUCTION.

Quoique nous ayons consacré le premier Livre de cette dernière partie de notre Abrégé à la description détaillée des Voyages les plus Introduction

Introduction

célèbres qu'on ait faits autour du globe, cependant pour ramener l'attention du Lecteur sur des faits si importans, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de placer ici un résumé très-succinct de l'objet & du résultat de ces grands voyages, tracé par M. de Bougainville, qui lui-même a eu l'honneur de suivre les traces de ces fameux navigateurs dans toute la circonférence méridionale des deux hémisphères. Ce précis, très-bien fait, servira d'Introduction à l'Histoire des derniers voyages, entrepris de nos jours dans les mers australes.

« Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, parti de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le sud de la ligne, ensuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne-Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglais, partit de Plymouth avec

cinq vaiſſeaux, le 15 ſeptembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 novembre 1580. Il fit le ſecond le tour du globe. La reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin, avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les cartes dans la mer du ſud une côte ſous le cercle polaire, plus quelques îles au nord de la ligne, plus auſſi au nord la *nouvelle Albion*.

Le chevalier Thomas Cavendish, Anglais, partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y rentra avec deux le 9 ſeptembre 1588. Ce voyage, le troiſième fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Olivier de Noort, Hollandais, ſortit de Rotterdam le 2 juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Rotterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du ſud.

Georges Spilberg, Allemand au ſervice de la Hollande, fit voile de Zélande le 8 août

Introduction

1614, avec six navires, perdit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où sans rien découvrir dans sa route, il passa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ses vaisseaux rentrerent dans les ports de Hollande le premier juillet 1617.

Presque dans le même-temps, Jacques Lemaire & Schouten immortalisaient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrès quinze minutes de latitude sud, & environ cent quarante-deux degrès de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrès de latitude sud à cent lieues dans l'ouest, *l'île sans Fonds*; par quatorze degrés quarante-six minutes sud, & quinze lieues plus à l'ouest, *l'île Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'ouest, *l'île des Mouches*; par les seize degrés dix minutes sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus ouest, *celle d'Espérance*, puis l'*île de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude sud, environ cent soixante-dix-neuf

degrés de longitude orientale de Paris. Ensuite ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée, passent entre son extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe sur des vaisseaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Schouten revoit sa patrie. *La Concorde* & *le Horn* rentrèrent après deux ans & dix jours.

Jacques Lhermite, Hollandais, & Jean-Hugues Schapenham, commandant une flotte de onze vaisseaux, partirent en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou; ils entrèrent dans la mer du sud par le cap de Horn, & guerroyèrent sur les côtes Espagnoles, d'où ils se rendirent aux Larrones, sans faire aucune découverte dans la mer du sud, puis à Batavia. Lhermite mourut en sortant du détroit de la Sonde, & son vaisseau, *presque* seul de sa flotte, territ au Texel le 9 juillet 1626.

En 1683, Cowley, Anglais, partit de la Virginie; il doubla le cap de Horn, fit diverses courses sur les côtes Espagnoles, se rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne-Espérance en Angleterre, où il arriva le 12 octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du sud; il prétend avoir découvert dans celle du nord, par quarante-sept degrés de

Introduction

latitude australe, & à quatre-vingt lieues de la côte des Patagons, l'*île Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglais deux, sans la trouver.

Wood Roger, Anglais, sortit de Bristol le 2 août 1708, passa le cap de Horn, fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie, d'où par une route frayée déja plusieurs fois, il passa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Espérance, il territ aux Dunes le premier octobre 1711.

Dix ans après, Roggewin, Mecklenburgeois, au service de la Hollande, sortit du Texel avec trois vaisseaux; il entra dans la mer du sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* sans la trouver; découvrit dans le sud du Tropique austral l'*île de Pâques*, dont la latitude est incertaine; puis, entre le quinzième & le seizième parallele austral, les *îles Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux; puis à-peu-près dans la même latitude, les *îles Aurore*, *Vespres*, *le Labyrinthe* composé de six îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le douzième parallele sud, trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin sous le onzième parallele austral, les *îles de Thienhoven* & *Groningue*; naviguant ensuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués.

L'Amiral Roggewin repassa en Hollande, de sa personne, sur les vaisseaux de la compagnie, & arriva au Texel le 11 juillet 1723, six cent quatre-vingt jours après son départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paraissait entièrement éteint, lorsqu'en 1741 l'Amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, mais qui n'a rien ajouté à la géographie.

Depuis ce voyage de l'Amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pendant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron (1) part des Dunes le 20 juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du sud, faisant sa route presque au nord-ouest, arrive à Batavia le 28 novembre 1765, au cap le 24 février 1766, & le 9 mai aux Dunes, six cent quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le capitaine Wallis part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin & le Swallow*, il

(1) Ses voyages, celui de Wallis & celui de Carteret vont passer successivement sous les yeux du Lecteur.

Introduction

traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swallow*, que commandait le capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du sud; il y découvre une île environ par le dix-huitième parallele à peu près en août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de misères dans la mer du sud, arrive à Macassar au mois de mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de décembre.

On voit que de ces treize voyages autour du monde, aucun n'appartient à la nation Française, & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte; savoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallis; les autres navigateurs, qui n'avaient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi des routes connues sans étendre la connaissance du globe.

En 1714, un Français nommé *la Barbinais le Gentil*, était parti sur un vaisseau particulier,

pour aller faire le commerce ſur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il ſe rendit en Chine, où après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre bâtiment que celui qui l'y avait amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait, de ſa perſonne, le tour du monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage autour du monde, fait par la nation Françaiſe.

Parlons maintenant de ceux qui partant, ſoit d'Europe, ſoit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, ſoit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du ſud, ſans avoir fait le tour du monde.

Il paraît que c'eſt un Français, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premières en 1503 & 1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point renvoyé dans ſa patrie, mais auquel Gonneville, ſe croyant alors perſonnellement engagé envers lui, a fait épouſer ſon héritière.

Alfonſe de Salazar, Eſpagnol, découvrit en 1525 l'*île de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'eſt de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvième & le

Introduction

Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvième & le onzième parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'ouest de Paris, les *îles Saint-Pierre*, *Magdelaine*, *la Dominique* & *Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*, du nom de Dona Isabella de Mendoce, qui était du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'ouest, il découvrit les *îles Saint-Bernard*; presque à deux cent lieues dans l'ouest de celle-ci, l'*île Solitaire*, & enfin l'*île Sainte-Croix*, située à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigua de-là aux Larrones, enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana : on n'a pas sçu ce qu'était devenu son navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avait ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 décembre 1605, & prit sa route à-peu-près dans l'ouest. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquième degré de latitude sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés sud, sept ou huit autres îles basses & presque noyées, qui portent son nom; & par le treizième degré de latitude sud, environ cent cinquante-sept degrés à l'ouest de Paris,

l'île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recherchant enſuite l'*île Sainte-Croix* qu'il avait vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude ſud, & à-peu-près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*île de Taumaco*; puis environ cent lieues à l'oueſt de cette île, par quinze degrés de latitude ſud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrâle du Saint-Eſprit*, terre que les divers géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auſtrale, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'eſt de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen*; il la quitta faiſant route à l'oueſt, & environ à cent ſoixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes ſud. Il en ſuivit la côte environ juſqu'au trente-quatre degrés de latitude ſud, d'où il cingla au nord-eſt, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent ſoixante-quatorze degrés à l'eſt de Paris, les *îles Pylſtaart*, *Amſterdam* & *Rotterdam*. Il ne pouſſa pas ſes

Introduction recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaste suite, soit de terres, soit d'îles, qui s'étend depuis le sixième jusqu'au trente-quatrième degré de latitude australe, entre le cent cinquième & le cent quarantième degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il était juste de la nommer ainsi, puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandais qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La première terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée d'*Endracht*, du nom du vaisseau que montait celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquième degré de latitude sud. En 1618, une autre partie de cette terre, située à-peu-près sous le quinzième parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'est pas le même que celui nommé depuis *Vandiemen* par Tasman. En 1619, Jean d'*Edels* donna son nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, située entre le trentième & le trente-troisième paralleles, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Nuitz* en 1627, donna le sien à une côte qui paraît faire la suite de celle de Leuwin dans l'ouest. Guillaume *de Witt* appella de son nom

une partie de la côte occidentale, voisine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du capitaine *Viane*, Hollandais, qui en 1628, avait payé l'honneur de cette découverte par la perte de son navire & de toutes ses richesses.

Dans la même année 1628, entre le dixième & le vingtième parallele, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandais, & cette nation a souvent depuis fait reconnaître toute cette côte.

Dampierre, Anglais, partant de la grande *Timor*, avait fait en 1687 un premier voyage sur les côtes de la nouvelle Hollande, & était abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diermen*; cette course, fort courte, n'avait produit aucune découverte. ~~En 1699, il partit~~ d'Angleterre, avec l'intention expresse de reconnaître toute cette région sur laquelle les Hollandais ne publioient point les lumières qu'ils possédaient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vingt-huitième jusqu'au quinzième parallele. Il eut la vue de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvait exister un passage au sud de la Carpentarie. Il retourna ensuite à Timor, d'où il revint visiter les îles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le passage qui porte son nom, appella *nou-*

Introduction

velle Bretagne la grande île qui forme ce détroit à l'est, & reprit sa course pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'est ce même Dampierre qui, depuis 1683 jusqu'en 1691, tantôt flibustier, tantôt commerçant, avait fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel est, continue M. de Bougainville, l'exposé succinct des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaste océan Pacifique, jusqu'au temps de notre départ. Depuis notre retour en France, des navigateurs Anglais sont revenus d'un nouveau voyage autour du monde, & ce voyage me paraît être celui des modernes de cette espèce où on a fait le plus de découvertes en tous genres (1). Le nom du navire est l'*Endeavour*; il était commandé par le capitaine Cooke, & portait MM. Bancks & Solander, deux savans illustres.

Partis de Plymouth le 25 août 1768, ils arrivent à la terre de Feu le 16 janvier 1769 après deux relâches, l'une à Madere, l'autre à Rio-Janéiro. Ils s'arrêtent cinq jours à la baie de Bon-Succès, & ayant doublé le cap de Horn, ils dirigent leur route sur Otahiti. Du 13 avril au 13 juillet ils séjournent dans cette île, où ils obser-

(1) Ce voyage & un second du même genre, entrepris par le même Capitaine, termineront notre abrégé.

vent

vent en juin le passage de Vénus sur le disque du soleil. En sortant d'Otahiti, un des Otahitiens embarqué avec eux les détermine à s'arrêter à quelques-unes des îles voisines; ils en visitent six où ils trouvent les mêmes mœurs & le même langage qu'à Otahiti.

De-là ils dirigent leur route pour attaquer la nouvelle Zélande par quarante degrés de latitude australe. Ils y atterrent le 3 octobre sur la côte orientale, & reconnaissent parfaitement en six mois de circonnavigation, que la nouvelle Zélande au lieu d'être une partie du continent austral, comme on le supposait assez généralement, est composée de deux îles sans aucune terre ferme dans le voisinage. Ils observent aussi qu'on y parle différens dialectes de la langue d'Otahiti, tous passablement entendus par l'Otahitien embarqué dans l'Endeavour.

Leurs découvertes ne se bornent pas à celles-là. Après avoir quitté le 31 mars 1770, les côtes de la nouvelle Zélande, ils viennent atterrer par les trente-huit degrés de latitude australe sur la partie orientale de la *nouvelle Hollande*; ils la cotoyent en remontant vers le nord, ils y font plusieurs mouillages & des reconnaissances; jusqu'au 10 juin, où ils échouent sur un rocher, par les quinze degrés de latitude, dans des parages où je me suis aussi trouvé fort embar-

Introduction

rassé; ils restent échoués vingt-trois heures, & passent deux mois à se radouber dans un petit port, voisin de ce rocher qui avait failli leur être fatal. Après avoir été plusieurs autres fois en risque dans ces parages funestes, ils trouvent enfin par dix degrés de latitude australe un détroit entre la nouvelle Hollande & les terres de la nouvelle Guinée, par lequel ils débouchent dans la mer des Indes.

Insatiables de recherches, ils visitent encore les côtes méridionales & occidentales de la nouvelle Guinée, viennent ensuite ranger la côte méridionale de l'île Java, passent le détroit de la Sonde, & arrivent le 9 octobre à Batavia. Ils y séjournent deux mois, relâchent ensuite au cap de Bonne-Espérance, à l'île Sainte-Hélene, & mouillent enfin aux Dunes le 13 Juillet 1771, ayant enrichi le monde de grandes connaissances en géographie & de découvertes intéressantes dans les trois règnes de la nature ».

On vient de voir comment M. de Bougainville, juge si éclairé en cette matière, s'explique sur les quatre Commodores Anglais, à qui nous devons la relation des derniers voyages dans la mer du sud. Nous allons voir comment s'expriment les traducteurs Français de ces mêmes voyages, & le témoignage qu'ils rendent aux auteurs.

« On désirait depuis long-temps que quelque puissance de l'Europe envoyât des navigateurs pour examiner cette portion du globe, qui est entre la pointe méridionale de l'Amérique, le cap de *Bonne-Espérance* & le pôle austral. Mais l'esprit d'aventure & de conquête qui a dirigé les premières expéditions maritimes, s'est affaibli dès long-temps; on est devenu assez éclairé pour juger qu'il y avait peu à gagner pour le commerce par des découvertes de ce genre, & les gouvernemens sont rarement disposés à faire servir leurs trésors & leurs flottes, à des entreprises dont on ne croit guères pouvoir recueillir d'autres fruits, que des lumières nouvelles sur la géographie, la physique & la morale.

Malgré ces obstacles, le goût des découvertes semble se ranimer en Europe. Il était naturel que l'Angleterre donnât l'exemple; sa situation, la nature de son gouvernement, l'étendue de son commerce lui donnent à cet égard de grands avantages sur les autres puissances maritimes. Le Souverain qui la gouverne a su mettre à profit ses moyens & ses forces, pour ordonner & diriger des entreprises dont le succès a parfaitement répondu à ses vues.

Les quatre voyages dont on va lire la relation ont été exécutés par ses ordres dans l'espace de six ans; les vaisseaux destinés à ces expéditions

Introduction

étaient commandés par des officiers choisis dans un corps de marine où le courage & les talens sont communs. Le quatrième voyage sur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'est une expédition vraiment philosophique. Le capitaine Cook était accompagné de plusieurs savans & artistes, qui réunissaient au plus grand zèle des connaissances de tous les genres. Jamais voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, observé les hommes avec plus d'attention, de circonspection, de sagesse & de lumière.

Ce qu'il est sur-tout intéressant de remarquer, c'est l'esprit d'humanité & de justice avec lequel ces navigateurs se sont fait un devoir de traiter les peuples sauvages qu'ils ont trouvés; c'est la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils supportent les insultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur est si aisé de punir. Quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers conquérans du nouveau monde, on aime à sentir ce qu'on doit à cet esprit philosophique qui distingue notre siècle, que protégent aujourd'hui tous les souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quel-

que chose à craindre des progrès de la raison & des lumières.

On s'étonne qu'une si grande partie de ce globe que nous habitons soit encore inconnue; mais ne serait-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connussions déja si bien? Quand on fait attention aux souffrances & aux dangers de toute espèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, & quand on considère combien sont éloignés & incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne saurait refuser son admiration & sa reconnaissance à des hommes qui ont assez de zèle & de courage pour exécuter ces pénibles & périlleuses entreprises.

Nous croyons devoir mettre le lecteur à portée de juger plus aisément des découvertes géographiques qu'ils ont faites, en rappellant en peu de mots ce qu'on connaissait avant eux des pays qu'ils ont examinés.

Les navigateurs qui jusqu'à eux avaient parcouru la mer du sud, n'avaient pas pu déterminer si la *nouvelle Guinée* & la *nouvelle Zélande* ne formaient qu'un seul pays, ou si c'étaient deux contrées séparées. On croyoit que la *nouvelle Bretagne* était une seule île. La côte orientale de la *nouvelle Hollande* était absolument inconnue. On ne connaissait guère de la *nouvelle Zélande* que le petit canton où débarqua Tasman & qu'il

Introduction

appella *baie des assassins*; & l'on supposait d'ailleurs que cette région faisait partie du continent méridional. Les cartes plaçaient dans l'océan pacifique des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles représentaient comme n'étant occupés que par la mer de grands espaces où l'on a découvert plusieurs îles. Enfin les physiciens pensaient que depuis le degré de latitude sud auquel les navigateurs s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir jusqu'au pôle austral un continent fort étendu.

Les navigateurs Anglais, dans les quatre voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui *nouvelle Galles méridionale*, était un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le capitaine Cook a déterminé avec précision le gissement des côtes. La *nouvelle Bretagne* est composée de deux îles & non pas d'une seule comme on l'imaginait, & ces deux îles sont séparées par un canal, nommé *canal Saint-George*. On a fait le tour de la *nouvelle Zélande*, & la carte qu'on en a dressée est peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe: quelques auteurs avaient pensé que de l'île de *George III* à la *nouvelle Zélande* il pouvait y avoir un continent; le capitaine Cook assure qu'ils se sont trompés. On a découvert un grand

nombre de petites îles, & l'on a reconnu en même-temps que plusieurs de celles dont on supposait l'existence, étaient imaginaires. Quant au continent méridional, il est démontré par le dernier voyage de cette collection qu'il n'y en a point jusqu'au 71ème degré de latitude sud ».

Nous joindrons ici l'exposé des préparatifs de ces expéditions qui font tant d'honneur à la marine anglaise, dans les termes de M. Hawkesworth qui les a rédigées.

« Le Roi régnant, peu de temps après son avènement au trône, forma le projet d'équiper des vaisseaux pour aller découvrir des pays inconnus; & le royaume jouissant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majesté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent expédiés sous le commandement du Commodore Byron. Pour faire connaître exactement les intentions & les motifs de Sa Majesté, il suffira de transcrire ici le préambule des instructions qui furent données au Commodore, & qui sont datées du 17 juin de la même année.

« Comme rien n'est plus propre à contribuer » à la gloire de cette Nation en qualité de » puissance maritime, à la dignité de la couronne de la Grande-Bretagne, & aux progrès » de son commerce & de sa navigation, que de » faire des découvertes de régions nouvelles;

Introduction

» & comme il y a lieu de croire qu'on peut
» trouver dans la mer Atlantique, entre le cap
» de *Bonne-Espérance* & le détroit de *Magellan*,
» des terres & des îles fort considérables incon-
» nues jusqu'ici aux puissances de l'Europe,
» situées dans des latitudes commodes pour la
» navigation & dans des climats propres à la
» production de différentes denrées utiles au
» commerce ; enfin comme les îles de Sa Ma-
» jesté, appellées *îles de Pepys* & *îles de Fakland*,
» situées dans l'espace qu'on vient de désigner,
» n'ont pas encore été examinées avec assez de
» soin, pour qu'on puisse avoir une idée exacte
» de leurs côtes & de leurs productions, quoi-
» qu'elles aient été découvertes & visitées par
» des navigateurs Anglais ; Sa Majesté, ayant
» égard à ces considérations, & n'imaginant
» aucune conjoncture aussi favorable à une
» entreprise de ce genre, que l'état de paix
» profonde dont jouissent heureusement ses
» royaumes, a jugé à propos de la mettre à exé-
» cution, &c. ».

Le *Dauphin* était un vaisseau de guerre du sixième rang, monté de vingt-quatre canons : son équipage était composé de cent cinquante matelots, avec trois lieutenans & trente-sept bas officiers.

La *Tamar* était un *sloup* monté de seize

canons & commandé par le capitaine Mouat : son équipage était composé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois lieutenans & vingt-deux bas officiers.

Le *commodore Byron* fut de retour en Angleterre au mois de mai 1766; & au mois d'août suivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, sous le commandement du capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le capitaine Carteret, avec les mêmes instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* était un *sloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix matelots, avec un lieutenant & vingt-deux bas officiers.

Ces deux vaisseaux marchèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer du sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société Royale, qu'il serait convenable d'envoyer des astronomes dans quelques parties de la mer du sud, pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, qui, selon les calculs astronomiques, devoit se faire en 1769. On jugea en même-temps que les îles appellées

Introduction

Marquesas de Mendoça, ou celles de *Rotterdam* & *Amsterdam*, étaient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette observation.

En conséquence de ces délibérations, la Société présenta au roi un mémoire, en date du mois de février 1768, par lequel elle suppliait Sa Majesté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majesté y ayant égard, signifia aux commissaires de l'Amirauté que son intention était de faire équiper un vaisseau pour transporter des observateurs dans la partie des mers du sud, que la Société Royale jugerait la plus convenable à son objet. Au commencement du mois d'avril suivant, la Société reçut une lettre du secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnait avis qu'on avait choisi une barque de trois cent soixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment était appellé *l'Endeavour*; le commandement en fut donné au lieutenant de vaisseau Jacques Cook, officier dont les talens pour l'astronomie & la navigation étaient connus, & qui fut en même-temps nommé par la Société Royale pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, astronome qui avait été pendant long-temps Aide du docteur Bradley, à l'observatoire royal de Greenwich.

Tandis qu'on travaillait à l'équipement de ce vaisseau, le capitaine Wallis revint en Angleterre; comme à son départ, le lord Morton lui avait recommandé de déterminer un lieu propre à l'observation du passage de Vénus, ce capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une île qu'il avait découverte & qu'il avait appellée *île George*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conséquence, la société royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de juin, en réponse à celle que ce bureau lui avait adressée pour lui demander où elle désirait qu'on transportât ses observateurs.

L'Endeavour avait été construit pour le commerce du charbon de terre : on avait préféré un bâtiment de cette construction pour plusieurs raisons : c'était ce que nos matelots appellent *a good sea boat*, (un bon bateau marin) qui était plus spacieux, plus propre à s'approcher de terre, & qui pouvait être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

Son équipage était composé du lieutenant Cook, qui avait le commandement, avec deux lieutenans sous lui; d'un maître & un bosman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien &

Introduction

un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuisinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze soldats de Marine & neuf domestiques, formant en tout quatre-vingt-quatre personnes, outre le commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité suffisante de munitions & d'autres choses nécessaires. Il fut réglé aussi qu'après que l'observation du passage de Vénus serait faite, l'*Endeavour* suivrait le projet général de faire des découvertes dans les mers du sud. Le résultat des différentes expéditions de ces vaisseaux a été rédigé d'après les journaux tenus par les commandans, lesquels ont été remis entre mes mains par les commissaires de l'Amirauté ».

Avant de conduire nos lecteurs au détroit de Magellan qui a toujours été le premier pas des navigateurs que nous allons suivre, c'est ici le lieu de placer les différens témoignages pour ou contre l'existence d'une race de géants dans cette contrée, témoignages recueillis dans un ouvrage Français qui a pour titre: *Histoire des navigations aux terres Australes.*

« C'est une chose bien étrange que cette » totale contrariété de rapports de tant de té-

» moins oculaires, sur un point de fait si facile » à connaître, & en même-temps si singulier » que l'est l'existence de tout un peuple de » géants. On a vu dans les relations ci-dessus, » que pendant cent ans de suite presque tous » les navigateurs, de quelque nation qu'ils » soient, s'accordent pour attester la vérité de » ce fait; & que depuis un siècle aussi, le plus » grand nombre s'accorde à le nier, traitant de » mensonge le récit des précédens, & attri- » buant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur » que leur inspirait la vue de ces hommes féro- » ces, soit au penchant naturel qu'ont les hom- » mes à débiter des choses extraordinaires. On » ne peut nier que les hommes n'aient un » étrange amour pour le merveilleux, & que » l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les » objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait » pu exagérer sur cet article, & débiter plu- » sieurs fables, examinons cependant si tous » ceux qui affirment le fait l'ont vu dans un » moment d'effroi, & comment il serait possi- » ble que des nations qui se haïssent & se con- » trarient, se fussent accordées sur un point » d'une évidente fausseté.

» Je ne m'arrête pas à la vieille opinion ré- » pandue parmi les peuples d'Amérique, aussi- » bien que dans notre ancien monde, qu'il y

Introduction

» avait eu autrefois sur la terre une race de
» géants fameuse par ses violences, ainsi que
» par ses crimes.

» On me raconta, dit la Barbinais, que pen-
» dant un déluge dont le Pérou fut inondé, les
» Indiens se retirèrent sur les plus hautes mon-
» tagnes, pour attendre que toutes les eaux
» fussent écoulées. Lorsqu'ils descendirent dans
» la plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une
» taille démesurée qui leur firent une guerre
» cruelle. Ceux qui échappèrent à leur barbarie,
» furent obligés de chercher un asyle dans les
» cavernes des montagnes. Après s'être tenus
» cachés pendant plusieurs années, ils virent
» paraître au milieu des airs un jeune homme
» qui foudroya les géants, & par la défaite de
» ces cruels ennemis, ils se retrouvèrent maî-
» tres de leurs anciennes demeures. Mes guides
» me montrèrent plusieurs marques de la foudre
» imprimée sur un rocher, & des os d'une gran-
» deur extraordinaire, qu'ils regardent comme
» les restes de leurs géants. On ne sait en quel
» temps ce déluge est arrivé.

» L'ynca Garcilasso, dans son histoire du
» Pérou, rapporte que selon la tradition com-
» mune, on vit arriver dans des bateaux de
» joncs, vers la pointe *Sainte Hélène*, une troupe
» de géants si hauts, que les naturels du pays

» ne leur allaient qu'aux genoux; leurs yeux » étaient larges comme le fond d'une assiette, » & les autres membres à proportion; ils allaient » nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'ar- » rêtèrent en ce canton, où ils creusèrent dans le » roc un puits d'une étonnante profondeur. Cha- » cun d'eux mangeait autant que cinquante » hommes : desorte qu'ayant bientôt épuisé les » provisions que la terre pouvait leur fournir, » ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enle- » vaient les femmes du pays : mais comme ils » les tuaient en voulant s'en servir, ils s'adon- » nèrent entr'eux à la sodomie, qui attira sur » eux le feu du ciel, par lequel cette horrible » race fut enfin détruite; mais le feu ne consuma » ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent » de monumens à la vengeance céleste. En » effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on » prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, » & des pièces de dents qui font conjecturer » qu'une dent entière devoit peser plus d'une » demi-livre.

Introduction

» Ceux qui seront curieux du détail des tra- » ditions de cette espèce répandues chez les » Américains, de celui des édifices autrefois » construits par les géants avec des pierres » énormes, le trouveront dans Torquemada, » *liv. I. ch. 13 & 14.* Toutes ces fables sont à

Introduction

» peu près semblables à ce que l'on raconte des
» géants de notre ancien monde. Les os des
» géants qu'on trouve quelquefois en Amérique,
» tels qu'on en montrait en 1550 à *Mexico* &
» ailleurs, ne sont probablement que des os de
» grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la
» vue même d'une telle race d'hommes qu'on
» doit se décider sur leur existence, ou du
» moins qu'à celle d'un squelette entier; ainsi
» quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait
» voir, à la Cour de Londres, l'os de la cuisse
» d'un de ces hommes, à la vue duquel on
» connaissait par les proportions, que le géant
» était d'une grandeur démesurée, je regarde
» encore la preuve donnée par ce naturaliste
» comme insuffisante, malgré ce qu'il ajoute
» qu'il a lui-même vu sur les côtes du Brésil
» près de la rivière de *Plata*, des géants qui
» vont entièrement nuds : la partie de leur
» crâne derrière la tête est applatie & ronde,
» leurs femmes ont de longs cheveux noirs,
» aussi rudes que le crin d'un cheval, ils sont
» excellens archers, & portent en outre pour
» armes deux boules massives, dont ils se ser-
» vent également bien, soit à lancer, soit à
» frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds
» de haut, qui était à la vérité le plus grand
» de toute la contrée.

» Mais



Introduction

» Mais faudra-t-il nier aussi le témoignage de
» tant d'autres témoins oculaires ; parmi les
» Espagnols, Magellan, Loise, Sarmiente,
» Nodal ; parmi les Anglais, Candish, Hawkins,
» Knivet ; parmi les Hollandais, Sebald, de
» Noort, le Maire, Spilberg ; parmi les Fran-
» çais, nos équipages des vaisseaux de Marseille
» & de Saint-Malo ? Ceux qui les démentent
» sont Winter, qui, après avoir vu de ses
» propres yeux ce qui en est, dit sans détour que
» c'est un mensonge inventé par les Espagnols ;
» Lhermite, amiral Hollandais ; Froger dans la
» relation de M. de Gennes, & Narborough,
» dont il faut avouer que le témoignage en
» peut contrebalancer bien d'autres, étant celui
» de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*.
» On doit mettre aussi dans la même classe les
» voyageurs qui gardent le silence sur ce point,
» tels que l'amiral Drake, puisque c'est une
» marque que la stature de ces peuples n'avait
» rien de frappant pour eux. Mais observons
» d'abord que la plupart de ceux qui tiennent
» pour l'affirmative, parlent des peuples Pata-
» gons, habitant la côte déserte à l'est & à l'ouest ;
» & qu'au contraire la plupar de ceux qui sou-
» tiennent la négative, parlent des habitans du
» détroit à la pointe de l'Amérique, sur les côtes
» du nord & du sud. Les nations de l'un &

Introduction

» de l'autre canton ne sont pas les mêmes; si
» les premiers ont été vus quelquefois dans
» le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un
» si médiocre éloignement du port *Saint-Julien*,
» où il paraît qu'est leur habitation ordinaire.
» L'équipage de Magellan les y a vus plusieurs
» fois, a commercé avec eux, tant à bord des
» navires que dans leurs propres cabanes; Ma-
» gellan en emmena deux prisonniers sur les
» vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa
» mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue
» à *Pigafette*, dont celui-ci dressa un petit dic-
» tionnaire. Rien de plus positif que tous ces
» faits, & de moins sujet à l'illusion.

» J'affirme, dit Knivet, qu'étant au port
» *Desiré*, j'ai mesuré des cadavres trouvés
» dans des sépultures, & des traces des habitans
» sur le sable, dont la taille est de quatorze,
» quinze & seize empans de hauteur. J'ai sou-
» vent vu au Brésil un de ces Patagons qu'on
» avait pris au port *Saint-Julien*: quoique ce ne
» fût qu'un jeune homme, il avait déja treize
» empans de haut. Nos Anglais, prisonniers au
» Brésil, m'ont assuré qu'ils en avaient vu de
» pareils sur la côte *Magellanique*. Sebald de
» Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même,
» de ces géants qui arrachaient des arbres d'un
» empan de diamètre. Il y a vu des femmes de

» grande & de médiocre taille. Olivier de
» Noort apperçut au port *Désiré* des sauvages
» de haute stature (il ne dit pas des géants); il
» se battit dans le détroit contre une troupe de
» géants de taille médiocre. Il en fit six prison-
» niers, qu'il emmena à bord; l'un d'eux lui
» raconta dans la suite qu'il y avait dans le pays
» diverses nations, quatre desquelles étaient de
» la grandeur ordinaire; mais qu'au dedans du
» pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y
» avait un peuple de géants nommé *Tiremenen*,
» qui venait faire la guerre aux autres races.
» Silberg a vu dans la *terre de Feu* un homme de
» très-haute stature : les sépultures qu'il y trouva
» n'étaient que des gens d'une moyenne taille.
» Aris-Clasz, commis sur la flotte de le Maire,
» homme très-digne de foi, déclare qu'ayant
» visité les sépulcres sur la côte des Patagons,
» on y vit la vérité de ce que les précédens navi-
» gateurs avaient raconté, & que les ossemens
» enfermés dans ces tombeaux étaient d'hom-
» mes de dix ou onze pieds de haut. C'est ici
» un examen fait de sang-froid, où l'épouvante
» n'a pu grossir les objets. D'autres, comme
» Nodal & Richard Hawkins, se sont contenté
» de dire que ces sauvages sont grands de toute
» la tête plus que les Européens, & de si haute
» stature que les gens de l'équipage les appel-

Introduction

» laient des *géants*. Tous ces témoignages sont » anciens ; en voici quelques autres du siècle » même où nous vivons. En 1704, les capitaines » Harington & Carman, commandans deux vaisseaux Français, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de » *Marseille*, virent une fois sept de ces géants » dans la baie de *Possession* ; une autre fois six, » & une troisième fois une troupe de plus de » deux cent hommes, mêlée de ceux-ci & de » gens d'une taille ordinaire. Les Français eurent » une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun » mal. Nous tenons ce fait de M. Frésier, directeur des fortifications de Bretagne, homme » fort connu & fort estimé. Il n'a pas vu lui-» même ces sauvages ; mais il raconte qu'étant » au *Chili*, dom Pedro Molina, gouverneur de » l'île *Chiloë*, & plusieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avait dans l'intérieur des terres une nation d'Indiens nommés » par leurs voisins *Caucohues*, qui viennent quelquefois jusqu'aux habitations Espagnoles, & » qui ont jusqu'à neuf ou dix pieds de haut. » Ce sont, disaient-ils, de ces Patagons qui » habitent la côte déserte de l'est, dont les » anciennes relations ont parlé. Les Espagnols » qui habitent l'Amérique méridionale sur les » côtes de la mer du sud, dit Raveneau de » Lussan, ont pour ennemis certains Indiens

» blancs qui habitent une partie du *Chili* : » ce sont des gens d'une grandeur & d'une » grosseur prodigieuses. Ils leur font toujours » la guerre, & quand ils en prennent quel» ques-uns, ils leur lèvent l'estomac comme » on lève le plastron d'une tortue, & ils leur » arrachent le cœur. Cependant Narborough, » en même-temps qu'il convient que les mon» tagnards ennemis & voisins des Espagnols » du *Chili* sont de haute stature, nie formelle» ment que leur taille soit gigantesque. Après » avoir mesuré la piste & les crânes de sauvages » Magellans qui se trouvèrent comme ceux des » autres hommes, il rencontra plusieurs fois » depuis des troupes d'habitans dans le détroit, » même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous » bien faits de corps, mais de la taille ordinaire » à l'espèce humaine. Son témoignage, de la » vérité duquel on ne peut douter, est précis » à cet égard, ainsi que celui de Jacques Lher» mite sur les naturels de la *terre de Feu*, qu'il » dit être puissans, bien proportionnés, & à » peu près de la même grandeur que les Euro» péens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes » vit au port *Famine*, aucun n'avait six pieds » de haut.

» J'ai voulu rassembler ici sous un même » coup-d'œil les principales dépositions pour &

Introduction

» contre, sur un fait si curieux. En les voyant, » on ne peut guères se défendre de croire que » tous ont dit vrai, c'est-à-dire, que chacun » d'eux a rapporté les choses telles qu'il les a » vues; d'où il faut conclure que l'existence de » cette espèce d'hommes particulière est un » fait réel, & que ce n'est pas assez pour le » traiter d'apocryphe, qu'une partie des marins » n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort » bien vu. C'est aussi l'opinion de M. Frésier, » écrivain judicieux, qui a été à portée de » rassembler les témoignages sur les lieux » mêmes.

» Il paraît constant que les habitans des deux » rives du détroit sont de la taille ordinaire, » & que l'espèce particulière faisait, il y a deux » siècles, sa demeure habituelle sur les côtes » désertes, soit dans quelques misérables cahu- » tes au fond des bois, soit dans des cavernes » ou rochers presque inaccessibles, comme nous » l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons » par son récit que dès ce temps, où les navires » d'Europe commençaient à fréquenter ce pas- » sage, ils s'y tenaient cachés tant qu'ils apper- » cevaient des vaisseaux en mer, raison pour » laquelle on ne pouvait les découvrir, quoi- » qu'on apperçût à tout moment des marques » récentes de leur séjour sur une côte que l'on

» voyait déserte. Probablement la trop fréquente » arrivée des vaisseaux sur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou » à n'y venir qu'en certains temps de l'année, » & à faire, comme on nous le dit, leur résidence dans l'intérieur du pays. Anson présume » qu'ils habitent dans les *Cordelières* vers la côte » d'occident, d'où ils ne viennent sur le bord » oriental que par intervalles peu fréquens : » tellement que si les vaisseaux qui depuis plus » de cent ans ont touché sur la côte des *Patagons* n'en ont vu que si rarement, la raison, » selon les apparences, est que ce peuple farouche & timide s'est éloigné du rivage de la » mer, depuis qu'il y voit venir si fréquemment » des vaisseaux d'Europe, & qu'il s'est, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré » dans les montagnes pour se dérober à la vue » des étrangers.

» Le meilleur moyen de mettre la chose hors » d'incertitude, aurait été d'apporter en Europe » le corps ou le squelette entier d'un de ces » Patagons. Il est extraordinaire qu'on ne l'ait » pas fait, puisque les commandans des vaisseaux en ont enlevé plusieurs fois qui sont » morts durant la traversée en approchant des » pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la » cause à l'opinion superstitieuse des matelots,

Introduction

» qui, croyant que la bouſſole ne va pas bien
» quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne
» veulent point ſouffrir de cadavre à bord ; mais
» il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé
» puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau
» trouve moyen d'avoir un homme de cette
» eſpèce en ſon pouvoir, & l'occaſion mérite
» aſſurément d'être cherchée ».

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers navigateurs, particulièrement du commodore Byron, du capitaine Wallis & du capitaine Carteret, officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence & leur taille extraordinaire.

A l'égard des moyens violens qu'il a fallu quelquefois employer pour ſe procurer la connaiſſance de ces nouvelles régions, écoutons le langage de M. Hawkeſworth : c'eſt celui de la raiſon même.

« Je ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres ſauvages, qui dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils voulaient repouſſer

par la force l'invasion des étrangers dans leur pays. Je ne doute pas que mes lecteurs ne partagent avec moi le même sentiment; c'est cependant un mal qui me paraît impossible d'éviter, toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays; il faut s'attendre à trouver toujours de la résistance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui résistent, ou abandonner l'entreprise. On dira peut-être qu'il n'était pas toujours nécessaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur résistance serait impuissante; je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut considérer que lorsque l'on entreprend de semblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne sont point exempts des faiblesses humaines, à des hommes qu'une injure soudaine provoque à la vengeance, que la présence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y soustraire, qu'un défaut de jugement ou une passion extrême peut égarer, & qui sont toujours disposés à étendre l'empire des loix auxquelles ils sont soumis, sur ceux qui ne connaissent même pas ces loix : tous les excès commis par quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, sont des maux inévitables.

On dira peut-être encore que si l'on ne peut éviter de semblables malheurs en allant décou-

Introduction

vrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que d'après les seuls principes sur lesquels cette opinion peut être fondée, il ne pourrait être permis en aucun cas d'exposer la vie des hommes pour des avantages de même espèce que ceux qu'on se propose en découvrant des terres nouvelles. S'il n'est pas permis de s'exposer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connaissances humaines, il ne le sera pas davantage d'exposer la vie de ses concitoyens pour étendre son commerce avec des peuples déja connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci se soumettent est volontaire, au lieu que l'Indien se trouve malgré lui exposé au risque de perdre la vie, la conséquence sera encore la même; car il est universellement convenu, d'après les principes du Christianisme, que nous n'avons pas plus de droit sur notre propre vie que sur la vie des autres, & le suicide étant regardé comme une espèce de meurtre très-criminel, tout homme sera coupable d'exposer sa propre vie pour un motif qui ne lui permettrait pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, sans crime, sacrifier la vie des hommes dans des entreprises qui n'ont pour but que de satisfaire des besoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connaissances, il n'y

en aura pas non plus à employer la force pour descendre sur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions. Si ce principe n'était pas reçu, toute profession où les hommes exposent leur vie pour des avantages de même genre, ne devrait pas être permise, & quelle est la profession qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de sueur devant un fourneau sans cesse embrâsé, jusqu'à l'ouvrier sédentaire qui pâlit sur un métier, on verra par-tout la vie des hommes sacrifiée en partie aux besoins factices de la société. Dira-t-on que la société civile, à qui on fait ce sacrifice, est par-là même une combinaison contraire aux grands principes de la morale, qui sont la base de toute espèce de devoir? Dira-t-on qu'il est contre la nature d'exercer les facultés qui sont les marques de distinction de notre nature même? Que l'homme étant doué de pouvoirs divers que la société civile peut seule mettre en action, cette société civile est contraire à la volonté du Créateur; & qu'il lui serait plus agréable que nous ne fussions pas sortis de l'état sauvage où ces pouvoirs resteraient engourdis dans notre sein comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre existence? Cette conséquence pa-

Introduction.

Introduction

raîtra certainement extravagante & absurde (1); car quoique le commerce & les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature sans rapine & sans violence, & en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières, qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, par-tout où le gouvernement civil, les connaissances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paraît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences & du commerce sont en dernière analyse un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en résulter pour quelques individus, est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général ».

(1) C'est pourtant la conséquence qui résulte de tous les Ouvrages de J. J. Rousseau sur cette matière, mais tout ce qu'il y a d'hommes sensés a toujours été de l'avis de M. Hawkesworth, & la simple vérité est préférable à des erreurs éloquentes.



CHAPITRE PREMIER.

Byron.

Byron.

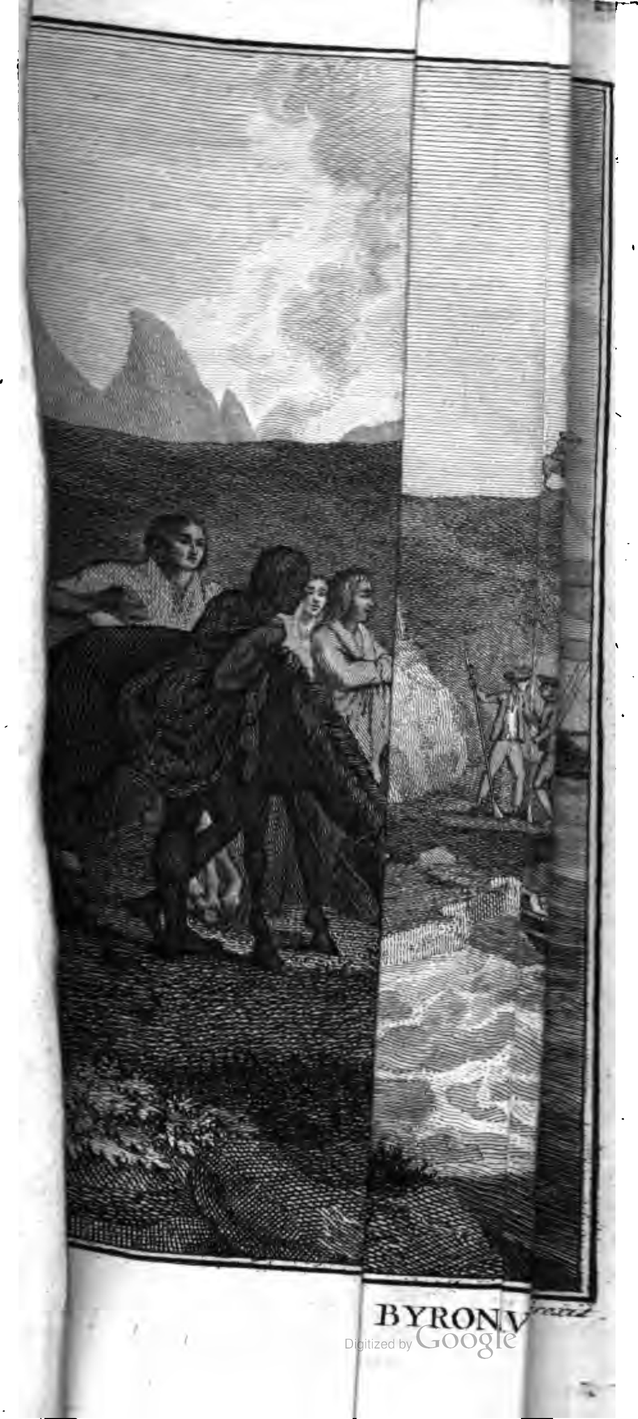
APRÈS les préliminaires qu'on a vus dans l'introduction, il nous suffira de dire que le commodore Byron partit des Dunes le 21 juin 1764, toucha à Rio-Janéiro le 13 septembre, en partit le 22 octobre, arriva au *Port Desiré*, le 21 novembre, en sortit pour chercher vainement l'île Pépis, & s'assura qu'elle n'existait point. Il reconnut le cap des Vierges qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan, & jetta l'ancre à deux milles du rivage; c'est de-là qu'il commença à observer la côte des Patagons, & c'est ici qu'il faut le laisser parler lui-même. Nous suivrons constamment cette méthode avec tous les voyageurs que nous allons suivre, la manière dont ils racontent ne nous laissant d'autre travail que celui d'abréger, & de choisir ce qu'il y a de plus intéressant pour toutes les classes de lecteurs.

» A notre arrivée à l'ancre, j'observai avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval, qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage nous faisaient signe d'aller à

Byron.

terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon ſecond lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la grève, nous vîmes que cette troupe ſe montait à environ cinq cent hommes, dont quelques-uns étaient à pied & le plus grand nombre à cheval Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable & continuaient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la deſcente n'était pas aiſée, parce qu'il y avait peu d'eau & de très-groſſes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune eſpèce d'armes; cependant je leur fis ſigne de ſe retirer en arrière, ce qu'ils firent ſur le champ : ils ne ceſſaient pas de nous appeller à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non ſans difficulté : la plupart de nos gens eurent de l'eau juſqu'à la ceinture. Deſcendu à terre, je fis ranger ma troupe ſur le bord du rivage, & j'ordonnai aux officiers de garder leur poſte juſqu'à ce que je les appellaſſe, ou que je leur fiſſe ſigne de marcher.

Byron.



BYRON V

rès avoir fait cette disposition, j'allai seul les Indiens; mais les voyant se retirer à re que j'approchais, je leur fis signe que l'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, ssi-tôt un Patagon, que nous prîmes pour un hefs, se détacha pour venir à ma rencon- était d'une taille gigantesque, & semblait er les contes des monstres à forme humaine. eau d'un animal sauvage, d'une forme chante des manteaux des montagnards is, lui couvrait les épaules : il avait le peint de la manière du monde la plus se ; l'un de ses yeux était entouré d'un noir, l'autre d'un cercle blanc : le reste sage était bisarrement sillonné par des de diverses couleurs. Je ne le mesurai , mais si je puis juger de sa hauteur par raison de sa taille à la mienne, elle n'était au-dessous de sept pieds. A l'instant où losse effrayant me joignit, nous pronon- l'un & l'autre quelques paroles en forme ut ; & j'allai avec lui trouver ses compa- , à qui je fis signe de s'asseoir au moment aborder, & tous eurent cette complai- Il y avait parmi eux plusieurs femmes taille proportionnée à celle des hommes, aient presque tous d'une stature égale à celle ef qui était venu au-devant de moi. Le son

Byron.

Byron.

de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement; & lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints & vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur; les uns les avaient blancs & rouges, les autres rouges & noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées; la plupart étaient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur les épaules, le poil en dedans; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entreux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'ar-

racher

racher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai ensuite autour de la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-temps que je fus avec eux.

Byron.

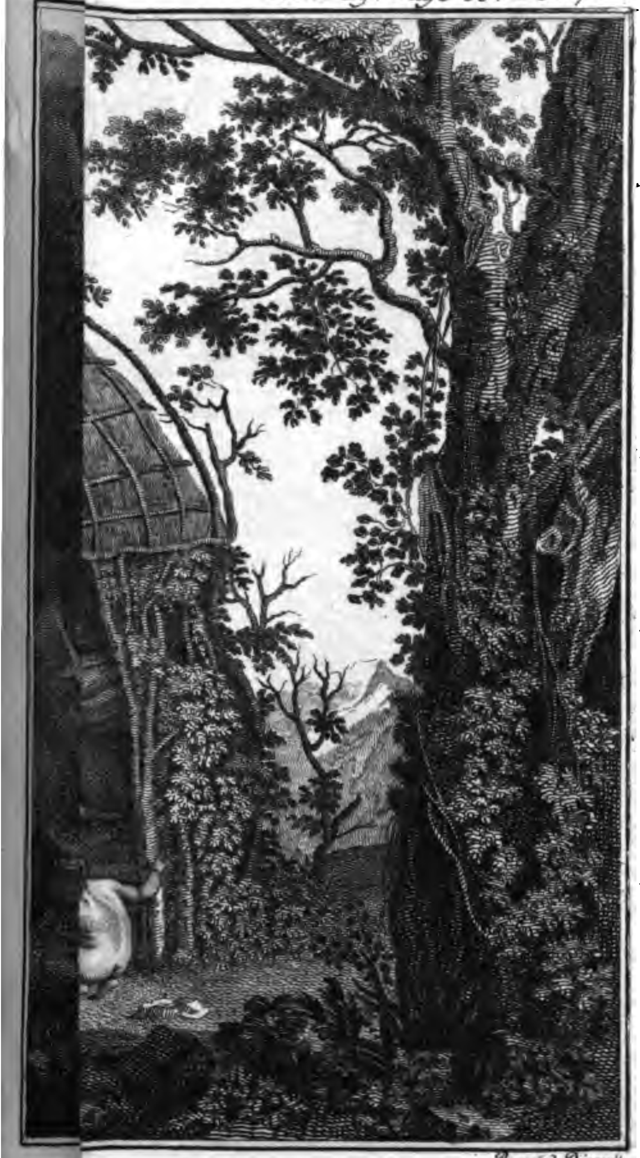
Une conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

Il serait naturel à ceux qui ont lu les Fables de *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nud, qui, paré des colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeller *le singe qui avait vu le monde*; cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; & qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est

Byron.

pour ainsi dire nulle ; d'où il suit que la
que nous attachons au diamant est plu
traire que celle que les sauvages mett
verre.

Les Indiens que je venais de décorer, n'
pas entiérement étrangers à ces bagatell
lantes. En les considérant avec un peu pl
tention, j'apperçus parmi eux une femm
avait des bracelets de cuivre ou d'or pâ
quelques grains de collier de verre bleu
chés sur deux longues tresses de cheve
lui pendaient sur les épaules ; elle ava
taille énorme, & son visage était peint
maniére plus effroyable encore que le re
corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle
eu ces bracelets & ces grains de rassade ;
pour m'en instruire, tous les signes dont je
m'aviser ; mais je ne réussis pas à me faire ent
dre. Un de ces Patagons me montra le fourn
d'une pipe qui était de terre rouge ; je co
pris bientôt que la troupe manquait de tab
& qu'il souhaitait que je pusse en procurer
fis un signe à mes gens qui étaient sur la poi
du rivage, rangés dans le même ordre que je
avais laissés ; & aussi-tôt trois ou quatre d'e
tr'eux accoururent, dans la persuasion que j'av
besoin de leur secours. Les Indiens, qui, com
je l'avais observé, avaient presque toujours



LEURS HUTTES.

les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, & furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées, à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident & dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanson. Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avait pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise; cet officier qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pigmée à côté de ces géans, car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure & une épaisseur de membres proportionnées à leur taille : ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouverait tout-à-coup élevé par hasard à cette hauteur

Byron.

Byron.

extraordinaire ; un homme de six pieds deux pouces seulement, qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cens hommes, dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi, & autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations. Mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, & montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions ; mais je

crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

Byron.

Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre : tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors ; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & sans étriers, & tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes ».

Sorti du détroit de Magellan le 9 d'avril 1765, le Commodore eut le 16 la vue de l'île Masafuéro, & fut porté delà aux îles qu'il nomma de *Disappointement*, parce qu'il ne put jamais y aborder.

« Je gouvernai, dit-il, sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective ; tout autour regnait une plage d'un beau sable blanc ; l'intérieur est planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs om-

Byron.

bres, & forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendait une barre, sur laquelle la mer écumait avec fureur; & de grosses lames qui battaient toute la côte, en défendaient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'île était habitée, plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux; car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitans.

J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui était bordé d'un rochet de corail très-escarpé. Le scorbut faisait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étaient traînés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en abondance chargés de

fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde ; ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques ; & pour comble de désagrément, ils voyaient les écailles des tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens qui les auraient rendus à la vie, n'étaient pas plus à leur portée, que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe ; mais en les voyant, ils sentaient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'était pas plus fâcheuse, que si la distance seule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens si désirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auraient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre ; mais c'était une de ces situations critiques, où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je susse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris & en dan-

Byron.

ſant ; ſouvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air menaçant, ſe jettaient enſuite à la renverſe, & demeuraient quelques inſtans étendus ſans mouvement & comme s'ils euſſent été morts ; ce qui ſignifiait ſans doute qu'ils nous tueraient ſi nous tentions la deſcente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient plantés deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel pluſieurs d'entr'eux ſe proſternaient à chaque inſtant, comme s'ils euſſent invoqué le ſecours de quelqu'être inviſible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'île, j'avois renvoyé nos bateaux pour ſonder une ſeconde fois le long du rivage ; mais lorſqu'ils voulurent s'en approcher, les ſauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonſtrations de menaces, de groſſes pierres qu'ils ramaſſaient ſur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & pluſieurs bagatelles propres à leur plaire ; mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient ſur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois ; ils s'avancèrent enſuite dans l'eau,

& paraissaient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres qui se doutaient de leur dessein, & qui craignaient d'en être massacrés, s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les prévenir, en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait, ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, & que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage ».

Byron.

Byron découvrit les îles auxquelles il donna le nom du Roi George, situées par les quatorze degrés quarante-une minutes de latitude sud, & poursuivant sa route jusqu'à l'île de Tinian, il en apperçut encore d'autres qui n'avaient pas été reconnues avant lui, & revint en Europe par Batavia & le cap de Bonne-Espérance, après vingt-deux mois & quelques jours de navigation.



CHAPITRE II.

Carteret.

Carteret.

Le voyage de Carteret eſt remarquable ſurtout par la découverte des îles de la Reine Charlotte : c'eſt ainſi qu'il nomma un grouppe d'îles de la mer du ſud, placées par le onzième degré de latitude méridionale. Il avait d'ailleurs accompagné Byron dans le voyage précédent, & c'eſt ſur le ſloup Swallow qu'il fit ſon ſecond voyage autour du monde. Il toucha d'abord à Madère, & enſuite à Maſafuéro, près du détroit de Magellan. Il était parti le 22 août 1768, & au mois d'août de l'année ſuivante, il ſe trouvait dans la grande mer du ſud, avec un très-mauvais bâtiment & un équipage affaibli par la maladie. C'eſt ici qu'il faut prendre ſa narration.

« Le ſcorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendait pas inutiles, étaient épuiſés par un travail exceſſif. Notre mauvais vaiſſeau qui était depuis ſi long-temps au milieu des tempêtes & des orages, ne voulait plus manœuvrer. Le 10, notre ſituation

Carteret.

devint plus malheureuſe & plus alarmante ; il fit une voie d'eau dans les épaules, qui, étant ſous l'eau, nous mirent dans l'impoſſibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel était notre état, lorſque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le tranſport ſubit d'eſpérance & de joie, que cet événement nous inſpira, ne peut être comparé qu'à celui que reſſent un criminel qui entend ſur l'échaffaud le cri de ſa grace. Nous trouvâmes enſuite que la terre était un grouppe d'îles ; j'en comptai ſept, & je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces îles, qui étaient droit à notre avant, lorſque nous apperçûmes cette terre la première fois, & qui paraiſſaient jointes enſemble. Le ſoir nous mîmes à l'ancre ſur le côté nord-eſt, de la plus grande & de la plus élevée des deux, par trente braſſes bon fond & à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étaient noirs, à tête laineuſe & entièrement nuds. Je dépêchai ſur le champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler ; mais ils diſparurent avant qu'il pût aborder ſur le rivage. Le maître me dit à ſon retour qu'il y avait un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaiſſeau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt impé-

Carteret.

pétrable jusqu'au bord de l'eau, il serait difficile & même dangereux d'y en puiser, si les Insulaires voulaient nous opposer de la résistance : il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avait point vu d'habitations dans tout ce qu'il avait parcouru de l'île, qui est sauvage, abandonnée & montagneuse.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, & voyant qu'il serait fatiguant & incommode d'y faire de l'eau à cause d'une houle qui avait sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels du pays, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois; je résolus de chercher si on ne pourrait pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain au matin, 13, étant alors sous le vent de l'île, dès qu'il fut jour, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'ouest, tâcher de découvrir un endroit où nous pussions plus aisément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres quincailleries que j'avais par hasard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner

la bienveillance des Insulaires, s'il en rencontrait quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'exposer, & sur-tout de s'en revenir sur le champ au vaisseau, s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités; & s'il trouvait en mer ou sur la côte des petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entr'eux & nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raison, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout prêt pour la défense. Je lui recommandai dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

Peu de temps après que j'eus dépêché le canot, pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, &, avant huit heures, elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir; je ne savais pas

Carteret.

revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques quincailleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir : qu'il leur demanda par signes quelques noix de cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié & d'hospitalité, ainsi qu'un poisson grillé & des ignames bouillies ; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons qui n'étaient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau ; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe ouest de la baie, & plusieurs Indiens parmi les arbres ; que ce spectacle lui ayant causé de l'allarme, il quitta la maison où il avait été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau ; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les Insulaires avaient commencé l'attaque, de leurs pirogues & du rivage, contre lui & le reste de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cent ; qu'ils avaient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochaient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées ; qu'obligé de se défendre, lui & ses gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avaient tué & blessé

Carteret.

blessé plusieurs; que les Insulaires, loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée était perpétuelle; que le grapin étant engagé dans des rochers, il n'avait pu démarer le bateau que fort lentement, & que pendant cet intervalle lui & la moitié de l'équipage avaient été blessés dangereusement; qu'enfin ils coupèrent la corde & s'enfuirent sous leur misaine, faisant feu avec leurs gros mousquetons, chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs, & que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur, jusqu'à ce qu'une d'elles fut coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avoit à bord; que le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie, ils s'en retournèrent enfin à terre.

C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître, qui mourut quelque temps après, avec trois de mes meilleurs matelots, des blessures qu'ils avaient reçues. Quelque coupable qu'il fût par sa propre confession, il nous parut que le témoignage de ceux qui lui survécurent, le rendait encore plus criminel. Ils nous assurèrent

Carteret.

que les Insulaires lui avaient prodigué les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venait de recevoir d'eux, il leur donna une juste cause d'offense, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré le grand déplaisir que les Insulaires exprimèrent à cette occasion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui semblait être une personne d'autorité. Un officier de poupe, membre du détachement qui était à terre, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur le champ le maître, & lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le Maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais prescrit, tira un de ses pistolets. L'Indien, qui jusqu'alors avait resté avec eux, les quitta brusquement, & alla joindre ses compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau, avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaisseau, nous avions été si malheureux, que je résolus d'essayer ce qu'on pourrait faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâti-

ment fut donc mis à la bande, autant que cela nous était possible, & le charpentier, qui seul de l'équipage avait une santé passable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Un vent frais souffla directement dans la baie après midi, ce qui nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels du pays qui se cachait dans les arbres, & qui attendaient vraisemblablement que le vent forçât le bâtiment sur le rivage.

Carteret.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arrière tout près de la côte avec une croupière sur notre cable, & nous disposâmes notre bordée de manière qu'elle portait sur le lieu de l'aiguade, & protégeait les bateaux qui iraient y puiser. Comme nous avions raison de croire que les naturels du pays, apperçus parmi les arbres le soir de la veille, n'étaient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois, avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le canot bien armé & bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisait, de se tenir à bord & tout près du rivage, afin de défendre le bateau, tandis qu'il prendrait sa charge. Je lui enjoignis en même-temps de tirer des coups de carabine dans le bois sur

Carteret.

les flancs de l'endroit où nos gens seraient occupés, à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était escarpé, de sorte que les bateaux purent se tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre, & aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent & se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart-d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisait de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Ce lieutenant à bord du canot, fit faire sur le champ plusieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappellai les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cent Insulaires sortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en apperçûmes un grand nombre qui se

rassemblaient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva & tomba au milieu d'eux, sur quoi ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte & de confusion, & nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite de l'eau sans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaisseau dans les côtés du bois, & le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisait en même-temps, par pelotons, une décharge continuelle de sa mousqueterie. Comme nous n'apperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous aurions cru qu'ils n'osaient pas s'avancer sur les bords du bois, si nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendaient en plusieurs endroits des gémissemens & des cris semblables à ceux des mourans.

Carteret.

Quoique j'eusse été jusqu'ici attaqué d'une maladie bilieuse & inflammatoire, j'avais cependant toujours pu tenir le tillac; mais les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé le soir de me mettre au lit. Le maître se mourait des blessures qu'il avait reçues dans son combat avec les Indiens; mon lieutenant était

Carteret.

aussi très-mal ; le canonnier & trente de nos gens étaient incapables de faire leur service, & parmi ceux-ci il y en avait sept des plus vigoureux & de la meilleure santé, qui avaient été blessés avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage ; & je perdis l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître & moi, il n'y avait personne à bord qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre ; je voyais le maître aux portes du tombeau, & il était très-incertain si mon lieutenant & moi pourrions recouvrer la santé. J'aurais fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avais eu des instrumens de fer, de la coutellerie & d'autres quincailleries avec lesquelles je pusse regnagner l'amitié des naturels du pays, & acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquais de tout cela, & ma situation ne me permettant pas d'exposer de nouveau la vie du petit nombre de gens qui pouvaient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, & je portai le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé le canot. J'appellai cette île, *île d'Egmont* en

honneur du comte de ce nom : c'eſt certainement la même à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*. Carteret.

Je gardais toujours le lit, & ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorſque nous faiſions voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes & beaucoup d'autres végétaux qui nous auraient bientôt rendu la ſanté & la vigueur que nous avions perdues par les fatigues & les peines d'un long voyage ; mais je ne pouvais pas m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, & je n'étais pas en état de me procurer par la force ce dont j'avais beſoin. J'étais dangereuſement malade ; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déja obſervé, était infirme, & le reſte découragé par les contre-temps & les travaux. Quand même mes gens auraient été bien portans & de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entrepriſe, ni pour commander le ſervice à bord du vaiſſeau. Les obſtacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchiſſemens dans cette île, furent cauſe auſſi que je n'examinai pas les

Carteret.

autres îles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuaient à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, & courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre : j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *nouvelle Bretagne*.

Je donnai le nom d'*îles de la Reine Charlotte* à tout le grouppe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'apperçus pas distinctement ; & je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entr'elles, à mesure que j'en approchais ».

Une autre découverte qui signala le voyage de Carteret, ce fut celle d'un détroit qui partage en deux îles la terre appellée *nouvelle Bretagne*, que l'on croyait n'en former qu'une. On avait nommé *baie de Saint-George*, l'espace renfermé entre deux pointes que l'on croyait appartenir à la même terre : Carteret se convainquit qu'il était entre deux îles. Il le traversa & lui donna le nom de canal de Saint-George. Il porta de là aux Moluques, & revint par la même route que Byron, après avoir mis deux ans & demi dans son expédition autour du globe.



CHAPITRE III.

Wallis.

Le capitaine Wallis, envoyé ainsi que Byron & Carteret, pour faire des découvertes dans la mer du sud, mit à la voile le 22 août 1766, de la rade de Plymouth sur le vaisseau du roi *le Dauphin.* Il accompagna pendant une partie de la traversée le sloup le Swallow, dont il fut séparé par la tempête, auprès du détroit de Magellan. Nous le transporterons tout de suite à la côte des Patagons, objet de la curiosité des voyageurs modernes. Il y mouilla au mois de novembre 1766. Wallis.

« Les naturels du Cap restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince Frédéric*, & en même-temps je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de

Wallis.

ſoldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de préſenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les ſix heures, & avant de ſortir des bateaux, je fis ſigne aux habitans de ſe retirer à quelque diſtance. Ils obéirent ſur le champ; je deſcendis alors avec le capitaine du *Swallow* & pluſieurs officiers: les ſoldats de marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot ſur leurs grapins près de la côte.

Je fis ſigne aux habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors je leur diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; je donnai ſur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mêlange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de mes préſens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choſes à leur donner, mais que je voulais avoir quelques proviſions en échange. Je leur fis voir des haches & des ſerpes que j'avais, & je leur montrai en même-temps des guanaques & des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur faiſant ſigne que je voulais manger; mais

ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car quoiqu'ils paruſſent avoir grande envie des haches & des ſerpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fuſſent diſpoſés à nous céder de leurs proviſions; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Wallis.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une ſelle aſſez propre, une bride & des étriers. Les hommes avaient des éperons de bois, à l'exception d'un ſeul qui avait une paire de grands éperons à l'Eſpagnole, des étriers de bronze, & un ſabre Eſpagnol ſans fourreau; mais malgré ces diſtinctions, il ne paraiſſait avoir aucune eſpèce d'autorité ſur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraiſſaient bien faits, légers, & hauts d'environ quatorze palmes. Ces Américains avaient auſſi des chiens qui paraiſſaient être, ainſi que les chevaux, de race Eſpagnole.

Nous prîmes la meſure de ceux qui étaient les plus grands; l'un d'eux avait ſix pieds ſept pouces; pluſieurs autres avaient ſix pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à ſix pieds.

Leur teint eſt d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique ſeptentrionale; ils ont des cheveux droits, preſque

Wallis.

aussi durs que des soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton : les hommes & les femmes n'ont rien sur leurs têtes. Ils sont bien faits & robustes ; ils ont de gros os ; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entr'eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire une pièce quarrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Le guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim ; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coup-de-pied par devant, & par derrière passent sous le talon ; le reste du pied est découvert.

Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil

gauche, & que d'autres s'étaient peint les bras & différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

Wallis.

Ils parlaient beaucoup ; quelques-uns d'entr'eux prononcèrent le mot *Ça-pi-ta-ne ;* mais quand on leur parla en Espagnol, en Portugais, en Français & en Hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot de *Chévow ;* nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, & quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en Anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire ; & ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen, come on shore.* (*Anglais, venez à terre*).

Chacun avait à sa ceinture une arme de trait d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes, couvertes de cuir, & pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main ; & en faisant tourner l'autre autour de la tête, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent

Wallis.

atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un chelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autre ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le secouer.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verre, comme ceux que je leur avais donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge: nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, & que j'en emmenerais quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le desiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus

de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jetté les yeux sur un miroir; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les loix de la nature sont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançaient, reculaient & faisaient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit



Wallis.

& d'autres provisions du vaisseau; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre, je les menai dans toutes les parties du vaisseau; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons & les moutons, & s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, & un vieillard fut le seul d'entreux qui nous en demanda; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, & je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la rassade, un peigne, un miroir, & quelques pièces de notre monnoie, qu'on avait percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons; ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première

première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier se jetta à terre sur le tillac, & montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, & resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étaient de bonne humeur, & n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté, & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisiéme décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Wallis.

Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner, & qu'ils devaient aller à terre; je m'apperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine; là, il resta quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un

Wallis.

discours que nous prîmes pour une priere ; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des gestes, fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plûtôt chanter que prononcer ce qu'il disait, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe ; alors il me montra le soleil ; puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, & me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, & je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon ; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, & continuèrent à donner des signes de joie, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage, voulurent se jetter avec empressement dans la chaloupe ; l'officier qui était à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement ».

Du détroit de Magellan, nous passerons avec Wallis à l'île d'Otahiti, dans laquelle il fit un assez long séjour. Les Anglais nommèrent d'abord cette île l'*île du Roi George III*. Wallis en eut la vue au mois de Juin 1767. Wallis.

« J'envoyai à terre le chirurgien & le second lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues, leur avaient semblé également saines & convenables; mais que pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diète. J'envoyai donc les malades en cet endroit, & je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite, & de donner son avis si on en avait besoin. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête, il le tira, & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de

Wallis.

l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dûs à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion des effets de cet instrument meurtrier.

Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui feraient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles & de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, un vieillard qui nous avait jusqu'alors bien

Walllis.

fervis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvaient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient de la troupe, & dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, & de dérober une hache. Dès que le canonnier s'apperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer sa troupe, comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine, & partant sur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains, ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déja fait



Wallis.

plusieurs vols, & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition ; je me laissai donc fléchir par les sollicitations & les prières ; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout-rôti.

Cependant la partie de l'équipage restée à bord, s'occupait à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à disposer le fond de cale, & à faire toutes les autres choses nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui était une colique bilieuse, augmenta si fort, que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuait d'être fort mal, & notre munitionnaire était dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai aussi qu'on donnerait du fruit & des viandes fraîches à l'équipage,

tant qu'on pourrait s'en procurer, & que les bateaux se trouveraient toujours revenus au vaisseau, au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit, en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit, après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portants, que j'avais peine à croire que ce fussent les mêmes hommes. Wallis.

Le dimanche, 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était-là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; & tous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens, mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet : au

Wallis.

reste, durant tout notre séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

Tandis que le commerce se faisait ainsi au rivage, nous jettâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet, que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits & les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convalescens.

Le 3, nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce temps, aucun des Insulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonnier voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière, leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation, & il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent

en morceaux & qu'ils emportèrent, ayant l'air très-ſatisfaits. Wallis.

Dimanche, 5, le vieillard reparut à la tente qui ſervait de lieu de marché, & fit entendre au canonnier qu'il avait été plus avant dans le pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits, dont les endroits voiſins de l'aiguade étaient preſque épuiſés. Le bon effet de ſa démarche fut bientôt ſenſible; car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avaient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon homme ſe haſarda lui-même à venir au vaiſſeau dans ſa pirogue, & m'apporta en préſent un cochon tout rôti. Je fus très-content de ſon attention & de ſa généroſité, & je lui donnai pour ſon cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choſes que perſonne que lui n'avait dans l'île.

Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à pluſieurs jeunes femmes de traverſer la rivière. Quoiqu'elles fuſſent très-diſpoſées à accorder leurs faveurs, elle en connaiſſaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils ſe trouvèrent par-là

Wallis.

exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du bâtiment; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le navire & un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems; mais je le fus encore davantage en m'appercevant d'une supercherie que quelqus-uns de nos gens avaient employée avec les Insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb & le coupaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnoie, portaient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à sa place. Il ne pouvait céder à leur demande, quelque juste

qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurais encouragé davantage nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix & de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnoie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

Wallis.

Mardi 7, j'envoyai un des Contre-maîtres, avec trente hommes, à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la premiere fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les habitans semblaient ne faire aucune attention à nous, lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau; le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île, les rendaient beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des ordonnances, & je

Wallis.

punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non-seulement avait quitté son poste & insulté l'officier, mais qui avait frappé le Maître d'équipage, au bras, d'un coup si violent qu'il l'avait jetté à terre.

Le jour suivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paraissaient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; & pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piastre Espagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres

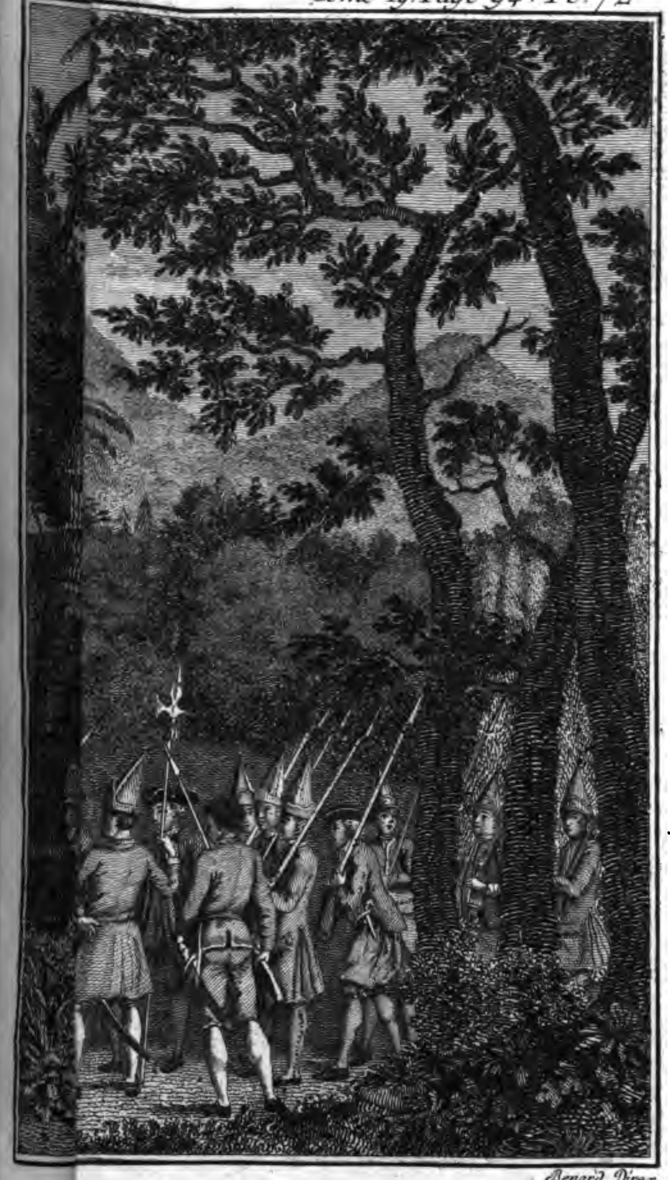
à l'ancien prix, & faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin pour découvrir en quels endroits on en avait arraché des clous : nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, & qu'il n'y avait presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le caporal, qui se mutina de nouveau.

Wallis.

Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, & que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens ; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui avait donné des cochons ; après quoi, elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, & lui avait témoigné le desir d'aller au vaisseau, ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions,

& paraiſſait ſans défiance & ſans crainte, mê[illegible]
Wallis. dans les premiers momens qu'elle entra dans [illegible]
bâtiment. Elle ſe conduiſit pendant tout le [illegible]
qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui di[illegible]
tingue toujours les perſonnes accoutumées à
commander. Je lui donnai un grand mante[au]
bleu que je jettai ſur ſes épaules, où je l'attach[ai]
avec des rubans, & qui deſcendait juſqu'à [ſes]
pieds. J'y ajoutai un miroir, de la raſſade [de]
différentes ſortes, & pluſieurs autres cho[ſes]
qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beau-
coup de plaiſir. Elle remarqua que j'avais été
malade, & me montra le rivage du doigt: je
compris qu'elle voulait dire que je devais aller à
terre pour me rétablir parfaitement, & je tâch[ai]
de lui faire entendre que j'irais le lendem[ain]
matin. Lorſqu'elle voulut retourner, j'ordonn[ai]
au canonnier de l'accompagner; après l'av[oir]
miſe à terre, il la conduiſit juſqu'à ſon hab[i-]
tation, qu'il me décrivit comme très-grande [&]
fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup
de gardes & de domeſtiques, & qu'à une petite
diſtance de cette maiſon, elle en avait une autre
fermée d'une paliſſade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la pre-
mière fois, & ma princeſſe ou plutôt ma reine,
(car elle paraiſſait en avoir l'autorité), vint bientôt
à moi, ſuivie d'un nombreux cortège. Comme



Benard Direx.

LE VIENT AU DEVANT DE LUI.

Wallis.

elle apperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras & de me porter non-seulement au-delà de la riviere, mais jusqu'à sa maison : on rendit par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie; j'avais ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assemblait en foule à notre passage; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait & nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au devant d'elle; elle me les présenta en me faisant comprendre, par ses gestes, qu'ils étaient ses parens, & me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassait une espace de terrein, long de 327 pieds, & large de 42; elle était formée d'un toît couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté, & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toît en dedans avait 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toît en avaient 12, & étaient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles

Wallis.

auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement & dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand, s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient, reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elle nous r'habillèrent, & comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette

faveur;

Wallis.

faveur; mais ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore; mais, comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité, que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles & plusieurs autres présens. A son retour, mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent : elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espèce d'estrade; & deux femmes placées à ses côtés, lui donnèrent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts, elle n'avait que la peine d'ouvrir la

Wallis.

bouche. Lorſqu'elle apperçut le canonnier, elle lui fit ſervir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'était, mais il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & aſſaiſonnée avec de l'eau ſalée. Il trouva au reſte le mets fort bon; elle accepta les choſes que je lui envoyais, & en parut très-ſatisfaite. Après que cette liaiſon avec la reine fut établie, les proviſions de toute eſpèce devinrent plus communes au marché: mais malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée; notre commerce ſe trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, & je défendis qu'aucune femme paſsât la rivière.

Le matin du jour ſuivant, 15, j'envoyai le ſecond lieutenant avec tous les bateaux & ſoixante hommes à l'Oueſt, pour connaître le pays & voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ ſix milles le long de la côte. Il trouva le pays très agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes ſortes; les habitans ne lui apportèrent aucun obſtacle, mais ne parurent point diſpoſés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient

bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce libre & suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, & il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étaient cuites au four ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus d'idée qu'elle put être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire, qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau sur sa main: aussi-tôt qu'il se

Wallis.

Wallis.

sentit brûlé, il poussa des cris & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède, mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût soulagé.

Le 16, M. Furneaux, mon second lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli, & que j'étais moi-même encore d'une grande faiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avait été absente depuis plusieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle serait de retour le jour suivant.

Le lendemain matin, 17, elle vint en effet sur le rivage, & après elle un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'après-midi du jour suivant, 18, la reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, & ayant fait un discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant. Wallis.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos presque sans nombre.

Le 20, le commerce se soutint avantageusement, mais l'après-dîné on découvrit que François Pinckney, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoûte, & les avait jettés dans la mer, après avoir dérobé les clous à fiches. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; & après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet; car la plus

Wallis.

grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnais.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau; & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle; à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, & aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'était ses propres cheveux, & qu'elle-même les avait tressés; elle nous donna

quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, & lorsque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt; en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y passerais quelques jours, & que j'en rapporterais une grande provision de cochons & de volailles. Je lui répliquai toujours par signes que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

Wallis.

Le 22, au matin, le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étaient alors pleins de cochons & de volailles, dont nous ne tuions que les petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait faire manger autre chose que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait. Nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon

mâle & une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté. Wallis.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abbatirent plusieurs arbres sur la côte, quoique peu sensibles dans l'endroit où le vaisseau était mouillé.

Le 24, j'envoyai au vieillard, qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques serpes, quelques faucilles & une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chate pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appellés *callivances*, & environ seize sortes de semences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux & autres choses. Nous avions déja planté plusieurs sortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avions eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook (1) quitta l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers; elle donna, de son côté, au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

(1) Celui dont on verra les voyages ci-après.

Le 25 au matin, j'envoyai le ſieur Gore, un des contre-maîtres, avec tous les ſoldats de marine, quarante matelots & quatre officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, auſſi loin qu'ils pourraient, d'examiner le ſol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux ſources des ruiſſeaux qu'ils verraient deſcendre des montagnes, & d'obſerver s'ils chariaient quelques minéraux. Je les avertis de ſe tenir continuellement ſur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un ſignal, s'ils étaient attaqués. En même tems, je plaçai un détachement ſur le rivage, & je dreſſai une tente ſur une pointe de terre pour obſerver une éclipſe de ſoleil. Le tems étant fort clair, notre obſervation fut faite avec une grande exactitude. Wallis.

Après avoir fini notre obſervation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le téleſcope, qui était de réflexion. Elle en admira la ſtructure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'uſage, & le fixant ſur pluſieurs objets éloignés qu'elle connaiſſait bien, mais qu'elle ne pouvait diſtinguer à la ſimple vue, je les lui fis regarder par le téleſcope : dès qu'elle les vit, elle treſſaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ſes yeux vers l'endroit ſur lequel l'inſtrument portait, elle de-

Wallis.

meura quelque tems immobile & ſans parler. Elle retourna au téleſcope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux les objets que le téleſcope lui avait montrés. En les voyant ainſi paraître & diſparaître alternativement, ſa contenance & ſes geſtes exprimaient un mêlange d'étonnement & de plaiſir, que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le téleſcope, & je l'invitai, elle & pluſieurs chefs qui étaient avec elle, à venir avec moi à bord du vaiſſeau. J'avais en cela pour objet la ſûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays; car je penſais que tant qu'on verrait la reine & les principaux habitans entre mes mains, on ſe garderait bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa ſuite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur ſervit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Le ſoir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, ſur quoi je renvoyai la reine & ſa ſuite; en partant, elle me demanda par ſignes, ſi je perſiſtais toujours dans ma réſolution de laiſſer l'île au tems que j'avais fixé; & lorſque je lui eus fait entendre qu'il m'était impoſſible de demeurer plus long-tems, elle ex-

prima ſa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque tems ſans pouvoir proférer une parole; quand elle fut un peu appaiſée, elle me dit qu'elle voulait revenir au vaiſſeau le lendemain, j'y conſentis, & nous nous ſéparâmes. Wallis.

Après que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail ſuivant de ſon expédition.

A quatre heures du matin, diſait-il, du ſamedi 25 Juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un ſergent, douze ſoldats de marine & vingt-quatre matalots, tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches & d'autres marchandiſes dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de proviſions. Chaque homme avait reçu ſa ration d'eau-de-vie d'un jour, & j'en avais en outre deux petits barils que je devais diſtribuer lorſque je le jugerais à propos.

Dès que je fus à terre, j'appellai notre vieillard, & je le pris pour nous conduire; nous ſuivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes, qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes pluſieurs habitations, des jardins enclos, & une

Wallis.

grande quantité de cochons, de volailles & de fruits; le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, & le terrein étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appellé *calleloor*, quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terreins sont fermés de haies & forment un coup d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, & nous avions partout de grandes cimes de rochers qui pendaient sur nos têtes. Notre route était diffi-

tile; & lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait, fut si mauvais, que nous nous assîmes pour nous reposer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous apperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étaient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur le champ vers les Otahitiens qui nous étaient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allèrent; peu de tems après ils revinrent, & apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courants d'eau & les endroits qu'ils avaient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux;

Wallis.

Wallis.

mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions, le morceau de salpêtre qui avait été ramassé dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaître, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué; & comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller dans son habitation : cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avaient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche, & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneraient jusqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, & ils les placèrent devant nous en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connaissions pas la signification; ils prirent ensuite quelques petits fruits, dont ils se peignirent en rouge, & ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre, un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyait encore, lorsque nous nous mîmes à gravir la montagne; & s'appercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces & les buissons, qui étaient très-épais, il revint sur

ſes pas, & dit quelque choſe à ſes compatriotes d'un ton de voix ferme & élevé ; ſur quoi vingt ou trente d'entr'eux, allèrent devant nous & débarraſsèrent le chemin. Ils nous donnèrent auſſi en route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir ; & ils nous aidaient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir ſans eux. Cette montagne était éloignée d'environ ſix milles du lieu de notre débarquement, & ſon ſommet nous parut élevé d'environ un mille au-deſſus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée. Lorſque nous fûmes arrivés en haut, nous nous aſsîmes une ſeconde fois pour nous repoſer & nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus au ſommet, nous découvririons toute l'île ; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaiſſeau était délicieuſe ; les penchants des collines ſont couverts de beaux bois & de villages répandus çà & là ; les vallées préſentent des payſages encore plus riants ; il y a un plus grand nombre de maiſons, & plus de verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-deſſus de nous, mais nous apperçûmes de la fumée ſur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne ſont pas ſans habitans. En graviſſant la montagne,

Wallis.

nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la cime des plus élevées que nous appercevions, est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce ; d'autres qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes de bois sur les côtés ; & le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc. En général, le sol des montagnes & des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle était trop incommode; & je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuie-

rions

tions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens & le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaisseau, mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées, lorsque nous appercevions quelques maisons agréablement situées. Les habitans étaient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes; & nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets, une sorte de pigeon, & beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés & cultivés, avaient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paraissaient stériles. Je plantai des noyaux de pêches, de cerises & de prunes; je semai la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient, & des citrons, des oranges & des limons dans les terreins que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi, nous

Wallis.

Wallis.

arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ trois milles du vaiſſeau; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y reſtâmes juſqu'à la fraîcheur du ſoir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaiſſeau, après avoir récompenſé libéralement nos guides, & les gens qui nous avaient procuré un ſi bon dîner. Toute notre compagnie ſe comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres ».

Le lendemain matin, 26, ſur les ſix heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis, elle nous apportait un préſent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos proviſions d'eau & de bois, & tînmes tout prêt pour remettre en mer. Pluſieurs habitans que nous avions déja vus, vinrent de l'intérieur du pays ſur le rivage; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang ſupérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint ſur le rivage, très-bien habillée, & ſuivie d'un grand nombre de perſonnes; elle

Wallis.

traversa la rivière avec sa suite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaisseau ; elle nous donna de très-beaux fruits ; elle renouvella avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île ; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés & de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire, & quand son agitation se fut calmée, elle me demanda, par signes, quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours ; elle me dit, par signes, de ne pas attendre si long-tems, & de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut satisfaite ; elle resta à bord jusqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine, qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt, elle se jetta sur un fauteuil, & pleura pendant long-tems, avec tant de désolation, que rien ne pouvait la calmer ; à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite &

Wallis.

du vieillard. Le vieillard nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui, dès que je ne le vis plus; son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, & qu'il reviendrait assez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu; & j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avait caché jusqu'à ce que le vaisseau fut parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, & les invita à descendre. Comme elle conjecturait les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir

les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits; & lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avait reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, & elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, & sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devait absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat; & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, & celle qui portait la reine, s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite, elle alla dans l'avant de sa pirogue, & s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui

Wallis.

Wallis.

être utiles, & quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, & sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif, il s'éleva un vent frais; nos amis les Otahitiens, & sur-tout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, & d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, & que mes yeux se remplirent de larmes.

Les habitans de cette île sont grands, bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, & ceux qui vont sur l'eau, l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux sèxes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne

connaissent point l'usage des peignes; ceux à qui nous en avions donné, savaient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu; les Otahitiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement & en public, & même leurs pères & leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté, & la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme, était toujours proportionnée à ses charmes. Les Insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montraient avec un morceau de bois la longueur & la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps, lorsque les officiers s'en apperçurent. Quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la pré-

Wallis.

Wallis.

caution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaisseau, & qu'il fût en danger d'être mis en pièces. Tout notre monde avait par jour des provisions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, & j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

L'habillement des hommes & des femmes est de bonne grace, & leur sied bien; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuste, & qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant & derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur; ils l'enveloppent autour de leurs corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération, & qu'on a ensuite étendues & battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure; ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles

ſont d'une couleur aſſez brillante, mais elles ſont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit pluſieurs dans ſon excurſion à l'Oueſt de l'île; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'eſt ici un uſage univerſel parmi les hommes & les femmes de ſe peindre les feſſes & le derrière des cuiſſes, avec des lignes noires très-ſerrées, & qui repréſentent différentes figures; ils ſe piquent la peau avec la dent d'un inſtrument aſſez reſſemblant à un peigne, & ils mettent dans les trous une eſpèce de pâte composée d'huile & de ſuie, qui laiſſe une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-deſſous de douze ans ne portent point ces marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avaient un rang diſtingué & une autorité ſur les autres Inſulaires. Un des principaux ſuivans de la reine nous ſembla beaucoup plus diſpoſé que le reſte des Otahitiens à imiter nos manières, & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Angláiſe, qui lui allait très-bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de ſable à l'endroit où nous débarquions; Jonathan, fier de ſa nouvelle

Wallis.

Wallis.

parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument; il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui était au bout de la fourchette, allait passer à côté de son oreille.

Les Otahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de fruit-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets, mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent sur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses; & à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres espèces de poissons, qu'ils aiment si passionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous

en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes & filets avec beaucoup de succès, nous voulûmes les employer aussi, mais nous ne prîmes pas un seul poisson. Nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes, mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux.

Wallis.

Voici la manière dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre; à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, & ils font du feu avec du bois sec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons & retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane; si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi, sans le dépecer, & ils le coupent en morceaux, s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de

Wallis.

charbons, & ils mettent par-dessus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui sont tendres, pleins de suc, &, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits, & l'eau salée, forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils se servent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement & la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon & sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ses amis y firent bouillir leurs aliments. La reine & plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites,

s'en servaient constamment; & les Otahitiens allaient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un spectacle de monstres & de marionettes, dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, & qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux, pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déja dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre; mais à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement; ils en rompent seulement un morceau, lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Wallis.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique & leurs amusemens; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portaient plusieurs d'entr'eux, qu'ils sont quelquefois en guerre; nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues, & d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par-là, qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre se mit une écharde dans le pied. Comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades

Wallis.

s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otahitien, présent à cette scène, appella alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot & courut sur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents; & au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

J'ai déja décrit les habitations de ces heureux Insulaires; outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, & sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous apperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes



IEURS

Wallis.

étaient les cimetières où ils déposaient
morts. Le milieu des hangars était bien
avec de grandes pierres rondes; mais il
parut qu'on n'y marchait pas souvent; car
y croissait par-tout. Je me suis appliqué
ne attention particulière, à découvrir si les
iens avaient un culte religieux; mais je
i pas pu reconnaître la moindre trace.
pirogues de ces peuples sont de trois
différentes. Quelques-unes sont compo-
un seul arbre & portent de deux à six
es. Ils s'en servent sur-tout pour la pêche,
s en avons toujours vu un grand nombre
s sur le récif. D'autres sont construites de
s, jointes ensemble très-adroitement;
ont plus ou moins grandes, & portent de
arante hommes. Ordinairement ils en atta-
deux ensemble, & entre l'un & l'autre ils
deux mâts. Les pirogues simples n'ont
mât au milieu du bâtiment & un balan-
r un des côtés. Avec ces navires ils font
bien avant dans la mer, & probablement
dans d'autres îles, d'où ils rapportent des
la plane, des bananes, des ignames, qui
ent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils
ne troisième espèce de pirogues, qui pa-
t destinées principalement aux parties de
& aux fêtes d'appareil; ce sont de grands

Wallis.

bâtimens ſans voiles, dont la forme reſſemble aux gondoles de Veniſe ; ils élèvent au milieu une eſpèce de toît, & ils s'aſſéient les uns deſſus, les autres deſſous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaiſſeau, excepté le premier & le ſecond jour de notre arrivée ; mais nous en voyions trois ou quatre fois par ſemaine, une proceſſion de huit ou dix, qui paſſaient à quelque diſtance de nous, avec leurs enſeignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur ſuite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les ſuivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, ſitué à environ quatre milles à l'oueſt de notre mouillage : après s'y être arrêtés l'eſpace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces proceſſions, cependant, ne ſe font jamais que dans un beau temps, & tous les Otahitiens qui ſont à bord ſont parés avec plus de ſoin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc ; les Otahitiens aſſis ſur le toît & deſſous, étaient vêtus de blanc & de rouge, les deux hommes montés ſur la proue de chaque pirogue, étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner ; & quoique nous n'en approchaſſions


Wallis.

chassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres, en planches aussi minces qu'il leur est possible; & c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts, jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, & ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en applanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco, remplie d'eau, & une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches,

Wallis.

ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres, & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues, est une espèce de pommier très-droit, & qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs, qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, & vingt à quarante de contour, à la hauteur des branches, & qui étaient par-tout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à-pain, qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, & l'arbre en a vingt, à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches; la flèche

Wallis.

n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le temps que j'ai été à Otahiti ; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites, que j'avais apportées de l'île de la *Reine Charlotte*, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de *San-Iago*, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, & si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, & je crois que dans peu d'années ils auraient peuplé Otahiti d'animaux de leur espèce.

Le climat d'Otahiti paraît très-bon, & l'île est un des pays les plus sains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, & l'air, en général, y est si pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours, & le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni scorpion, ni millepieds, ni serpent d'aucune espèce ; les fourmis, qui y sont en très-petit nombre,

Wallis.

ſont les ſeuls inſectes incommodes que nous ayions vus.

La partie ſud-eſt de l'île ſemble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits; & les proviſions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité, & à plus bas prix que lorſqu'il n'y avait que les fruits du canton voiſin de notre mouillage.

Le flux & le reflux de la marée y ſont peu conſidérables, & ſon cours eſt irrégulier, parce qu'elle eſt maîtriſée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y ſoufflent d'ordinaire de l'eſt au ſud-ſud-eſt, & que ce ſont le plus ſouvent de petites briſes.

Le ſéjour d'Otahiti fut très-ſalutaire à tout l'équipage, & au-delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'île nous n'avions pas un ſeul malade à bord, excepté mes deux lieutenans & moi; & même nous entrions en convaleſcence, quoique nous fuſſions encore bien faibles.

Il eſt certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il eſt extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine

Cook, dans son voyage sur l'*Endeavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, & la *Boudeuse* & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article, d'une manière évidente, & ma patrie & moi.

Wallis.

Chacún sait que le chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté, tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades, qu'il y spécifie leurs incommodités & le temps où il a commencé & achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payait la solde de l'équipage, plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien, en disant que quoiqu'il les eût rayés de sa liste, & qu'il certifiât leur guérison, ils étaient encore malades. Depuis ce temps, toutes les fois que le chirurgien déclarait qu'un homme inscrit sur la liste des malades était guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disait qu'il avait encore quelques symptômes de maladie, je le laissais sur la liste; lorsqu'il avouait qu'il était entièrement rétabli, je lui faisais signer le livre en ma présence, afin

Wallis.

de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage ; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens ; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, & ensuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la Flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne, est déclaré, par sa signature & la mienne, & par le rapport du chirugien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, & que le premier inscrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'île, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons passé le milieu de cet espace de temps à Otahiti ; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste, comme attaqué du mal vénérien, en nous en revenant, avait contracté sa maladie au cap de *Bonne-Espérance*, où nous étions alors ».



CHAPITRE IV.

M. de Bougainville.

DANS le mois de février 1764, la France avait commencé un Etablissement aux îles Malouines. L'Espagne le revendiqua comme une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; & son droit ayant été reconnu par le roi de France, M. de Bougainville reçut ordre d'aller remettre cet Etablissement aux Espagnols, & de se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les Tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de 26 canons de 12, & il devait être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, destinée à lui apporter les vivres nécessaires pour une longue navigation, & à le suivre le reste de la campagne. Il partit de Nantes le 15 Novembre 1766, & alla mouiller dans la rivière de *la Plata*, où il joignit des frégates Espagnoles, avec lesquelles il se rendit aux îles Malouines, & s'acquitta de sa commission. Ces îles, nommées par les Anglais îles Falkland, sont placées entre 51 & 52 degrés & demi de latitude mé- Bougainville

Bougainville

ridionale, éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du détroit de Magellan d'environ 80 à 90 lieues. Des Malouines, M. de Bougainville retourna au Brésil, & joignit à Rio-Janéiro la flûte l'*Etoile*. Les deux navires remirent à la voile pour passer ensemble dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, que M. de Bougainville appelle, comme tous les navigateurs,

Nimborum patriam, loca fœta furentibus austris.

Nous le suivrons un moment dans son passage; & nous nous arrêterons avec lui à la côte des Patagons.

« Dès que nous fûmes mouillés dans la baie Boucault, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'*Etoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fusils, & nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendaient les mains & les appuyaient contre les nôtres. Ils nous serraient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions

Bougainville

comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui tremblaient en venant à nous, ne furent pas long-temps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, & nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Messieurs s'occupaient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportaient les espèces qu'ils nous voyaient prendre. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avait un mal fort apparent, & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette médecine qui connaît les simples & les applique à la guérison

Bougainville

des hommes. C'était celle de Macaon, le médecin des dieux, & on trouverait plusieurs Macaons chez les sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux, contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, & le rouge semblait les charmer : aussi-tôt qu'ils appercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus & témoignaient en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque caresse qu'on leur faisait, le *chaoua* recommençait : c'était des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge & poussaient en soufflant un son tremblant & inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un spectacle assez bisarre.

Cependant le soleil s'approchait de son couchant, & il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés ; ils nous faisaient signe d'attendre & qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous re-

viendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiraient : il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Patagon chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux, pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il fallait avoir l'œil à tout. Ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille; on s'en apperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* en 1766. Un de nos matelots qui était alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avait vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix; les gens de l'*Etoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de

Bougainville

leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils ſont robuſtes & bien nourris, leurs nerfs ſont tendus, leur chair eſt ferme & ſoutenue; c'eſt l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable; pluſieurs l'ont jolie; leur viſage eſt rond & un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vu qui avaient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée comme l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone-Torride, que de ceux qui naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue était douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être allaient-elles venir; car ils voulaient toujours que nous attendiſſions, & ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraiſſait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même

à-peu-près que celui des Indiens de la rivière de la Plata ; c'est un simple bruguer de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de sourillos, attaché autour du corps avec une ceinture ; il descend jusqu'aux talons, & laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules ; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid ; car quoique nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congellation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derrière, & deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vues, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces cou-

Bougainville

teaux de fabrique Anglaiſe leur avaient vraiſemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étaient ſellés & bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à ſa ſelle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir treſſé, enfin tout un harnois eſpagnol. Leur nourriture principale paraît être la moëlle & la chair des guanaques & des vigognes. Pluſieurs en avaient des quartiers attachés ſur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avaient auſſi avec eux des chiens petits & vilains, leſquels, ainſi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare ſur cette côte & même ſur le terrain.

Aucun d'eux ne paraiſſait avoir de ſupériorité ſur les autres; ils ne témoignaient même aucune eſpèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il eſt très-remarquable que pluſieurs nous ont dit les mots eſpagnols ſuivans *mânana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenſes de l'Amérique méridionale, ſans ceſſe à cheval, hommes, femmes & enfans, ſuivant le gibier ou les beſtiaux dont ces plaines ſont couvertes, ſe vêtiſſant & ſe cabanant avec des peaux,

Bougainville

ils ont encore vraiſemblablement avec les Tartares cette reſſemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en diſant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'eſt celle des Patagons ».

Nous n'omettrons pas un avis important qu'il donne aux navigateurs, au ſujet de ce terrible paſſage du détroit de Magellan, dans lequel il éprouva, comme tant d'autres, des peines & des fatigues. « Malgré les difficultés que nous avons » eſſuyées, dit-il, je conſeillerai toujours de » préférer cette route à celle du cap Horn, de» puis le mois de ſeptembre juſqu'à la fin de » mars. Dans les autres mois de l'année, quand » les nuits ſont de ſeize, dix-ſept & dix-huit » heures, je prendrais le parti de paſſer à mer » ouverte. Le vent contraire & la groſſe mer » ne ſont pas des dangers, au lieu qu'il n'eſt » pas ſage de paſſer à tâtons entre les terres. On » ſera ſans doute retenu quelque temps dans le » détroit; mais ce retard n'eſt pas en pure perte. » On y trouve en abondance de l'eau, du bois » & des coquillages, quelquefois auſſi de très» bons poiſſons; & aſſurément je ne doute pas » que le ſcorbut me fît plus de dégat dans un » équipage qui ſerait parvenu à la mer occi» dentale en doublant le cap Horn, que dans

Bougainville

» celui qui sera entré par le détroit de Ma-
» gellan. Quand nous en sortîmes, nous n'avions
» personnes sur les cadres ».

Le séjour de M. de Bougainville dans l'île d'Otahiti mérite d'autant plus d'attention, que les lecteurs pourront comparer ce qu'il en rapporte, avec le récit des capitaines Anglais Wallis & Cook, qui tous deux & sur-tout le dernier, se sont fort étendus sur ces Insulaires, de tous ceux de la mer du sud, les plus sociables & les plus policés.

« Le 2 avril à dix heures du matin nous apperçumes dans le nord-nord-est une montagne haute & fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuse*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchissemens, & on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre

terre, dont la pointe méridionale nous restait à ouest-quart-nord-ouest; on n'appercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, & nous tînmes le plus près pour atterrer au vent de l'île. En approchant nous apperçûmes, au-delà de sa pointe du nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde. Bougainville

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc, & formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre présentant au vent de cette baie, lorsque nous apperçûmes une pirogue qui venait du large & voguait vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, & se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nuds, qui nous présentèrent des branches de

Bougainville

bananiers, & leurs démonstrations attestaient que c'était-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne-foi, mais sans qu'aucun des Insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne-foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans

leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent. Bougainville

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire sonder par les bateaux pour nous trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres, jusqu'à sa cîme isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, & il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une

Bougainville

hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terreins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, & dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse & unie, couverte de plantations. C'est-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maisons des Insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, & précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, & la côte y paraissait sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, & nos bateaux sondaient jusqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchissemens, tels que poules & pigeons, les Insulaires apportèrent avec eux toutes

sortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, &c. Ils demandaient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & presque nues. A bord de l'*Etoile* il monta un Insulaire, qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Bougainville

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisans qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui sondaient en avant & en terre de nous, trouvèrent la côte du nord de la baie bordée par-tout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avait trente à trente-cinq brasses d'eau, & en-dedans une rade assez vaste où le fond variait depuis neuf jusqu'à trente brasses. Cette rade était bornée au sud par un récif, qui partant de terre, allait

se joindre à celui qui bordait la côte. Nos canots avaient sondé par-tout sur un fond de sable, & ils avaient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour faire l'eau. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & sur le champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de stribord en entrant, & dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre première ancre sur trente-quatre brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le nord-ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'*Etoile* passa au vent à nous, & mouilla dans le nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues & mâts de hune.

A mesure que nous avions approché la terre, les Insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cedent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes,

Bougainville

& qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait par-tout embelli le sèxe d'un timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cent Français, jeunes, marins, & qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière, se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait, &

Bougainville

parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots & soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillèrent dans un instant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, & firent approcher la fille, en la pressant de contenter les desirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

Bougainville

On a vu les obſtacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres; lorſque nous fûmes amarrés, je deſcendis à terre avec pluſieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes & de femmes qui ne ſe laſſaient point de nous conſidérer; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits comme eux: aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne ſavaient comment exprimer leur joie pour nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduiſit dans ſa maiſon & nous y introduiſit. Il y avait dedans cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous ſaluèrent en portant la main ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère reſpectable qu'impriment les ans ſur une belle figure: ſa tête, ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux & rempli, ne montraient aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée; il ſe retira même ſans répondre à nos careſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité: fort éloigné de prendre part à l'eſpèce d'extaſe que notre vue cauſait à tout ce

Bougainville

peuple, ſon air rêveur & ſoucieux ſemblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la maiſon. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la diſtinguât des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingt pieds de long ſur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel était ſuſpendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le Dieu, était debout contre un des piliers : la Déeſſe était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle ſurpaſſait en hauteur, & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures mal faites & ſans proportions avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur & ſculpté à jour. Il était fait en forme de tour, & pouvait avoir ſix à ſept pieds de hauteur, ſur un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au-dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du poiſſon grillé & de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques

Bougainville
pièces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du tems de François I. Il en passa un au col du chevalier Doraison, l'autre au mien, & distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'apperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, & que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique; scène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent

[redacted]
Bougainville

avec confiance ſouper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, baſſe, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fuſées & de ſerpentaux. Ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom eſt *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le piſtolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de juſtice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pièces à l'eau, & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur sûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dreſſer le camp ſur les bords d'une petite rivière, où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paraître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon père & des principaux du canton, qui lui avaient fait des repréſentations à cet égard, & me fit entendre que notre ſéjour à terre leur déplaiſait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaiſſeaux. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp, lui faiſant comprendre qu'il nous était néceſſaire pour faire de l'eau,

du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, & enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur le champ. Nous dressâmes dans ce hangard les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda

[redacted]
Bougainville

des fusées; & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard était bien fait & parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière & un corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en-dehors du hangard : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était-là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Bougainville

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions, n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espèce de bois plein de gomme & de peu de consistance; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, & m'indiqua même de quel côté il fallait les faire tomber en les abbatant. Au reste les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abbataient les arbres & les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces & les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaires des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre-eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles; auxquelles on

Bougainville

avait même jetté quelques pierres. Les voleurs ſe cachaient dans un marais couvert d'herbes & de roſeaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer ſur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand ſoin de me montrer pluſieurs fois où était ſa maiſon, en recommandant bien de tirer du côté oppoſé. J'envoyais auſſi tous les ſoirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'eſpingoles, ſe mouiller devant le camp.

Au vol près, tout ſe paſſait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens ſe promenaient dans le pays ſans armes, ſeuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maiſons, on leur y donnait à manger; mais ce n'eſt pas à une collation légère que ſe borne ici la civilité des maîtres de maiſons; ils leur offraient de jeunes filles; la caſe ſe rempliſſait à l'inſtant d'une foule curieuſe d'hommes & de femmes qui faiſaient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hoſpitalier; la terre ſe jonchait de feuillage & de fleurs, & des muſiciens chantaient aux accords de la flûte une hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la déeſſe de l'hoſpitalité; ſon culte n'y admet point de myſteres; & chaque jouiſſance eſt une fête pour

pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait; nos mœurs ont proscrit ce publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance & ne se soit conformé aux usages du pays.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeaient à côté pour nous laisser passer; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, & toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, & d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer & entourer de palissades le terrein qu'a-

Bougainville

vaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons semé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture; & je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie. L'assemblée était nombreuse, & les musiciens avaient déja entonné les chants de l'himenée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué, & les gens

du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort; car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne; & que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Cependant je pressais nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, paumoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru ragués, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage, sans nous laisser la liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que

Bougainville

nos inquiétudes n'étaient que trop fondées. Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre cable du sud-est & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'est-sud-est, furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussi-tôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du nord-ouest, & nous tombâmes sur l'*Etoile* que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, & l'*Etoile* fila rapidement, de manière que nous fûmes séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avait allongé dans l'est, sur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés sur le fond. Celui-ci l'avait été à trente brasses de l'entalingure; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes sur une ancre de rechange de deux mille sept cent, que l'*Etoile* avait dans sa cale & que nous envoyâmes chercher. Notre ancre du sud-est mouillée sans orin, à cause du grand fond, était perdue, & nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avait coulé & qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussitôt notre petit mât de hune & la vergue de misaine, afin

de pouvoir appareiller dès que le vent le permettrait.

Bougainville

L'après-midi il calma & passa à l'est. Nous allongeâmes alors dans le sud-est une ancre à jet & l'ancre reçue de l'*Etoile*, & j'envoyai un bateau sonder dans le nord, afin de savoir s'il n'y aurait pas un passage ; ce qui nous eût mis à portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois Insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonettes, que l'alarme était répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyaient vers les montagnes emportant leurs bagages & jusqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position de craindre la guerre à terre, au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jettés. Je descendis au camp, & en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les Insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre

Bougainville

deux rivières diſtantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais, le reſte était la mer, dont aſſurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poſte contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureuſement, à quelques alertes près occaſionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaiſſeaux à la côte, nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du ſoir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'eſt avec une groſſe houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funeſtes qui augmentent l'horreur de ces lugubres ſituations. Vers deux heures du matin il paſſa un grain qui chaſſait les vaiſſeaux en côte : je me rendis à bord, le grain heureuſement ne dura pas ; & dès qu'il fut paſſé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveau malheurs ; notre cable du nord-oueſt fut coupé ; le grêlin, que nous avait cédé l'*Etoile* & qui nous tenait ſur ſon ancre à jet, eut le même ſort peu d'inſtans après ; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grêlin du ſud-eſt, ne ſe trouvait pas à une encablure de la côte où la mer briſait avec fureur. Plus le péril devenait inſtant, plus

les ressources diminuaient ; les deux ancres, dont les cables venaient d'être coupés, étaient perdues pour nous ; leurs bouées avaient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étaient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous restait encore des pertes à essuyer.

Bougainville

A dix heures du matin, le cable neuf, que nous avions entalingué sur l'ancre de deux mille sept cent de l'*Etoile*, laquelle nous tenait dans le sud-est, fut coupé, & la frégate défendue par un seul grêlin, commença à chasser en côte. Nous mouillâmes sous barbe notre grande ancre, la seule qui nous restât en mouillage ; mais de quel secours nous pouvait-elle être ? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant que d'avoir assez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénouement de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos focqs furent bientôt hissés ; le vaisseau commençait à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent presque aussi-tôt à l'est. Cet intervalle nous avait toujours donné le temps de recevoir à

Bougainville

bord le bout du grêlin de la ſeconde ancre à jet de l'*Etoile* qu'elle venait d'allonger dans l'eſt & qui nous ſauva pour le moment. Nous virâmes ſur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'*Etoile* pour l'aider à s'amarrer ſolidement; ſes ancres étaient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étaient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cent; nous entalinguâmes deſſus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le nord-eſt; nous relevâmes enſuite l'ancre à jet de l'*Etoile* que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours, M. de la Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés; c'eſt avec plaiſir que je paie ce tribut de reconnaiſſance à cet officier, dejà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zèle égale les talens.

Cependant lorſque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp, on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maiſons voiſines abandonnées, tout le pays paraiſſait un déſert. Le prince de Naſſau, lequel avec quatre ou cinq hommes ſeulement s'était éloigné davantage, dans le deſſein de rencontrer

quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jettèrent à ses genoux, elles lui baisaient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *Tayo, maté; vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient la marche & promettaient la paix. Je descendis aussi-tôt avec un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toutes espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, & les assurant qu'il serait puni. Les bons Insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de temps la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour & le suivant plus de rafraîchissemens que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Bougainville

Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le côté du nord, était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très-beau paf-

Bougainville

sage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avançait. Heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à l'*Etoile*, qui avait son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures, elle appareilla sur une haussière portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancres; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du sud-est mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongeâmes les deux ancres à jet, & par ce moyen nous restâmes sur deux grosses ancres & trois petites. A deux heures après-midi nous eûmes la satisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenait moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorsque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya son canot avec M. Lavari Leroi qui avait été chargé de reconnaître la passe.

Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital

& le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer. Bougainville

Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre & le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'*Etoile*, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres; appareillant sous la misaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du chevalier de Suzannet, enseigne de vaisseau, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large, & nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs, sous le vent de la passe. Le pis aller des naufrages qui nous avaient me-

[redacted]
Bougainville

nacés jusqu'ici, avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais dès le premier instant du danger rappellé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu à peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur le champ les bateaux à la recherche des ancres, & je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'*Etoile*. A cinq heures du soir, notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'*Etoile* qu'elle lui porta : notre canot, celui de l'*Etoile* & sa chaloupe revinrent peu de temps après; celle-ci nous rapportait notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême

des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir toute la nuit à portée du mouillage & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il se leva un grand frais de l'est-nord-est, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des Insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'apperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, & s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instans entre ses bras, versant des larmes, & paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissemens de toute espèce; ses femmes étaient dedans, & avec elles ce même Insulaire qui le premier jour de notre atterrage était venu s'établir à bord de l'*Etoile*. Ereti fut le prendre par la main, & il

me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, voulait nous suivre, & me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présens de toute espèce, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune & jolie fille que l'Insulaire qui venait avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *nouvelle Cythère*, reçoit de ses habitans celui d'*Otahiti*. Sa latitude de 17^d 35' 3'' à notre camp, a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de 150^d 40' 17'' à l'ouest de Paris, a été déterminée par onze obser-

Bougainville

vations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes diffèrent entr'eux de 7 à 8^d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement de ses principales pointes est entre le nord-ouest & l'ouest-nord-ouest.

Entre la pointe du sud-est & un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie, où elles ont peu d'élévation, & paraissent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il semble qu'on

Bougainville

trouverait aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie : le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est sortie l'*Etoile*, M. de la Giraudais m'a assuré qu'entre les deux îles les plus septentrionales, il y avait un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au moins, depuis 23 jusqu'à 12 & 10 brasses, fond de sable gris vaseux, qu'il y avait une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reste de la côte est élevé, & elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les Insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la sûreté de leur navigation : quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en-dedans du récif, mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du sable gris ; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainsi que nous l'a appris une funeste expérience.

Au-delà de la pointe septentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse dans le nord-ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une île peu élevée

qui

qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-ouest.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur d'Otahiti, est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste & sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, & présentant de riches paysages, couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déja dit, sont bâties les maisons des Otahitiens, dispersées sans aucun ordre, & sans former jamais de village; on croit être dans les Champs Elisées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence & soigneusement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit-à-pain, l'igname, le curassol, le giraumon & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge &

Bougainville

une jaune ; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé plusieurs de nos fruits & de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les Insulaires en font peu d'usage ; ils ne l'employent que pour leur grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cedre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne fend point ; mais il est si mol & si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont par-tout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les Insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer, d'où leur vient-elle ? Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche ; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles

Bougainville

à leurs femmes & à leurs enfans ; mais ils les ont tenus cachées pendant notre féjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières, des efpèces de caftagnettes qui font un de leurs inftrumens de danfe.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une efpèce petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domeftiques abfolument femblables aux nôtres. Nous avons auffi vu des tourterelles vertes, charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-bon goût, & des peruches fort petites, mais fort fingulières, par le mêlange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriffent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été confommé dans le féjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cent têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons ; encore, fans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage ; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre féjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, & il a été quelquefois à 18. Le

Bougainville

ſoleil, il eſt vrai, était déja à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage ineſtimable de cette île, c'eſt de n'y pas être infeſté par cette légion odieuſe d'inſectès qui ſont le ſupplice des pays ſitués entre les tropiques; nous n'y avons non plus vu aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat eſt ſi ſain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fuſſent continuellement dans l'eau & au grand ſoleil, qu'ils couchaſſent ſur le ſol nud & à la belle étoile, perſonne n'y eſt tombé malade. Les ſcorbutiques que nous avions débarqués & qui n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y ſont rétablis en peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reſte la ſanté & la force des Inſulaires qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur ſert de lit, l'heureuſe vieilleſſe à laquelle ils parviennent ſans aucune incommodité, la fineſſe de tous leurs ſens & la beauté ſingulière de leurs dents qu'ils conſervent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſuivent les habitans?

Les végétaux & le poiſſon ſont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande;

les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons; ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin & de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries, & en général pour toutes les choses fortes.

Le peuple d'Otahiti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, & qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, & c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés : pour peindre Hercule & Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; & s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air & au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, sa couleur & ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. L'Otahitien, qui s'est embarqué avec nous, est de cette seconde race, quoique son père

Bougainville

soit chef d'un canton ; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté (1).

Les uns & les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les moustaches & le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-court, d'autres les laissent croître & les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, & qui paraissait l'avoir été par une chûte. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, & j'avais pris toutes les mesures possibles, pour

(1) On m'a souvent demandé & on me demande tous les jours pourquoi emmenant un habitant d'une île où les hommes sont en général très-beaux, j'en ai choisi un vilain. J'ai répondu & je réponds ici une fois pour toutes, que je n'ai point choisi : l'Insulaire venu en France avec moi, s'est embarqué sur mon vaisseau de sa propre volonté, je dirai presque contre la mienne. Assurément j'aurais regardé comme un crime d'enlever un homme à sa patrie, à ses pénates, à tout ce qui faisait son existence, quand bien même j'aurais imaginé que la France l'adopterait & qu'il n'y resterait pas à ma charge. *Note de M. de Bougainville.*

que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués. Bougainville

On voit souvent les Otahitiens nuds, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Otahitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles d'Otahiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les fesses; c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau & y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que

Bougainville.

de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre ; *omnes vero Britannise vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le savant & ingénieux auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, donne pour cause à cet usage général, le besoin où on est dans les pays incultes, de se garantir ainsi de la piquûre des insectes caustiques, qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Otahiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage d'Otahiti, commun aux hommes & aux femmes, c'est de se percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, & jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant & après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux & bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Otahitiens pratiquent entre eux

une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses, absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété & que tout est à tous. Avec nous ils étaient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait, & s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, (car Ereti était infatigable à la course), quelque coups de bâton & une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les

Bougainville

Bougainville

habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef Otahitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voisine & souvent ennemie d'Otahiti. J'attribue à ce mêlange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remar-

Bougainville

querai seulement ici que dans les circonstances délicates, le Seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils ? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins, regarde les morts. Ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé, il dort*, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y

[redacted]
Bougainville

exercer son ministère sacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era, le Roi du Soleil* ou *de la Lumière*, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, lesquels y président & décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *Malama Tamaï, Lune en état de guerre*, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant, *Evaroua-t-eatoua, que le bon eatoua te réveille*, ou bien *que le mauvais eatoua ne t'endorme pas*. Voilà

[redacted]
Bougainville

des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est sur-tout en traitant de la religion des peuples, que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La poligamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père & de la mère. Ce n'est pas l'usage à Otahiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sèxe le plus faible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, & le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, & la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard

Bougainville

aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eus, l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, & lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déja dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice & jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Otahitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légéreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, & qu'ils fuient

encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps. Bougainville

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse & leur industrie, dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, & tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, & la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, les autres beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière qui est courbe & fort relevée: de sorte que l'extrémité de la pouppe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour assurer cet écart, ils

Bougainville

n'ont pas le ſécours des clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrémité des deux pièces, & ils y paſſent des treſſes de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des liures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de coco, ſans mettre aucun enduit ſur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou ſix pieds de ſaillie, l'empêche de ſe plonger entièrement dans l'eau, lorſque la mer eſt groſſe. Pour rendre ces legères barques moins ſujettes à chavirer, ils mettent un balancier ſur un des côtés. Ce n'eſt autre choſe qu'une pièce de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout èſt amarré ſur la pirogue. Lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en-dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarrer un cordage qui ſoutient le mât, & rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur induſtrie paraît davantage dans le moyen dont ils uſent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux îles voiſines, avec leſquelles ils communiquent, ſans avoir dans cette navigation

gation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-legère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même-temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, & ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont ainsi que les pirogues simples à la rame & à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Bougainville

Les Otahitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un

Bougainville

arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple, & moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long, & en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

Le zèle de cet Insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Otahiti il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, & sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous

Bougainville

allions découvrir les secours & les rafraîchissemens dont notre vie dépendait ; il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins ; que ses mœurs étaient les mêmes ; & que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait & notre conduite avec ses compatriotes & nos procédés à son égard ? D'ailleurs en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, & enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait. Dieu veuille que le besoin & le zèle qui nous ont inspirés, ne soient pas funestes au courageux Aotourou !

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable & utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, & qui livrés à des erreurs de toute espèce, ne

Bougainville.

voient que d'après leurs préjugés & décident cependant avec sévérité & sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme, on ne parle ni français ni anglais ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille, qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux même qui passent pour instruits, soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, Aristarques tranchans, prenaient & répandaient une fort mince idée du pauvre Insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet Insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans; que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Alle-

mand pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. L'Otahitien au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple & la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, & j'ai presque toujours remarqué, qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré, étaient déja loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Bougainville.

Bougainville

Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, & jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, & presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût, était l'opéra : car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle ; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, & sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont desiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la Duchesse de Choiseul qui l'a comblé de bienfaits & surtout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice, toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en

partie. Le ministère a ordonné au gouverneur & à l'intendant de l'île de France de renvoyer de-là Aotourou dans son île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, & trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la Duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Otahiti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, & le Roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines. Bougainville

J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'île de France, & je crois devoir insérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

Extrait d'une lettre de M. Poivre, Intendant des îles de France & de Bourbon, à M. Bertin, ministre d'État.

Au Port-Louis, île de France, ce 3 Novembre 1770.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date » du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête » Indien *Poutavery* (1). J'ai reconnu dans tout ce » que vous me faites l'honneur de me dire de

(1) Nom qu'on avait donné à Aotourou.

Bougainville

» cet Insulaire & des précautions à prendre
» pour le renvoyer convenablement dans sa pa-
» trie, toute la bonté de votre cœur dont
» j'avais tant de preuves certaines.

» J'avais déja reçu ici *Poutavery* en 1768 :
» je l'y avais accueilli à la ville & à la cam-
» pagne : pendant tout son séjour dans cette île
» il avait eu le couvert chez moi : je lui ai
» rendu tous les services qui ont dépendu de
» moi : il est parti d'ici mon ami, & il revenait
» dans cette île plein de sentimens d'amitié &
» de reconnaissance pour son ami *Polary*, car
» c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez
» croire à quel point cet homme naturel porte
» la mémoire des bienfaits & le sentiment de
» la reconnaissance.

» Pendant toute la traversée, sachant qu'il
» revenait à l'île de France, il a toujours parlé
» à tous les officiers du vaisseau du plaisir qu'il
» aurait de revoir son ami *Polary*. Arrivé ici,
» on a voulu le conduire au Gouvernement, il
» ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à
» terre, il a couru par le chemin le plus court
» droit à ma maison ; il m'a fait toutes sortes
» de caresses à sa façon, & m'a tout de suite
» raconté tous les petits services que je lui avais
» rendus. Quand il a été question de se mettre
» à table, il a aussi-tôt montré son ancienne

» place à côté de moi & a voulu la reprendre.

» Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux » vous adresser pour procurer à cet honnête » homme naturel les secours dont il aura besoin » ici, & le moyen de retourner commodément » & convenablement dans sa patrie, l'île d'Ota- » hiti; je serais bien fâché qu'un autre que » moi eût eu une commission aussi délicieuse » à remplir. Soyez assuré que je ferai pour » *Poutavery* tout ce que je ferais pour mon » propre fils. Cet Indien m'a singulièrement » intéressé depuis le moment que j'ai su son » histoire, & son honnêteté naturelle m'a for- » tement attaché à lui; aussi me regarde-t-il » comme son père, & ma maison comme la » sienne.

» *Poutavery* est arrivé ici le 23 octobre en » très-bonne santé, fort aimé de tous ses com- » pagnons de voyage & très-content d'eux tous. » J'ai chargé M. de la Malétie, soubrécargue » du navire sur lequel il a passé, de le loger » avec lui & d'en avoir soin, parce que mal- » heureusement je n'ai point de logement dans » la maison que j'occupe, & je n'ai pour moi- » même qu'une très-petite pièce très-incom- » mode, qui me sert de cabinet.

» *Poutavery* n'étant arrivé ici qu'à la fin » d'octobre dans un moment où nous avions

Bougainville

» tous nos bâtimens dehors, je le garderai
» jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine,
» temps auquel je le renverrai dans son pays.
» Le capitaine, les officiers & le bâtiment
» destinés à ce voyage seront de mon choix. Je
» lui donnerai pour lui, pour sa famille &
» pour les chefs Otahitiens des présens conve-
» nables. Je lui donnerai, outre les outils &
» instrumens en fer de toute espèce, des grains
» à semer & sur-tout du riz, des bœufs &
» vaches, des cabrits, enfin tout ce qui me
» paraîtra, d'après ses rapports, devoir être
» utile aux bons Otahitiens, qui devront à la
» générosité française une partie de leur bien-
» être.

» Le bâtiment destiné pour Otahiti fera sa
» route par le sud & passera entre la nou-
» velle Hollande & la nouvelle Zélande. C'est
» pourquoi je ne veux le faire partir que vers
» l'équinoxe de septembre de l'année prochaine,
» afin que nos navigateurs, forcés peut-être par
» les vents, de s'élever beaucoup dans le sud,
» jouissent de toute la belle saison qui dans
» l'hémisphère austral commence à la fin de
» septembre; alors les nuits sont plus courtes
» & les mers plus belles ».

On m'a écrit depuis de l'île de France une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle

on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à ramener Aotourou à Otahiti. Puisse-t-il revoir enfin ses compatriotes ! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

J'ai déja dit que les Otahitiens reconnaissent un Etre suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, & des divinités subalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du soleil ; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Otahitiens connaissent ces astres qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Otahitiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *eatoua toa*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connaiss-

Bougainville

ſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cent lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs îles, les unes confédérées d'Otahiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies ſont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapoua-maſſou*. Les ennemies ſont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles ſont auſſi grandes qu'Otahiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, eſt tantôt ſon alliée, tantôt ſon ennemie. *Enouamotou* & *Toupai* ſont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſon & en tortues; mais le peuple croit qu'elles ſont la demeure des génies; c'eſt leur domaine, & malheur aux bateaux que le haſard ou la curioſité conduit à ces îles ſacrées. Il en coûte la vie à preſque tous ceux qui y abordent. Au reſte ces îles giſſent à différentes diſtances d'Otahiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, eſt à quinze jours de marche. C'eſt ſans doute à peu près à cette diſtance qu'il ſuppoſait être

notre patrie, lorſqu'il s'eſt déterminé à nous ſuivre. Bougainville

J'ai dit plus haut que les habitans d'Otahiti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus preſque égaux entre eux, ou du moins jouiſſant d'une liberté qui n'était ſoumiſe qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompais; la diſtinction des rangs eſt fort marquée à Otahiti, & la diſproportion cruelle. Les rois & les grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & valets; je ſerais même tenté de croire qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du peuple qu'ils nomment *Tata-einou, hommes vils*; toujours eſt-il ſûr que c'eſt dans cette claſſe infortunée qu'on prend les victimes pour les ſacrifices humains. La viande & le poiſſon ſont réſervés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Juſqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, & l'eſpèce de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue

Bougainville

qu'on desire ; à Otahiti il est la salle à manger des rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets ; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs ; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont, lorsque le soleil passe au méridien, & lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes ; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Otahiti on porte régulièrement le deuil qui se nomme *ceva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter] sur la tête une coëffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, & de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière ; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur

des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre & malencontreuse. Au reste il en est à Otahiti comme par-tout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret & l'impunité.

Bougainville

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne & le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'est-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale*; & lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture: le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. En arrivant dans cette île, nous remarquâmes

Bougainville

que quelques-uns des mots prononcés par les Insulaires, se trouvaient dans le vocabûlaire inséré à la suite du voyage de le Maire, sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, selon l'estime de le Maire, & de Schouten, ne sçauraient être fort éloignées d'Otahiti; peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue d'Otahiti est douce, harmonieuse & facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Otahitien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale, la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler & bien articuler aux sourds & muets de naissance, a examiné attentivement & plusfois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

Au reste la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que, dans le cours du voyage,

voyage, Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpèce de récitatif obligé qu'il improviſait. Voilà ſes annales, & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſait des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaiſſions pas encore ; & entre autres déclamer une longue prière, qu'il appelle la prière des rois, & de tous les mots qui la compoſent, je n'en ſais pas dix.

Bougainville

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon île, un vaiſſeau anglais y avait abordé. C'eſt celui que commandait M. Wallis. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglais, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont ſéjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les Inſulaires qui ſe flattaient d'enlever le vaiſſeau, tout s'eſt paſſé à l'amiable. Voilà, ſans doute, d'où proviennent & la connaiſſance du fer, que nous avons trouvée aux Otahitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom aſſez ſemblable pour le ſon au mot anglais, *iron*, *fer*, qui ſe prononce *aïrön*. J'ignore maintenant ſi les Otahitiens, avec la connaiſſance du fer, doivent auſſi aux

Bougainville

Anglais celle des maux vénétiens que nous y avons trouvé naturalisés.

Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Otahiti. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, & leur séjour dans cette île a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île & ses habitans. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre ; c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Otahitiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis (1). Les Anglais avaient emmené deux insulaires qui sont morts en chemin ».

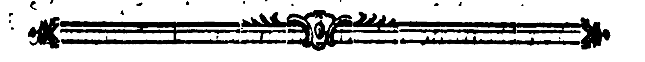
Depuis son départ d'Otahiti, M. de Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du sud, qu'il a marquées dans ses cartes. Il découvrit le golfe qu'il nomme *de la Louisiade*, entre *la nouvelle Guinée* & *la nouvelle Breta-*

(1) On a vu précédemment la réponse de Wallis à cette accusation.

gne ; mais il souffrit beaucoup dans ce passage, & paya, comme il le dit lui-même, l'honneur de l'avoir trouvé. Il tint d'ailleurs pour son retour la même route que les navigateurs précédens, & aborda à Saint-Malo le 15 mars 1769, après avoir mis deux ans & quatre mois à faire le tour du monde ; & n'ayant perdu que sept hommes dans cette immense & laborieuse traversée.

Bougainville





CHAPITRE V.

Cook.

Cook.

M. Hawkeswhort, rédacteur des derniers voyages Anglais, nous donne les instructions suivantes sur celui du capitaine Cook, qui de tous les Anglais est celui qui a rendu de plus grands services à la navigation, & étendu le plus loin les connaissances & les découvertes géographiques dans la partie australe des deux hémisphères. Il a été dignement secondé dans ses travaux, par M. Banks & Solander.

« Joseph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaisseau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme de lettres, que sa fortune destine à jouir des plaisirs de la vie, plutôt qu'à en partager les travaux; cependant, entraîné par un désir ardent d'acquérir d'autres connaissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouissances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer son

revenu, non pas dans les plaisirs de l'oisiveté & du repos, mais à l'étude de l'histoire naturelle; de se livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement, & auxquels on ne s'expose guère que pour satisfaire les insatiables désirs de l'ambition & de l'avarice. Cook.

En sortant de l'université d'Oxford, en 1763, il traversa la mer Atlantique, & visita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers, les difficultés & les désagrémens des longs voyages, sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend; cependant M. Banks revint de sa première expédition sans être découragé, & lorsqu'il vit qu'on équipait l'*Endeavour* pour un voyage dans les mers du Sud, afin d'y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes, il résolut de s'embarquer dans cette expédition. Il se proposait d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières, & il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourrait découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendraient la vie plus douce, & qui les enrichiraient peut-être jusqu'à un certain point, des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il

Cook. engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, a été élevé sous le célèbre Linnéus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation, & son mérite étant bientôt connu, il obtint une place dans le Muséum Britannique, institution publique qui venait de se former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, & l'évènement a prouvé qu'il ne s'était pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreraient; enfin, un secrétaire & quatre domestiques, dont deux étaient nègres.

Les papiers du capitaine Cook contenaient un récit suivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une description détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avait visités, du gissement des caps & des baies qui sont sur les côtes, de la situation des havres où les vaisseaux peuvent se procurer des rafraîchissemens; de la profondeur d'eau qu'ont rapportée les sondes; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille & tous les autres détails relatifs à la navigation, & dans lesquels il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais on a trouvé dans les papiers de M. Banks, un grand

nombre de faits & d'observations que le capitaine Cook n'avait pas recueillis, la description des pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvait le faire un officier de marine, dont la principale attention se tourne naturellement vers d'autres objets. Le public sera redevable de toutes ces connaissances à M. Banks ». Cook.

Cook partit de Plimouth le 25 Mai 1769, relâcha à Madère, à Rio-Janéiro, & enfin à la Terre *de Feu*, dans la vue de passer le détroit de le Maire. Mais dans cette relâche à la Terre de Feu, il raconte une avanture très-singulière, & qui prouve que si la raison a quelque puissance sur nos sens, ceux-ci à leur tour exercent un pouvoir que la raison la plus exercée ne saurait vaincre.

« Le 16, de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouse, de M. Green l'astronôme, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourraient, & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, semblait être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entiérement

Cook.

pelé. M. Banks voulait traverser le bois, dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donnerait, & de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun botaniste n'avait encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage, sablonneuse & située à l'ouest de l'endroit où nous faisions de l'eau, & ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après-midi, sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils voulaient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnaître que c'était un terrein marécageux, couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui jusqu'alors avait été aussi beau que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage ; ils croyaient avoir passé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient apperçu.

Cook.

Ils étaient à peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui était impossible de se traîner plus loin; on alluma du feu, & ceux qui étaient les plus fatigués furent laissés derrière, pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouse continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très-vif, la neige tombait en plus grande abondance, & le jour était si fort avancé, qu'il n'était pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien désagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux. MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyèrent

Cook.

M. Green & M. Monkhouſe vers M. Buchan & les perſonnes qui étaient reſtées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils ſe proposèrent de paſſer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traverſant le marais qui ne leur paraiſſait pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au ſortir duquel ils ſe mettraient à l'abri dans le bois où ils pourraient bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avaient rien à faire qu'à deſcendre la colline, il leur ſemblait facile d'accomplir ce projet. La compagnie ſe raſſembla au rendez-vous, & quoiqu'on ſouffrît du froid, tous étaient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ſes forces au-delà de ce qu'on pouvait eſpérer. Il était près de huit heures du ſoir, mais il faiſait encore aſſez de jour, & on ſe mit en marche pour traverſer la vallée. M. Banks prit ſur lui de faire l'arrière-garde de ſa troupe, pour empêcher qu'il ne reſtât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traverſé plus d'une fois les montagnes de la Norwège, ſavait bien qu'un grand froid, ſur-tout quand il eſt joint à la fatigue, produit dans les membres une ſtupeur & un engourdiſſement preſque inſurmontables. Il conjura ſes compagnons de ne point s'arrêter,

quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asséiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étaient toujours sur le rocher & n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avait aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveraient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond, qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances; tout

Cook.

Cook.

fut sans effet : quand on disait à Richmond que s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que de se reposer & de mourir. Le docteur ne renonçait pas si formellement à la vie : il disait qu'il voulait bien aller, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr était la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher soutenus en partie sur les broussailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réussit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses membres, & tous ses muscles étaient si contractés, que ses souliers tombaient de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir & un matelot, qui semblaient avoir moins

souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés & réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il serait impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls; ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, & que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avait point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement & de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisait toute la provision de la compagnie, était demeurée dans l'havre-sac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avait laissés avec Richmond, s'étaient servis de ce moyen pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre les se-

Cook.

Cook.

cours & les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur le champ, & trouvèrent le matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre; on fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit était extrêmement noire; la neige était très-haute, & il leur était très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles & sur un terrein marécageux où chacun d'eux faisait des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui était sur terre, celle qui tombait encore du ciel & celle que les arbres laissaient

tomber à gros flocons, les mettait dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid, commencèrent à perdre le sentiment. Entr'autres, Briscoe, un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé & par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étaient regardés comme morts, un autre était si mal qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés

Cook.

du vaisseau d'une journée de chemin, il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avaient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid, si la neige continuait; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été; le 21 décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège & en Laponie dans la même saison de l'année.

La pointe du jour commençant à paraître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur le terrein, & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, & ils avaient trop de raisons de craindre de ne pouvoir

voir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid. Cook.

Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil, au travers des nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étaient morts.

Quoique le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaicir le temps, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe était encore très-mal, mais il dit qu'il se croyait en état de marcher. M. Buchan était beaucoup mieux que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant

Cook.

pressés par la faim, qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour; il fut plumé, &c, comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, & beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais senties en ne les voyant pas revenir le même jour ».

Cook fait ici une remarque très-philosophique sur les habitans de cette pointe méridionale

du continent Amériquain. « Ces hommes, dit-il, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux, où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes séches, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étaient contens; ils semblaient ne desirer rien au-delà de ce qu'ils possédent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paraissait agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette mul- Cook.

Cook.

titude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique, nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrein marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il était ».

De tous les voyageurs modernes, nul n'a donné des observations plus détaillées & plus réfléchies sur cette singulière nation d'Otahiti; & nous nous garderons bien de rien retrancher de cet excellent morceau.

Otahiti.

« Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec

MM. Banks & Solander, notre ami *Owhaw* (1), & un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçaient au moins par leurs regards, que nous étions les biens venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous, se prosterna si bas, qu'il étoit presque rampant sur ses mains & sur ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de paix, qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes & puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des gestes d'amitié & de contentement; lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenoit une branche à sa main, sur le champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

Cook.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait son eau; quand nous y fumes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrein, en arrachant toutes les plantes : alors les

(1) Insulaire avec lequel les gens du *Dauphin* avaient fait connaissance en allant faire de l'eau, avant que Cook abordât.

Cook.

principaux d'entre eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenaient, en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire; & , afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les soldats de marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, & nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche, & lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre, par signes, que nous pouvions occuper ce canton; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité des Indiens, que la supériorité de nos forces leur avoit inspirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant, nous distribuâmes de la verroterie & d'autres petits présens, & nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisaient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étaient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont, pour la plupart, qu'un toit, sans enceintes ni murailles, & toute la scène réalise ce que

les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret, que, dans toute notre course, nous n'avions apperçu que deux cochons, & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étaient éloignés ; ils voulurent nous conduire à l'endroit où était situé, dans le premier voyage, ce qu'ils appellaient le palais de la reine ; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain matin, & à faire des efforts pour découvrir la Noblesse dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paraissaient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & se choisirent parmi nous chacun un ami ; l'un, qui s'appellait *Matahah*, prit M. Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi : cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous mon-

[redacted]
Cook.

trant le S. O., ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuraient; comme je voulais trouver un havre plus commode, & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

Je fis équipper deux bateaux, & je m'embarquai, accompagné de MM. Banks & Solander, de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'était-là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, *Tootahah*; à l'instant on nous étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur, qui n'était point désagréable. La pièce que reçut M. Banks, avait onze verges de long & deux de large; il donna en retour une cra-

vate de ſoie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah ſe revêtit ſur le champ de cette nouvelle parure ; avec un air de complaiſance & de ſatisfaction, qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Mais il eſt temps de parler des femmes.

Après ces préſens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à pluſieurs grandes maiſons, que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté ; elles nous firent toutes ſortes de politeſſes, dont il nous était facile de profiter : elles ne paraiſſaient avoir aucune eſpèce de ſcrupule, qui nous empêchât de jouir des plaiſirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout, & ne préſentent aucun lieu retiré ; mais les femmes, en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſéyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laiſsèrent aucun lieu de douter qu'elles ne s'embarraſſaſſent beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux appriſes ; après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta,

Cook.

& lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, *ami*; le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il était prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes ſon offre, & nous dînâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des cocos, & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeaient du poiſſon & nous en préſentèrent; mais ce mêts n'était pas de notre goût, & nous le refusâmes.

Pendant cette viſite, une femme de notre hôte, appellée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de ſe placer près de lui ſur la même natte. Tomio n'était pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par ſa beauté : c'eſt pour cela, je penſe, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme eſſuya une autre mortification : ſans faire attention à la dignité de ſa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit ſigne de venir à lui; la jeune fille ſe fit un peu preſſer, & vint enfin s'aſſeoir de l'autre côté de M. Banks : il la chargea de petits préſens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaiſir. La princeſſe, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à ſa rivale, ne ceſſa pourtant pas ſes attentions à l'égard de M. Banks; elle lui don-

Cook.

nait le lait des cocos & toutes les friandiſes qui étaient à ſa portée. Cette ſcène aurait pu devenir plus intéreſſante & plus curieuſe, ſi elle n'avait pas été interrompue par un incident ſérieux. M. Solander & M. Monkhouſe ſe plaignirent qu'on les avait volés : le premier avait perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, & le ſecond ſa tabatière. Malheureuſement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef ſur le délit ; &, afin de rendre la choſe plus grave, M. Banks ſe leva avec vivacité, & frappa la terre de la croſſe de ſon fuſil. Toute l'aſſemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, ſemblaient être d'un rang ſupérieur, tous les autres s'enfuirent de la maiſon avec la plus grande précipitation. Le chef portait ſur ſon viſage des marques de confuſion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduiſit à l'autre bout de l'habitation, où il y avait une grande quantité d'étoffes : il les lui offrit pièce à pièce, en lui faiſant ſigne que ſi cela pouvait expier l'action qui venait de ſe commettre, il était le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il voulait. M. Banks rejetta cet offre, & lui fit entendre qu'il ne vou-

Cook.

lait rien que ce qu'on avait dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de désordre & de terreur, s'était toujours tenue à ses côtés; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure, la conversation, autant qu'il le put, par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatière & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie était peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle était vuide; la physionomie de Toubouraï Tamaïdé changea sur le champ: il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison, sans prononcer une seule parole, & le conduisit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empressement, & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avaient suivis; ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit signe à nos Messieurs de lui donner aussi quelques ver-

roteries ; ils satisfirent à sa demande : & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit, & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avait faite. Il ne put pas s'en dispenser ; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne serait peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatière : mais cette difficulté ne paraîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passait au milieu d'un peuple, dont on ne connaît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paraître une intelligence & une combinaison de moyens, qui ferait honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.

Le lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, vinrent à bord de notre vaisseau ; ils nous apportèrent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchissemens, & nous

Cook.

leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandises qui nous paraissaient leur faire plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'île, je n'avais point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, & me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, était très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente, qui appartenait à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étaient rassemblés autour de nous; mais il nous sembla que c'était seulement pour nous regarder, car ils n'avaient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins, qu'excepté Owhaw & l'un deux qui paraissait un chef, aucun autre ne passât la ligne que j'avais tracée. Je

m'adreſſai aux deux perſonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par ſignes que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'enſuite nous nous en irions. Je ne ſais pas s'ils comprirent ce que je voulais leur expliquer, mais tous les habitans du pays ſe comportèrent avec une déférence & un reſpect qui nous causèrent à la fois du plaiſir & de la ſurpriſe : ils s'aſſirent paiſiblement hors de l'enceinte, & regardèrent, ſans nous interrompre, juſqu'à la fin des travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorſque nous débarquâmes dans cet endroit, nous ſoupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays ; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avait ceſſé de nous faire ſigne de ne pas aller dans le bois ; c'eſt pour cela que, malgré ſon avis, nous réſolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize ſoldats de marine & un officier ſubalterne pour garder la tente, nous partîmes, ſuivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traverſant une petite rivière qui était ſur notre paſſage, nous vîmes quelques canards ; dès que nous fûmes à l'autre extrêmité, M. Banks tira ſur ces oiſeaux & en tua trois d'un

Cook.

Cook.

coup : cet incident répandit la terreur parmi les Indiens ; la plupart tombèrent sur le champ à terre, commme s'ils avaient été frappés par l'explosion du fusil ; peu de temps après cependant ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être allarmés par deux coups de fusil que notre garde avait tirés dans la tente : nous étions alors peu écartés les uns des autres ; mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, & d'un geste de la main, il renvoya tous les Indiens qui nous suivaient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre ; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens qui était resté autour de la tente, après que nous en fûmes sortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avait arraché son fusil : l'officier qui commandait le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité

torité à laquelle il n'était pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyait, & qui était composée de plus de cent personnes : ils observèrent qu'ils n'avaient pas tué le voleur, ils le poursuivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil : nous sûmes par la suite qu'aucun autre Otahitien n'avait été tué ni blessé.

Cook.

Owhaw, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente : nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fût possible, & de convaincre les Indiens que, s'ils ne nous faisaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance ni ressentiment ; & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contens de ce qui s'était passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle, à qui on avait arraché son fusil, avait

Cook.

été attaquée & jettée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avait frappé, avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que, si Owhaw n'était pas instruit qu'on formerait quelque entreprise contre les soldats qui gardaient la tente, il en avait au moins des soupçons ; que c'était pour cela qu'il avait fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter ; d'autres expliquèrent son importunité par le desir qu'il avait que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puisque M. Banks venait de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avaient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auraient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venait de s'élever une querelle, s'ils n'avaient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avaient fait quelque insulte ; on appuyait ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connaître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étaient fondées.

Cook.

Le lendemain au matin 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avaient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avait abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venait de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, & je l'amarrai de manière qu'il commandait à toute la partie nord-est de la baie, & en particulier à l'endroit que j'avais désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étaient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étaient à peu près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits: nous crûmes reconnaître qu'ils avaient pour nous autant d'amitié que jamais.

Le 17 au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avait amené comme peintre de paysages & figures: c'était un jeune homme sage, laborieux & spirituel,

[redacted] Cook.

qu'il regretta beaucoup ; il espérait par son entremise montrer à ses amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ses habitans : il n'y avait aucune autre personne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avait toujours été sujet à des accès d'épilepsie : il en fut attaqué sur les montagnes de la *terre de Feu*, & cette disposition, jointe à une maladie de bile qu'il avait contractée pendant la navigation, mit fin à sa vie : on proposa de l'enterrer sur la côte, mais M. Banks pensa que cette démarche offenserait peut-être les naturels du pays, dont nous ne connaissions pas encore entièrement les usages & les coutumes, & nous jettâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de solemnité que la situation où nous nous trouvions put le permettre.

Le matin de ce même jour, nous reçûmes une visite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé & Tootahah, qui venaient de l'oüest de l'île ; ils apportaient avec eux, comme emblêmes de la paix, non pas de simples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord, avant que nous les eussions acceptés ; ce qui s'était passé à la tente leur avait probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportait encore,

comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté, ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le soir nous allâmes à terre & nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée, afin d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter; mais le temps fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

Cook.

Le 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étaient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau, nous commençâmes alors à construire notre fort; pendant que les uns étaient occupés à creuser les retranchemens, d'autres coupaient les piquets & les fascines. Les naturels du pays qui s'étaient rassemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement; ils allaient chercher dans le bois les fascines & les piquets, d'un air fort empressé : nous respections leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun arbre, sans avoir obtenu leur consentement. Le

Cook.

terrein où nous construisîmes notre fort était sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrième était bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, & les Indiens nous apportèrent tant de fruits-à-pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même-temps par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, était le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages; & il passa la nuit à terre pour la première fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

Le lendemain au matin 19, notre ami Toubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenait avec lui non-seulement sa femme & sa famille, mais il apportait encore le toît d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes

ſortes : nous crûmes qu'il voulait par-là fixer ſa réſidence dans notre voiſinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaiſir, & nous réſolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après ſon arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit ſigne de l'accompagner dans les bois : M. Banks y conſentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une eſpèce de hangar qui appartenait à Toubouraï Tamaïdé, & qui paraiſſait lui ſervir de temps en temps de demeure. Lorſqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de ſon pays ; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & ſans autre cérémonie, il le reconduiſit ſur le champ à la tente. Les gens de ſa ſuite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ſes mets dans une eau ſalée qui lui ſervait de ſauce ; après ſon repas il ſe retira ſur le lit de M. Banks, & y dormit l'eſpace d'une heure. L'après midi, ſa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable ; ils ſemblaient tous deux le reconnaître pour leur fils : mais nous découvrîmes dans la ſuite que ce n'était pas leur enfant ; Cook.

Cook.

ce jeune homme & un autre chef qui nous était venu voir, s'en allèrent le soir du côté de l'ouest, & Touboutaï Tamaïdé & sa femme s'en retournèrent à l'habitation située aux bords du bois.

M. Monkhouse, notre chirurgien, s'étant promené le soir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente; il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toît que les Otahitiens paraissaient avoir dressé pour cette cérémonie; qu'on avait déposé près du mort quelques instrumens de guerre & d'autres choses qu'il aurait examinés en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avait empêché : il ajouta qu'il avait vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espèce que le premier, dans l'un desquels il y avait des ossemens humains qui étaient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'était-là la manière dont ils disposent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir, hors de l'enceinte de notre petit camp, une espèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on en excepte les cochons. Touboutaï Tamaïdé nous venait voir continuellement; il imitait nos manières; il se servait

même dans les repas, du couteau & de la fourchette, qu'il maniait très-adroitement.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort, excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes; je trouvai que le hangar sous lequel on avait placé son corps, était joint à la maison qu'il habitait lorsqu'il était en vie, & qu'il y avait d'autres habitations qui n'en étaient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avait à peu près quinze pieds de long & onze de large, avec une hauteur proportionnée: l'un des bouts était entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, était enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière sur laquelle on avait déposé le corps mort, était un chassis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux, appellés cadres; le fond était de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenaient cette bière. Le corps était enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche; on avait placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils servent quelquefois pour puiser de l'eau; à l'autre bout du hangar, on avait planté à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco, quelques baguettes sèches, & des

Cook.

feuilles vertes, liées ensemble. Il y avait près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étaient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avaient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avait une coque de noix de cocos remplie d'eau douce; enfin on avait attaché au côté d'un des poteaux, un petit sac qui renfermait quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avait pas mis ces tranches tout à la fois; car les unes étaient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que plusieurs des naturels du pays nous observaient avec un mêlange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent, par des gestes, la peine qu'ils éprouvaient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contens; lorsque nous nous en allâmes.

Notre séjour à terre n'aurait point été désagréable, si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchaient de travailler M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M.

Banks; lorſqu'il voulait deſſiner, ces inſectes couvraient toute la ſurface de ſon papier, & même ils mangeaient la couleur à meſure qu'il l'étendait ſur ſon deſſein : nous eûmes recours aux filets à moſquites, qui rendirent cet inconvénient plus ſupportable, ſans l'écarter entièrement.

Cook.

Le 22, Tootahah nous donna un eſſai de la muſique de ſon pays; quatre perſonnes jouaient d'une flûte qui n'avait que deux trous, & par conſéquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons; ils jouaient de ces inſtrumens à peu près comme on joue de la flûte traverſière, excepté ſeulement que le muſicien, au lieu de ſe ſervir de la bouche, ſoufflait avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec ſon pouce; quatre autres perſonnes joignirent leurs voix au ſon de ces inſtrumens, en gardant fort bien la meſure; mais on ne joua qu'un ſeul air pendant tout le concert.

Pluſieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguiſer & de les raccommoder; entr'autres il y en avait une qui nous paraiſſant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures; après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaiſſeau avait abordé à Ota-

Cook.

hiti ; nous crûmes alors que c'était un bâtiment Eſpagnol ; mais nous ſûmes depuis que c'eſt la frégate la *Boudeuſe*, commandée par M. de Bougainville.

Le 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'oueſt, le long du rivage, dans un eſpace de pluſieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, était plat & fertile ; ils rencontrèrent enſuite de petites montagnes, qui s'étendaient juſqu'au bord de l'eau ; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançaient juſques dans la mer, de ſorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes ſtériles occupaient une étendue d'environ trois milles, & aboutiſſaient à une grande plaine couverte d'aſſez belles maiſons, habitées par des Indiens qui paraiſſaient vivre dans une grande aiſance. A cet endroit coulait une rivière, qui ſortait d'une vallée profonde & agréable ; elle était beaucoup plus conſidérable que celle qui était à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent, &, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne était ſtérile, les rochers s'avançaient partout dans la mer, & MM. Banks & Solander ſe décidèrent à s'en revenir. A l'inſtant où ils ſe diſpoſaient à prendre ce parti, un des naturels

du pays leur offrit des rafraîchissemens qu'ils acceptèrent : ils apperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs, comme étant formée du mêlange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étaient aussi blancs que sa peau ; ses yeux étaient rouges, & il semblait avoir la vue basse : c'était un Albinos.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ses femmes, qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent pendant quelque temps, avant que leur agitation pût se calmer.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avait aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion, que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenaient dans la chambre ce qu'ils pouvaient attrapper, & les gens de leur suite n'étaient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau ; ils s'emparaient de

Cook.

tout ce qu'il leur était facile de cacher, jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Tootahah étaient les seuls qui n'avaient pas été trouvés coupables de vol ; cette circonstance faisait présumer en leur faveur qu'ils étaient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée ; mais cette présomption ne pouvait guère contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé son couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il voulait absolument qu'on le lui rendît, sans s'embarrasser de celui qui l'avait volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui était présent, montra une guenille, dans laquelle trois couteaux étaient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avait prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenait, & un troisième qui avait été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes, qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avait vu. Sur ces entrefaites, un des domestiques de

M. Banks apprenant ce qui se passait, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubouraï-Tamaïdé sur cette preuve de son innocence, exprima, par ses regards & par ses gestes, les émotions violentes dont son cœur était agité; des larmes coulèrent de ses yeux, & il fit signe avec le couteau, que si jamais il se rendait coupable de l'action qu'on lui imputait, il consentait à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente, & retourna à grands pas vers M. Banks, paraissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avait formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avait reçu le couteau des mains de son domestique; il était presque aussi affligé que le chef de ce qui venait de se passer; il sentit qu'il était coupable lui-même, & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, était d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avait faite M. Banks, & se réconcilia parfaitement, lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité, & qu'il lui eût donné quelques petits présens.

Il faut observer ici que ces peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connaissance de l'équité & de l'injustice, & qu'ils se condamnent volontairement

Cook.

Cook.

eux-mêmes, lorſqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il eſt sûr que Touboûraï-Tamaïdé ſentait la force de l'obligation morale; s'il avait regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputait, il n'aurait pas été ſi agité, lorſqu'on démontra la fauſſeté de l'accuſation. Nous devons, ſans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la ſeule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juſte; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol ſuppoſe dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnaîtrait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation était ſi forte à la vue des meubles & des marchandiſes du vaiſſeau, que ſi ceux qui ont plus de connoiſſances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de réſiſter à l'appât d'une action avantageuſe & malhonnête, en éprouvaient une pareille, ils ſeraient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avaient le courage de la ſurmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un ſol, de la raſade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, eſt dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de pluſieurs coffres ouverts, remplis d'or & de bijoux.

Le

Cook.

Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étaient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivaient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'île, & Owhaw nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubouraï-Tamaïdé, avec un de ses amis, qui mangeait avec une voracité dont je n'avais jamais vu d'exemple, & les trois femmes Térapo, Tirao & Omié, qui l'accompagnaient ordinairement, dînèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir, & dirigèrent leur marche vers la maison de Toubouraï-Tamaïdé, située au bord du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure, fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenait en sa main une faucille; Toubouraï-Tamaïdé s'arrêta alors, &, dans un transport de rage, qui empêchait de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvait expliquer clairement la nature du délit, l'homme serait puni. A cette réponse l'Indien se calma: il fit comprendre à M. Banks

Cook.

que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui était dans sa maison, il l'avait demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglais avait jetté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisait résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de choses pour sa défense, qu'il n'était pas possible de douter de la vérité du fait.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étaient à bord du vaisseau, pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappellé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable & qu'on l'attachait aux agrès; ils étaient en silence & attendaient en suspens ce qu'on voulait lui faire: dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous supplièrent de lui épargner le reste du châtiment. J'avais plusieurs raisons de n'y pas consentir; & lorsqu'ils virent que leur intercession était

inutile, leur commisération se répandit en larmes. Cook.

Ils sont toujours, il est vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités, &, comme eux, ils paraissent les oublier, dès qu'ils les ont versés; entr'autres exemples, celui que nous allons citer est remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort. M. Banks ayant remarqué Térapo parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avait les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance; mais au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête; un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures. Térapo parla très-haut pendant quelques minutes d'un ton très-triste, sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette scène, M. Banks fut fort surpris d'appercevoir les autres Indiens qui parlaient & qui riaient entr'eux, & ne faisaient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme

Cook.

fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, & rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jetta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le souvenir de ce qui venait de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, & qu'ils expriment sur le champ & d'une manière forte, les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, &, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété, dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la

dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances & en étendant nos vues.

Cook.

Pendant tout le matin, des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étaient remplies d'Otahitiens, qui venaient des différentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau; mais M. Molineux notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre. Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres, & il nous dit que c'était la personne qu'on supposait être reine de l'île lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même-temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus auparavant. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie, ils étaient entièrement occupés à examiner une femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous avaient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'île pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appellait *Oberéa:* elle nous parut avoir environ quarante ans; elle

Cook.

était d'une taille élevée & forte, elle avait la peau blanche, & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence; ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait plus que les ruines de sa beauté.

Dès que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau; elle y consentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes qui semblaient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présens, & entr'autres choses que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguste personne parut sur-tout fort contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, je la reconduisis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle & moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberéa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un

Cook.

ſentiment de jalouſie enfantine ; il voulait qu'on lui fît un don exactement ſemblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque eſt d'autant plus vraie, que dans très-peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, aſſez tard dans la matinée, M. Banks alla faire ſa cour à Oberéa ; on lui dit qu'elle dormait encore, & qu'elle était couchée ſous le pavillon de ſa pirogue. Il y alla dans le deſſein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, ſans crainte de l'offenſer. En regardant à travers ſa chambre, il fut fort ſurpris de voir dans ſon lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appellait *Obadée*. Il ſe retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne ſcandaliſaient perſonne, & que chacun ſavait qu'Oberéa avait choiſi Obadée pour lui prodiguer ſes faveurs. Oberéa était trop polie pour ſouffrir que M. Banks l'attendît long-temps dans ſon antichambre ; elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des marques d'une faveur ſpéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint enſuite avec lui dans nos tentes. Le ſoir M. Banks, ſuivi de quelques flambeaux, alla voir Tourouraï-Tamaïdé, comme cela lui était déja

Cook.

arrivé souvent ; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappellèrent, qu'*Owhaw* avait prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'était alors la fin du troisième jour, la situation de Toubouraï-Tamaïdé & de sa famille les allarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort ; & nos officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout était si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, en pensant que les Otahitiens méditaient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer ; nos petites fortifications étaient finies. Les côtés méridional & septentrional étaient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avait dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'ouest faisant face à la baie, était environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades ; il n'y avait point de fossés, parce

que la marée montante venait jusqu'au pied du rempart. On avait placé au côté de l'eſt, ſitué ſur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau ; cet endroit était le plus faible, on y monta les deux pièces de quatre ; les ſix pierriers furent pointés de manière qu'ils commandaient aux deux ſeules avenues qu'il y avait à la ſortie du bois. Notre garniſon était composée de quarante-cinq hommes armés de fuſils, y compris les officiers & les obſervateurs qui réſidaient à terre. Les ſentinelles étaient relevées auſſi exactement que dans nos places frontières, où ſe fait le mieux le ſervice militaire.

Le lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir ſur nos gardes, quoique nous n'euſſions pas de raiſons particulières de croire que cette précaution fût néceſſaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant ; elle portait ſur ſon viſage des marques de douleur & de crainte ; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adreſſaient toujours dans les occaſions de détreſſe ; elle lui fit entendre que Toubouraï-Tamaïdé ſe mourait, par une ſuite de quelque choſe que nos gens lui avaient donné à manger, & elle le pria de venir à la maiſon du malade. M. Banks partit ſans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de

Cook.

l'abattement. Les Insulaires, qui environnaient Toubouraï-Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avait vomi, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disaient qu'était renfermée une partie du poison, qui avait mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empressé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï-Tamaïdé avait demandé à quelques-uns de nos gens, qui avaient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avait observé que nos matelots le tenaient long-temps dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avait mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avait ensuite avalé; il regarda d'une manière très-touchante, M. Banks, pendant qu'il examinait la feuille & ce qui y était renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. M. Banks connaissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps sa maladie & ses craintes. Toubouraï-Tamaïdé passa la journée au fort, avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connaissent aucune espèce de

métaux, M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avais à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avais pas encore fait voir, parce que je ne m'en étais pas souvenu. Le premier de mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui était renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre. Comme je le satisfaisais en tout, je les ouvris sur le champ: il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevait, & il les rassembla: enfin il jetta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, &, remettant tout ce qu'il avait déja choisi, il me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis tout de suite; & comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivait pas souvent, quelques généreux que nous fussions à leur égard.

Sur le midi, un des chefs, qui avait dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avais observé que ses femmes lui donnaient à manger; je ne doutais pas que dans

Cook.

l'occaſion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à ſa bouche ; je me trompais. Lorſque nous fûmes à table, & que le dîner fut ſervi, je lui préſentai quelques-uns des mêts ; je vis qu'il n'y touchait pas, & je le preſſai de manger ; mais il reſta toujours immobile comme une ſtatue, ſans toucher à un ſeul morceau ; il ſerait sûrement parti ſans dîner, ſi un de mes domeſtiques ne lui avait mis les alimens dans la bouche.

Le premier de mai, dans l'après-midi, nous dreſsâmes notre obſervatoire, & nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de nonante & quelques autres inſtrumens.

Le lendemain au matin, 2, ſur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Gréen, pour placer notre quart de nonante ; il n'eſt pas poſſible d'exprimer la ſurpriſe & le chagrin que nous reſſentîmes en ne le trouvant pas. Il avait été dépoſé dans une tente réſervée pour ma demeure ; & perſonne n'y avait couché, parce que j'avais paſſé la nuit à bord du vaiſſeau. On ne l'avait jamais ſorti de ſon étui qui avait dix-huit pouces en quarré ; le tout formait un volume d'un poids aſſez conſidérable. Une ſentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit, à ſept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquait aucun autre inſtrument. Nous

Cook.

soupçonnâmes d'abord qu'il avait été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savait pas le contenu, aurait pensé qu'elle renfermait des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvait commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourrait le découvrir; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui était le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort & aux endroits voisins, & comme l'étui avait peut-être été rapporté au vaisseau, si l'un des hommes de l'équipage était le voleur, nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire avec grand soin des perquisitions; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignait ni la peine, ni les dangers, & qui avait plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espérait que s'il avait été volé par des Otahitiens, il le trouverait sûrement dans l'endroit où ils auraient ouvert l'étui, parce qu'ils auraient vu alors que cet instrument ne pouvait leur être utile en aucune manière; ou que, si ce moyen ne lui réussissait pas, il le recouvrerait du moins par l'ascendant qu'il

Cook.

avait acquis sur les chefs. Il se mit en route accompagné d'un officier & de M. Gréen; en traversant la rivière, ils rencontrèrent Toubouraï-Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étaient les Indiens qui avaient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étaient pas disposés à rendre ce qu'ils avaient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de temps, & il fit entendre à Toubouraï-Tamaïdé qu'il voulait aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avait été porté. L'Otahitien y consentit : ils tirèrent du côté de l'ouest, & le chef s'informait du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient; les Indiens lui dirent de quel côté il avait tourné ses pas, & combien il y avait de temps qu'ils ne l'avaient vu. L'espoir de l'attraper bientôt les soutenait dans leur fatigue; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autre fois en courant, quoique le temps fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà, & lui dit par signes, qu'il ne devait pas s'attendre à retrouver l'instrument, avant d'y être parvenu. Ils se reposèrent là pendant quelques instans; excepté

une paire de piſtolets que M. Banks portait toujours dans ſa poche, ils n'avaient point d'armes; ils allaient dans un endroit éloigné de plus de ſept milles du fort, où les Inſulaires feraient peut-être moins ſoumis que dans les environs de notre camp; il était très-difficile de leur faire rendre une choſe qu'ils n'avaient volée qu'en mettant leur vie en danger; enfin quoique l'inſtrument leur fût inutile, ils paraiſſaient diſpoſés à le garder. Toutes ces réflexions décourageaient M. Banks & nos gens, & leur ſituation devenait plus critique à chaque pas : ils réſolurent pourtant de ne pas abandonner leur entrepriſe, & de prendre tous les moyens poſſibles pour leur ſûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'officier de poupe; il vint me dire qu'ils ne pouvaient pas revenir avant la nuit, & qu'ils déſiraient que j'envoyaſſe un détachement à leur ſuite. En recevant ce meſſage, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeais ſuffiſant pour cette occaſion; j'ordonnai au vaiſſeau & au fort de ne pas ſouffrir qu'aucune pirogue ſortît de la baie, ſans cependant ſaiſir ou détenir aucun des naturels du pays.

Sur ces entrefaites, M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, ſous les auſpices de Toubouraï-Tamaïdé, & dans l'endroit même

Cook.

que celui-ci leur avait désigné, ils trouvèrent un Otahitien qui tenait en sa main une partie de notre instrument; ils s'arrêtèrent, bien contens de ce qu'ils voyaient; un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étaient pressés par la foule; M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur le champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentait à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les Insulaires se placèrent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avaient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avait volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de selle : les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avaient pris.

M. Gréen était impatient de voir s'ils rendraient tout ce qu'ils avaient dérobé; en examinant la boîte, il trouva qu'il y manquait le pied & quelques autres petites parties moins importantes : plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces; mais on dit que le voleur n'avait pas porté si loin le pied, & qu'on le rendrait par la suite. En s'en retournant, Toubouraï-Tamaïdé

confirma

confirma cette promesse ; & M. Banks & M. Gréen se disposèrent à revenir, parce qu'ils pouvaient facilement suppléer à ce qui leur manquait. Ils avaient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument ; nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il était pour nous.

Cook.

Sur les huit heures, M. Banks retourna au fort avec Toubouraï-Tamaïdé ; il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par ses soldats, & de voir que plusieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur, environnaient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre : la scène était touchante ; Toubouraï-Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuraient également sur le sort de leur chef, ils étaient très-persuadés qu'on allait le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après ; & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce temps. Ce qui venait de se passer me causa de l'étonnement & j'en fus très-affligé ; on avait mis Tootahah en prison contre mes ordres, & à l'instant je lui accordai sa liberté : je m'informai de

Cook.

toute cette affaire, & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, & dans un temps où l'on avait commis un vol, dont les naturels du pays croyaient que j'étais sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causait, les avait tellement alarmés, que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, mon second lieutenant, qui commandait à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de la baie; comme il avait reçu ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter: les Indiens, effrayés en voyant que le bateau les abordait, sautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau, & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avais donné, de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier Lieutenant, qui y commandait, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étaient si fort prévenus de l'idée qu'on allait mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire, que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort; tout le peuple

Cook.

le reçut comme si ç'avait été leur père qui eût échappé d'un danger mortel, & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien; & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons; nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes plusieurs fois.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lendemain 3, leur emploi; mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportaient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes. Comme on avait détenu une autre pirogue qui appartenait à Obéréa, Tupia, l'homme qui faisait les affaires de cette reine, lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si on n'avait rien enlevé de ce qui était à bord: il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avait prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, & passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi, quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous

Cook.

vendre que très-peu des provisions qu'ils avaient, & nous avions grand besoin de noix de cocos & de fruits-à-pain. Pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avait essuyé leur chef; ils dirent qu'il avait été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avait souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le contre-maître avait exercé contre lui une brutalité dont il rougissait & qu'il craignait d'avouer. Tootahah se rappellant probablement la manière dont on s'était comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avait laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise. L'Indien me dit que son chef n'avait pas dessein de venir au fort pendant dix jours; je m'excusai de ce que je différais jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérais qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, & que la première entrevue terminerait la froideur qui était entre lui & nous, & que l'absence aurait probablement augmentée.

Cook.

Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens dans la personne de leur chef; car le marché était si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï-Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint; il y en avait cent vingt, & ce secours nous vint très-à-propos. Dans l'après-midi un autre messager vint demander, de la part de Tootahah, la hache & la chemise. Comme il était absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il desirait.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promesse; ses gens semblaient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse, & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander: nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appellaient *Eparre*, & qui était situé à environ quatre milles à l'ouest de nos tentes.

Cook.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendaient sur le rivage ; il nous aurait été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avait pas ouvert un passage ; sa tête était couverte d'une espèce de turban, & il portait dans sa main un bâton blanc, dont il frappait impitoyablement ceux qui étaient autour de lui : cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient *Taïo Tootahah*, « *Tootahah* » *est votre ami* ». Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur le champ il nous demanda sa hache ; je la lui présentai, ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'une espèce de ruban : il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement ; mais il donna la chemise à la personne qui nous avait fait faire passage en débarquant sur la côte : cet homme était assis alors près de nous, & Tootahah semblait désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui. Peu de temps après, Obérea & plusieurs autres femmes que nous connaissions, arrivèrent & se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'étaient pas longues ; nous crûmes qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux

Cook.

Indiens son nouvel habillement : nous nous trompions ; il allait donner des ordres pour les rafraîchissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendait dans un autre endroit. Nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau ; & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvait contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir, & il sortit du bateau, & quelques minutes ensuite, on nous invita à le suivre : nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison, & qui était palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut. On y préparait pour nous un divertissement entièrement nouveau ; c'était un combat de lutte; le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, & les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés ; c'étaient les juges qui devaient applaudir au vainqueur; on avait laissé des siéges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

Cook.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène : ils en firent le tour lentement, & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite, qui était ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était un défi général que se faisaient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, & chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude ; si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, & ils se mettaient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venaient aux mains : c'était une pure dispute de force ; chacun tâchait d'abord de se saisir de son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venait pas à bout par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochaient enfin sans dextérité ni bonne grace,

jufqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les mufcles, renversât l'autre. Lorfque le combat était fini, les vieillards applaudiffaient au vainqueur par quelques mots, que toute l'affemblée répétait en chœur fur une efpèce de chant, & la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le fpectacle était fufpendu alors pendant quelques minutes; enfuite un autre couple de lutteurs s'avançait dans l'arène, & combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute, fi l'un des deux n'était pas mis à terre, ils fe féparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis; & dans ce cas, chacun étendait fon bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux prifes, une autre troupe exécutait une danfe qui durait auffi l'efpace d'une minute; mais les danfeurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faifaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous obfervâmes avec plaifir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adverfaire qu'il avait défait, & que le vaincu ne murmurait point de la gloire de fon rival. Enfin, pendant tout le combat, on voyait fe foutenir la bienveillance & la bonne

Cook.

Cook.

humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cent ſpectateurs, dont quelques-uns étaient des femmes ; il eſt vrai qu'elles étaient en petit nombre ; de plus, elles étaient toutes d'un rang diſtingué, & nous avons des raiſons de croire qu'elles n'aſſiſtaient à ce ſpectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures : pendant ce temps, l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement, retenait les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançaient trop ; nous nous informâmes de ſon état, & nous apprîmes que c'était un officier de Tootahah, qui rempliſſait les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs qui connaiſſent les combats des athlètes de l'antiquité, remarqueront ſans doute une reſſemblance groſſière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite île ſituée au milieu de l'Océan pacifique. Les dames peuvent ſe rappeller la deſcription qu'en a donnée Fénélon dans ſon Télémaque ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il a copié fidélement les mœurs des anciens temps, d'après les auteurs qu'on regarde comme des hiſtoriens fidèles.

Lorſque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparait des cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner ; comme

nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité ; au lieu de placer ces deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau ; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions mieux à notre aise dans notre bâtiment qu'à terre, & qu'il serait plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon : cet ordre n'était pas agréable ; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce temps, le dîner se réfroidissait : nous crûmes pourtant devoir le satisfaire ; il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Indiens, & enfin nous mangeâmes les mêts qu'il avait préparés, & dont lui & Toubouraï-Tamaïdé eurent une bonne part.

Cook.

Notre réconciliation avec ce chef fit sur les Otahitiens toute l'impression que nous pouvions desirer ; car dès qu'ils surent qu'il était à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres provisions, arrivèrent au fort en grande abondance.

Les échanges se passaient dans le marché comme à l'ordinaire ; mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Gréen allèrent dans la pinasse à l'est

Cook.

d'Otahiti, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourraient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'île. Ils parcoururent un eſpace d'environ vingt milles; ils apperçurent pluſieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre : chacun leur diſait qu'ils appartenaient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvait pas les échanger ſans ſa permiſſion. Nous commençâmes à croire que Tootahah était un grand prince, puiſqu'il avait une autorité ſi abſolue, & qui s'étendait ſi loin. Nous reconnûmes enſuite qu'il adminiſtrait, comme ſouverain, le gouvernement de cette partie de l'île, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre ſéjour à *Otahiti*. M. Gréen, à ſon retour, nous raconta qu'il avait trouvé un arbre d'une grandeur ſi énorme & ſi incroyable, qu'il avait ſoixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une eſpèce de figuier, dont les branches, en ſe recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines, & qu'il était facile de ſe tromper, en regardant comme un ſeul arbre cet aſſemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût aſſez bien fourni, cependant les proviſions y abordaient

plus lentement ; au commencement de notre séjour, nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin ; mais ce commerce nous prenait alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venaient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avaient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain : comme ces denrées n'y étaient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés, pour la première fois, de montrer nos clous. Pour un des plus petits, qui avait quatre pouces de long, les Indiens nous donnaient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion ; & dans peu de temps, le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah ; elle était accompagnée d'Obadée, qui était alors son favori, & de Tupia : ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors, à la curiosité de nos amis les Indiens, un spectacle intéressant & nouveau : notre forge était dressée & travaillait presque continuellement ; ils nous donnaient

Cook.

Cook.

des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avaient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce : comme j'avais très-grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter, on satisfaisait leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du serrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'était pas possible : elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion, qui me donnait un moyen de regagner ses bonnes grâces : sa hache fut raccommodée, & elle parut satisfaite. Ils s'en allèrent le soir, & emmenèrent la pirogue qui avait resté long-temps à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avait été préparé pour cet effet. Nous les avions mises pendant le voyage dans des petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde, aucune autre ne germa ; les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avait gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens

donnaient à leur île le nom d'*Otahiti*. Nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il était absolument impossible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms : lorsqu'ils voulaient les articuler, ils produisaient des mots tout-à-fait différens, dont ils se servaient pour nous désigner. Ils m'appellèrent *Toute*, & M. Hicks, *Hete* : ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux* ; ils appellaient notre maître *Boba*, de Robert son nom de baptême ; M. Gore, *Toarro* ; le docteur Solander, *Torano* ; M. Banks, *Tapane* ; M. Gréen, *Etérée*. M. Parkinson, *Patini* ; M. Sporing, *Polini* ; Petersgill, *Petrodoro* : ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'était cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original ; c'étaient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue ; par exemple, ils appellèrent *Matté* M. Monkouse, l'officier de poupe qui commandait le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnaient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Mankouse, mais parce que *Matté* signifie *mort* : il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

Cook.

Le 12 de Mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étaient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre; ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme & les deux femmes s'étaient déja avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par signes à faire la même chose: ils jettèrent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien, qui semblait être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche, à chaque tour, à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Tupia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonies; à mesure qu'il recevait les rameaux, il les plaçait dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta

apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui était entre M. Banks & les Indiens qui lui rendaient visite. Il y avait neuf pièces; il en posa trois l'une sur l'autre; & alors une des femmes, appellée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entre-elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de sang froid, & un air d'innocence & de simplicité, qu'il n'est pas possible d'imaginer; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens, & alla se remettre à sa place: on étendit trois autres pièces sur les trois premières; elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire: enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières, & elle en fit le tour, pour la troisième fois, avec les mêmes circonstances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme, qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait devoir leur être les plus agréables: ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le soir, nos officiers qui étaient au fort, reçurent la visite d'Oberéa & d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea*: c'était une fille d'une

Cook.

Cook.

figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avait passé quelques jours sans venir au camp, & qu'on nous avait rapporté qu'elle était malade ou morte.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla se promener dans les bois, portant son fusil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant, il rencontra Toubouraï-Tamaïdé près de la maison qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour passer quelque temps avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente ; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connaissance du méchanisme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venait de faire. Comme il était très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on maniait ces armes, M. Banks, dans toutes les occasions, leur avait dit qu'ils ne pouvaient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher. Il était nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. Toubouraï-Tamaïdé supporta tout patiemment ; mais dès

que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens qui étaient au fort apprirent bientôt cette nouvelle : nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubouraï-Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avait été très-utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour : il partit le même soir, accompagné de M. Molineux. Ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avait raconté son aventure & les craintes qu'elle lui faisait naître. Son visage présentait l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étaient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnaient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler; il assura le chef qu'il fallait oublier tout ce qui s'était passé, qu'il ne leur voulait aucun mal, & qu'ils n'avaient rien à craindre. Toubouraï-Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa con-

[redacted]
Cook.

fiance & sa tranquillité : il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des Insulaires. Entre onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La sentinelle qui le découvrit heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dressée dans le fort, & le fer & les instrumens de ce métal, dont on s'y servait continuellement, étaient des tentations au vol, que les Otahitiens ne pouvaient surmonter.

Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort ; nous désirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y assistassent ; mais lorsque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la rivière, & ramena Toubouraï-Tamaïdé & sa femme Tomio ; il espérait que les cérémonies occasionneraient quelques questions de leur part, & donneraient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asseoir sur des

ſiéges & ſe plaça, près d'eux; pendant tout le ſervice ils obſervaient attentivement ſes poſtures, & l'imitaient très-exactement; ils s'aſſéyaient, ſe tenaient debout ou ſe mettaient à genoux, lorſque M. Banks faiſait de même. Ils ſentaient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étaient hors du fort, de ſe tenir en ſilence : cependant après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne voulaient pas nous écouter, lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de ſe paſſer.

Les Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de ſix pieds & une jeune fille de onze à douze ans, ſacrifièrent à Vénus, devant pluſieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, ſans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous ſemblait, que pour ſe conformer aux uſages du pays. Parmi les ſpectateurs, il y avait pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, préſidait à la cérémonie; car elle donnait à la fille des inſtructions ſur la

[redacted]
Cook.

manière dont elle devait jouer ſon rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraiſſait pas en avoir beſoin.

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curioſité; mais parce qu'il peut ſervir dans l'examen d'une queſtion qui a été long-temps diſcutée par les philoſophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, eſt-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? ſi la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne ſera peut-être pas aiſé de remonter à la ſource de cette coutume, quelque générale qu'elle ſoit; ſi cette honte eſt une ſuite de l'inſtinct naturel, il ne ſera pas moins difficile de découvrir comment elle eſt anéantie ou ſans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Le 14 & le 15, nous eûmes une autre occaſion de connaître ſi tous les Otahitiens étaient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui était à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût inſtruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahiſ-

taient leurs associés ; car ils paraissaient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avait été mis dans une pirogue ; mais comme cette pièce d'eau ne nous était pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer. Lorsqu'il fut de retour, Toubouraï-Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous volerait un autre tonneau. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet ; il est sûr qu'il n'était pas du complot ; car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étaient placées les pièces d'eau ; il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir : nous lui fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux ; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks où lui & sa famille passèrent la nuit ; il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avait été bien informé ; le voleur vint vers minuit : mais s'appercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

L'aventure du couteau avait beaucoup aug-

Cook.

menté la confiance de M. Banks en Toubouraï-Tamaïdé, & il ne se défiait point de lui; l'Otahitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'était trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avait résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange au Indiens, & ils avaient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de son habillement, sous lequel il en avait caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avait pas donné ce clou, & qu'il ne l'avait pas reçu en échange, examina sur le champ le panier où il y en avait sept, & il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accusa avec répugnance Toubouraï-Tamaïdé du délit; l'Otahitien avoua le fait; mais la douleur qu'il en ressentit, n'était probablement pas plus grande que celle de l'accusateur. On lui redemanda sur le champ les clous, & il répondit qu'ils étaient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paraissait fort

empressé de les ravoir, & qu'il lui faisait quelques signes de menace. Toubouraï-Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions son offense comme légère; cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition; mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas : au lieu d'aller chercher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

Comme notre chaloupe semblait faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort surpris de trouver qu'il était tellement rongé par les vers, qu'il fallait absolument en refaire un nouveau. Les officiers qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avaient point essuyé de semblable accident, & c'est pour cela que je ne m'y attendais pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état; mais en la visitant, j'eus la consolation de voir qu'elle n'avait point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût construite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe. Je pense que cette différence provenait de ce que la chaloupe avait été enduite

Cook.

de goudron, & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être spalmés comme la pinasse, & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire, afin de pouvoir les recaréner, quand ils en auront besoin.

Après avoir reçu différens messages de Tootahah, qui nous mandait que si nous voulions lui rendre visite, il reconnaîtrait cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne serait pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; je lui ordonnai en même-temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'ouest. L'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres qui étaient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venaient point, & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

Le 25, Toubouraï-Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente, pour la pro-

mière fois depuis qu'on l'avait découvert volant des clous; il paraissait affligé & timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatres clous qu'il avait emportés. La froideur & la réserve avec lesquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étaient guère capables de lui inspirer du calme & de la gaieté; il ne demeura pas long-temps, & il partit d'une manière brusque. M. Monkhouse, le chirurgien, alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui persuader de rendre les clous; mais il ne put pas y réussir.

Le 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avait promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks & Solander, & trois autres personnes. Il avait quitté *Tottahah*, où M. Hicks l'avait trouvé, & il était dans un endroit appellé *Atahourou*, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il était presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire, sous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens; nous lui fîmes nos présens, qui consistaient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques

Cook.

autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donnerait plusieurs le lendemain; mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissemens, dont le fort avait besoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous soupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchait, & qu'il y avait dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvaient contenir, & entre autres Oberéa, sa suite & plusieurs autres Indiens que nous connaissions, nous commençâmes à chercher des logemens; nous étions au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays; il ôta ses habits, comme à l'ordinaire, à cause de la chaleur : Oberéa lui dit amicalement qu'elle voulait les garder, & qu'à coup sûr on les volerait, si elle n'en avait pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avait vu Oberéa les placer; mais ils n'y

étaient plus. Il éveilla Oberéa sur le champ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avait perdu. Tootahah dormait dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & sortit avec Oberéa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'était pas en état de les accompagner, on ne lui avait rien laissé que ses culottes; on avait pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre & plusieurs autres effets qui étaient dans ses poches. Une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtemens, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes; on n'avait pas emporté son fusil, mais il avait négligé de le charger; il ne savait pas où le docteur Solander & moi passions la nuit, & dans ce qui devait lui arriver, il ne pouvait pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valait mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il était; il donna son fusil à Tupia, qui s'était éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même-temps de rester couché. Il ajouta qu'il était satisfait des peines que Tootahah & Oberéa avaient prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles

Cook.

eussent été inutiles. M. Banks se recoucha assez déconcerté ; il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumières à peu de distance sur le rivage : c'était un concert ou assemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devait nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvais peut-être m'y trouver, ainsi que d'autres Anglais, M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumières & le son l'amenèrent dans une case où j'étais avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule ; il s'approcha presque nud & nous raconta sa triste aventure ; nous le consolâmes, comme les malheureux se consolent entre-eux ; nous lui dîmes que nous avions été aussi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avais les jambes nues, & lui dis qu'on avait volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent aussi, en se montrant, qu'ils avaient perdu leur juste-au-corps. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert était composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix ; il dura environ une heure, & lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions cou-

ché, après être convenus que jufqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, fuivant l'ufage de l'île. Le premier homme que vit M. Banks, fut Tupia, qui gardait fidèlement fon fufil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de fon pays, pour lui fervir au défaut des fiens, de forte qu'en nous abordant il portait un habillement bigarré, moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Anglaife. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connaiffions pas le gîte, & qui n'avait point affifté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de temps après, Tootahah parut, & nous le prefsâmes de chercher nos habits qu'on avait dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui perfuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous foupçonnâmes alors qu'ils étaient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avait paffé la nuit dans une cafe à un mille de diftance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avait rien pris.

Nous perdîmes alors tout efpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la fuite, & nous pafsâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on

Cook.

nous avait promis; mais nos tentatives furent également sans succès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, assez mécontens, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille, du boucher & du cuisinier de Tootahah.

En retournant au bateau, nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea, en quelque manière, de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faisant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'île n'est pas environnée par des récifs, & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte; les lames étaient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues; il aurait été impossible à un de nos bateaux de s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avait été, par quelque accident, exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y aurait été bientôt englouti par les flots, ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage était couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageaient pour leur plaisir; lorsque les flots brisaient près d'eux, ils plongeaient par dessous, & reparaissaient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue; ils le saisirent & le poussèrent devant

devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer ; alors deux ou trois de ces Indiens se mettaient dessus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étaient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la grève ; mais ordinairement la vague brisait sur eux, avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeaient & se relevaient d'un autre côté en tenant toujours ce reste de pirogue : ils se remettaient à nager de nouveau au large & revenaient ensuite par la même manœuvre, à peu près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaisir de se rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils semblaient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif ; nous continuâmes alors notre route, & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en dé-

Cook.

Cook.

ployant des forces dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons attaqués de quelque infirmité particulière, opéraient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendraient pas aussi habiles dans leur art; mais il est incontestable qu'ils y feraient du moins quelques progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouie & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de sa vue est le maître de faire,

Cook.

par choix, ce que l'homme, privé de ses yeux, fait par nécessité ; & s'il voulait s'appliquer comme lui à exercer ses organes, il les rendrait aussi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

Parmi les Indiens qui nous étaient venus voir, il y en avait quelques-uns d'une île voisine, appellée par eux *Eiemeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommée île du *Duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux îles situées dans les environs d'Otahiti.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchait, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avait données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que, si nous ne réussissons pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en fallait faire à ceux de nos officiers, que je me proposais d'envoyer dehors.

Le premier juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monk-

Cook.

house & Sporing, à qui M. Gréen avait donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubouraï-Tamaïdé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill, nos contre-maîtres, & M. Saunders, un des officiers de poupe, dans la pinasse, à l'est d'Otahiti afin d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avaient aussi emportés pour le même dessein.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étaient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-dessous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avait à bord, leur montrèrent un passage à travers le récif; ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avait quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvait au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser

Cook.

& à faire les autres préparatifs néceſſaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, ſuivi des Inſulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avaient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'île pour y acheter des proviſions; il s'en procura effectivement une quantité ſuffiſante avant la nuit. Lorſqu'il revint au rocher, il trouva l'obſervatoire en ordre, & les téleſcopes fixés & éprouvés. La ſoirée fut très-belle; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faiſait la garde à ſon tour, l'eſpace d'une demi-heure, & il allait ſatisfaire l'impatience des autres, & il leur rapportait la ſituation du temps; quelquefois il encourageait leur eſpérance en diſant que le ciel était ſerein, & d'autrefois il les alarmait en leur annonçant qu'il était couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la ſatisfaction de voir le ſoleil ſe lever ſans nuage. M. Banks ſouhaitant alors un heureux ſuccès à nos obſervateurs, M. Gore & M. Monkhouſe, retourna une ſeconde fois dans l'île pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchiſſemens. Pour faire ſes échanges avec les naturels du pays, il ſe plaça ſous un arbre; &, afin de n'être pas pouſſé par

Cook.

la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguaient vers l'endroit où il était, & les Insulaires lui firent entendre qu'elles appartenaient à *Tarrao*, roi de l'île, qui venait lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & sa majesté débarqua avec sa sœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançaient vers l'arbre, sous lequel était M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avait écarté les autres Insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences; M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'inde, qu'il portait sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, & ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui était composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent; les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à sa majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Pendant cet intervalle, Toubouraï-Tamaïdé

& Tomio arrivèrent de l'obſervatoire ; Tomio dit qu'elle était parente de *Tarrao* : elle lui fit préſent d'un grand clou, & donna en même-temps une chemiſe à *Nuna*. Cook.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le ſoleil, M. Banks, retourna à l'obſervatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux perſonnages de leur ſuite, parmi leſquels il y avait trois jeunes femmes très belles. Il leur montra la planète au-deſſus du ſoleil, & tâcha de leur faire entendre que ſes compagnons & lui avaient quitté leur pays pour venir obſerver ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'île d'*Imao* ; il y paſſa le reſte de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à peu près les mêmes que celles d'Otahiti. Les hommes qu'il y vit, reſſemblaient auſſi entièrement aux habitans de cette dernière île, & il en reconnut pluſieurs pour les avoir déja vus à Otahiti ; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges, connaiſſaient ſes marchandiſes & leur valeur.

Le lendemain au matin, 4, nos obſervateurs plièrent leurs tentes pour s'en revenir, & arrivèrent au fort avant la nuit.

L'obſervation fut faite avec un égal ſuccès au fort, & par les perſonnes que j'avais envoyées

Cook.

à l'est de l'île ; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, & nous observâmes, M. Gréen, le docteur Solander & moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Gréen & le mien étaient de la même force, & celui du docteur Solander était plus grand. Nous vîmes tous, autour de la planète, un brouillard nébuleux, qui rendait moins distincts les temps des contacts, & sur-tout des contacts intérieurs ; ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos observations plus qu'on ne devait l'attendre. Suivant M. de Gréen,

Passage de Vénus dans le Disque du Soleil.

Le premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil, fut à neuf heures vingt-cinq minutes quarante-deux secondes du matin.

Le premier contact intérieur, ou l'immersion totale à neuf heures quarante-quatre minutes & quatre secondes du matin.

Le second contact intérieur, ou le commencement de l'émersion, à trois heures quatorze minutes huit secondes de l'après-midi.

Le second contact extérieur, ou l'émersion totale à trois heures trente-deux minutes & dix secondes de l'après-midi.

Nous trouvâmes que notre observatoire était situé au $17^d\ 29'\ 15''$ de latitude, & au $149^d\ 32'$

30'' de longitude ouest de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Transactions Philosophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les suiv. des tables, où nos observations sont plus détaillées, & une planche qui sert à les faire entendre. Cook.

Si nous avions des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens avaient profité du temps, de manière à nous causer bien du regret. Pendant que les officiers étaient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magasins, & volèrent près d'un cent pesant de clous à fiche. Le cas était sérieux & de grande importance : car si les voleurs avaient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auraient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui était la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces Insulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que sept clous; il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ses complices.

Le 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étaient

Cook.

allés observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de sa majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui était le son le plus approché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

Il mourut pendant ce temps une vieille femme d'un certain rang, & qui était parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-dessous, sur un chassis, tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, & on avait placé près de lui du fruit-à-pain, du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étaient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent, ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort; mais, lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï-Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces alimens étaient des offrandes qu'ils présentaient à leurs Dieux. Ils ne sup-

posaient cependant pas que les Dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensaient point que Jehovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire, comme un témoignage de respect & de reconnaissance, & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avait un endroit où les parens du défunt allaient payer le tribut de leur douleur; & au-dessous du pavillon, on trouvait une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avaient versé leurs larmes & leur sang; car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec lá dent d'un goulu de mer. A quelques pas delà, on avait dressé deux petites huttes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le

Cook.

mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrélie; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts, n'avait pas lieu pour les deux sèxes; ils enterraient les femmes, mais ils enveloppaient les hommes morts dans une peau, & les suspendaient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avait sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étaient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouaient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant que, quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres, lorsque le temps de l'épreuve sera passé, cependant rien n'est

Cook.

plus général que cette eſpèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous ſont point familières par l'habitude, ou que la ſuperſtition ne nous a pas rendues ſacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne ſoit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorſqu'il ne ſera plus capable de ſenſation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre ſainte, lors même qu'ils croient que le ſort de ſa future exiſtence eſt irrévocablement décidé. Nous ſommes ſi fortement portés à aſſocier des idées de ſenſations agréables ou douloureuſes aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agiſſons involontairement, comme ſi après la mort elles devaient faire la même impreſſion ſur nous, ce que pourtant perſonne n'oſerait ſoutenir.

Ainſi il arrive que le deſir de conſerver ſans tache ou de tranſmettre avec honneur le nom que nous laiſſons après nous, eſt un des plus puiſſans motifs qui règlent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir, dans tous les principes, que les morts ſont inſenſibles à la réputation qu'ils laiſſent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la baſſeſſe & du crime a rendus indiffé-

Cook.

rens à l'honneur & à la honte, la force de la raiſon & les réflexions du ſage ne peuvent pas ſurmonter ce penchant que nous avons tous de laiſſer un nom irréprochable ou célèbre, lorſque nous ne ſerons plus : c'eſt-là, ſans doute, une des heureuſes imperfections de notre nature, dont le bien général de la ſociété dépend juſqu'à un certain point, & comme on prévient quelques crimes en ſuſpendant avec des chaînes le corps d'un criminel après ſa mort, de même, le deſir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorſqu'il ne reſtera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la ſociété, & arrête bien des maux.

Des mœurs abſolument nouvelles nous montrent les folies & les abſurdités des hommes ſéparées de ces idées particulières qui, par leur aſſociation, nous accoutument à les voir ſans en être ſurpris. Le meilleur uſage peut-être que nous puiſſions faire de la connaiſſance de ces mœurs étrangères, c'eſt de nous montrer combien les ſottiſes du genre humain ſont eſſentiellement les mêmes preſque par-tout. Lorſqu'un zélé dévot de l'Egliſe Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, perſuadés qu'ils s'aſſurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur ſuperſtition; mais ces

Indiens riraient à leur tour, si on leur disait qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procureront les mêmes avantages, en mourant avec les sandales d'un Franciscain.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportaient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, & l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, & que chacun avait alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un temps considérable, & leur sert d'alimens, lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devait faire le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déja décrit le tombeau; M. Banks était si curieux de voir tous les mystères de la solemnité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où était déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparaient tous à la cérémonie. Toubouraï-Tamaïdé en était le

Cook.

chef; on voit dans une des planches la figure de ſon habillement extrêmement biſarre, & qui pourtant lui ſéyait aſſez bien. On dépouilla M. Banks de ſes vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouèrent autour de ſes reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps juſqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il était auſſi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune homme fut norci par-tout, & enſuite le convoi ſe mit en marche.

Toubouraï-Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugé être une prière; il récitait les mêmes paroles lorſqu'il fut arrivé dans ſa maiſon; ils continuèrent enſuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occaſion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent ſe cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étaient plus de cent, & qui ſe retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traverſa enſuite la rivière,

&

& entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étaient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otahitien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *Nineveh*, la fonction que faisait M. Banks; deux autres, comme lui, étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *Imatata*, « il n'y a personne »; enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière, & prendre leurs habits ordinaires.

Cook.

Le 12, quelques-uns des naturels du pays se plaignirent à moi, que deux des matelots leur avaient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés; j'examinai l'affaire, & trouvant que l'accusation était prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs flèches, & ils n'en apportaient pas souvent au fort; cependant Toubouraï-Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avait fait M. Gore. Le chef pensait que c'était pour essayer à qui lancerait la flèche plus loin, & M. Gore, à qui frapperait mieux le but; & comme celui-ci ne tâchait pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui

Cook.

serait possible, & que l'autre ne visait point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï-Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il était capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à deux cent soixante-quatorze verges, c'est-à-dire, à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, & leur manière de tirer est singulière : ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

M. Banks dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques questions, pour des musiciens ambulans; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devaient passer la nuit, nous nous y rendîmes tous; ils avaient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étaient assemblés autour d'eux. Ceux qui battaient du tambour accompagnaient la musique avec leurs voix, & nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connaissances, avaient de l'estime & de la vénération; tels sont pourtant les Bardes & les Menestrels d'Otahiti : ils improvisaient & joignaient la musique de

leurs instrumens au son de leurs voix; ils allaient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maison & l'assemblée leur donnaient en récompense les choses dont ils pouvaient se passer, & dont ces Bardes avaient besoin.

Le 14, on commit au fort un vol qui nous jetta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servait pour le four; on l'avait dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyait en-dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le soir, était venu secrètement sur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où la sentinelle était détournée, il avait adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avait tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit : j'avais pour cela plusieurs raisons; je ne pouvais pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils seraient les maîtres de faire usage quand ils

Cook.

le voudraient, & j'avais déja éprouvé qu'ils n'étaient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avaient la permission. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que nous faisaient les Otahitiens fussent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti : c'eût été exécuter sur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi semblable, & il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulais point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me souciais pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & la fumée les auraient d'abord alarmés, mais, dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arrivait point de mal, ils auraient peut-être méprisé nos armes, & ils en seraient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que

je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous, chargées de poisson, je les fis saisir sur le champ & conduire dans la rivière derrière le fort, & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendait pas le fourgon & les autres choses qu'ils avaient volées, depuis notre arrivée dans l'île. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédaient les effets qu'on nous avait dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous les Otahitiens y étaient intéressés. J'en fis la liste, elle était composée principalement du fourgon, du fusil, qui avait été pris au soldat de marine, lorsque l'Otahitien fut tué, des pistolets & des habits que M. Banks avait perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenait à un de nos bas officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les Insulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui allait se gâter dans peu de temps.

Cook.

Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avais déclaré solemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocens, & sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager, je leur permis de prendre le poisson; mais je retins toujours les pirogues : cette permission produisit de nouveaux désordres & de nouvelles injustices; comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonstance, & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens; j'avais alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient par la détention des pirogues, n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs, pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais succès de mon projet.

Il arriva, sur ces entrefaites, un autre accident, qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau; l'officier qui la commandait,

ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinssent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermait un terrein où ils déposaient les os de leurs morts : les Otahitiens s'y opposèrent avec violence, & un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne voulaient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur le champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvait rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paraissaient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisait aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister; &, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'apperçut, vint tout-à-coup par derrière lui, & le frappa : M. Monkhouse saisit son adversaire; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

Le 19, nous retenions toujours les pirogues,

Cook.

nous reçûmes le soir une visite d'Oberéa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés ; car elle savait qu'elle était soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obadée, son favori, qu'elle avait renvoyé & battu, les avait emportés ; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués ; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit, elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir ; l'histoire des habits volés était trop récente, & d'ailleurs la tente était déja remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue, & ce qui y était contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entre autres, un chien. Nous avions appris que les

Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui était très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure. Cook.

Pendant ce temps, les Indiens firent un trou en terre, d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois, pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin, & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou, lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient: on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien, avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on

Cook.

boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures, on le rouvrit ; on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'était un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux : les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'un chef, appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avaient un respect extraordinaire. Il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avait à peu près seize : quoique l'enfant fût en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme ; ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Oberéa, & plusieurs autres Otahitiens qui étaient au fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps jusqu'à la ceinture : à mesure qu'il approchait, tous les autres Indiens qui étaient aux environs du fort, faisaient la même cérémonie. Il est probable que, découvrir son corps, est, dans ce pays, un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous

fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'était peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étaient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employaient presque la force, lorsqu'elle était sur le point de succomber. Ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main, & l'introduisit dans la tente avant que les Otahitiens s'en apperçussent ; mais dès que d'autres Indiens qui y étaient déja, le virent arriver, ils le firent sortir.

Ces circonstances excitèrent fortement notre curiosité : nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo était le mari d'Oberéa ; qu'ils s'étaient séparés depuis long-temps, d'un commun accord ; & que la jeune femme & le petit garçon étaient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appellait *Terridiri*, était l'héritier présomptif de la souveraineté de l'île ; que sa sœur lui était destinée pour femme, & qu'on différait le mariage, jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'île était un fils de Wap-

Cook.

paï, qu'on nommait *Outou*, jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons obſervé plus haut. Wappaï, Oamo & Tootahah étaient frères : comme Wappaï, l'aîné des trois, n'avait point d'autre enfant qu'Outou, le fils d'Oamo, ſon premier frère, était l'héritier de la ſouveraineté. Il paraîtra peut-être étrange qu'un enfant ſoit ſouverain pendant la vie de ſon père; mais, ſuivant la coutume du pays, il ſuccède au titre & à l'autorité de ſon père, dès le moment de ſa naiſſance. On choiſit un régent; le père du nouveau ſouverain conſerve ordinairement ſa place à ce titre, juſqu'à ce que ſon fils ſoit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avait dérogé à l'uſage dans ce cas, & la régence était tombée ſur Tootahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'était diſtingué dans une guerre. Oamo me fit, ſur l'Angleterre & ſes habitans, pluſieurs queſtions qui décelaient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

Le 26, ſur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinaſſe, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'île, & dreſſer une carte de ſes côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'eſt, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un diſtrict appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu ſouvent dans nos tentes, & qui

voulut bien déjeûner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Otahitiens de notre connaissance, Tituboalo & Hoona, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avait suivi le convoi. Cette habitation avait passé, par héritage de la défunte, à Hoona; & comme il était pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avait tiré du lieu où il avait été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea*, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avait dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servit d'aiguade: nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avaient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous vîmes Oretté, chef, qui était son principal ami, & dont le frère, Outourrou*, s'embarqua sur la *Boudeuse*.

Ce havre est situé au côté occidental d'une grande baie, & sous l'abri d'une petite île appellée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taawirri*: la coupure dans les récifs est très-grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse, qui nous sui-

Cook.

vait. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir; il nous conseilla même de n'y pas aller : il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Tootahah, & qui nous massacrerait, ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise : nous chargeâmes sur le champ nos armes à feu à balles; & Tituboalo, qui comprit que cette précaution nous rendait formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, & qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement, entiérement indépendant l'un de l'autre. Comme nous n'étions pas encore éntrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connaissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avait fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

Le 27 au matin, nous examinâmes le pays : c'est une plaine marécageuse d'environ deux

milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appellait l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommait *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'île, & *Waheatua* le chef qui y gouvernait. Nous apprîmes aussi, à cette occasion, que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appellait *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Tituboalo semblait avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* nous tuerait, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions: effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruit-à-pain.

Cook.

Nous fimes quelques milles en mer, & nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appellé *Maraitata*, « le tombeau des hommes, » & dont le père se nommait *Paahairedo*, « le voleur de pirogues ». Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avait dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible: ils nous donnèrent des rafraîchissemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux

Cook.

de notre connaissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau ; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venaient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons, deux boulets de douze livres, dont l'un était marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dissent qu'ils les avaient reçus des vaisseaux qui étaient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendait immédiatement de Waheatua, principal chef ou roi de la péninsule. Waheatua avait un fils ; mais nous ne savons pas si, suivant la coutume d'*Opoureonu*, il administrait le gouvernement comme régent, ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande & fertile plaine, arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivaient, aimèrent mieux la traverser à la nage, & ils se jettèrent à l'eau, comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*, & enfin nous trouvâmes le chef, assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquelles nous supposâmes

Cook.

sâmes que lui & ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre, dont les ans avaient blanchi la barbe & les cheveux. Il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommait *Toudidde*. Nous avions souvent entendu parler de cette femme ; & ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'était l'Oberéa de cette péninsule. Les récifs qui sont le long de la côte, forment, entre cet endroit & l'isthme, des havres où les vaisseaux pourraient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E., & S. jusqu'à la partie S. E. de l'île. Tearée, le fils de Waheatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnait. Le pays que nous parcourûmes semblait être plus cultivé que le reste de l'île : les ruisseaux coulaient par-tout dans des lits étroits de pierre, & les endroits de la côte baignés par la mer, paraissent aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes ni en grande quantité ; mais les pirogues qui étaient amarrées le long de la côte, étaient innombrables : elles étaient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors ; l'arrière était plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable, & les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte, il y avait un bâtiment sépulcral : nous en

Cook.

vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres. Ils étaient de la même forme que ceux d'*Opoureonu*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de plusieurs planches qu'on avait dressées debout, & sur lesquelles on avait sculpté différentes figures d'oiseaux & d'hommes. Ils avaient représenté, sur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal : nous en vîmes aussi où il y avait des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'apperçûmes pas un seul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile & cultivé : les arbres étaient entièrement stériles, & il nous parut que les habitans se nourrissaient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahée*.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étaient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étaient restés derrière, chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avaient arrachée ; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée, cependant, & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous ; nous allâmes jusques vis-à-vis une petite île appellée *Otooraeite*. Il était nuit alors ; nous résolûmes de débarquer,

Cook.

& nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher; c'était une maiſon déſerte, près de laquelle il y avait une petite anſe où le bateau pouvait être en sûreté. Nous manquions de proviſions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de ſuite dans les bois, pour voir s'il était poſſible de nous en procurer. Comme il faiſait très-ſombre, il ne rencontra perſonne & ne trouva qu'une caſe inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & à un petit nombre de corlieux que nous avions : nous en fîmes notre ſouper aſſez abondant, mais déſagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, eſpérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes ſous le pavillon d'une pirogue, appartenant à Tearée qui nous accompagnait.

Le lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des proviſions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe ſud-eſt de l'île, qui n'eſt couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte eſt formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'île eſt couverte d'un récif, & la terre y eſt très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le

Cook.

reste du temps dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connaissions très-particulièrement. Nous achetâmes, avec beaucoup de difficulté, quelques noix de cocos; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avaient attendus chez Waheatua, & qui nous était venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorsque nous fûmes en travers de l'extrémité sud-est de l'île, nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays était riche & fertile. Le chef, nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher; mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédait une oie & une dinde que le *Dauphin* avait laissées dans l'île; ces deux animaux étaient extraordinairement gras, & si bien apprivoisés qu'ils suivaient par-tout

les Indiens, qui les aimaient passionnément.
Cook.
Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage, un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches & avaient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité; nous fîmes plusieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre; le peuple ne voulait pas ou ne pouvait pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté nord-ouest de l'île, qui répond à celui du sud-est, de manière que l'isthme partage l'île, comme je l'ai déja observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avaient à bord plusieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous

Cook.

ſolliciter à deſcendre. Comme nous avions déja réſolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient preſque ſuperflues; nous trouvâmes que la maiſon appartenait au chef du diſtrict nommé *Wiverou*; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ſes gens de nous aider à apprêter nos proviſions, dont nous avions alors une aſſez bonne quantité. Lorſque notre ſouper fut prêt, on nous conduiſit dans la partie de la maiſon où Wiverou était aſſis. Mathiabo ſoupa avec nous, & Wiverou faiſant venir des alimens en même-temps; nous fîmes notre repas d'une manière très-ſociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maiſon qui nous était deſtiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux; M. Banks ſe deshabilla comme à ſon ordinaire; mais après ce qui lui était arrivé à *Atahourou*, il eut la précaution de faire porter ſes habits au batteau, ſe propoſant de ſe couvrir avec une pièce d'étoffe d'Otahiti. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faiſions, prétendit qu'il avait auſſi beſoin d'un manteau: comme il s'était très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avait rendu quelques ſervices, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'était

Cook.

pas avec nous; nous crûmes qu'il était allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un Otahitien, que nous ne connaissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avaient disparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avait point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur, sans le secours des Indiens qui étaient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que sa demande fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portait toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée; &, au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avait été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous saisîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avait déja précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avait abandonné : nous ne

Cook.

voulûmes pas le poursuivre plus long-temps; & il s'échappa. En revenant, nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui était remplie auparavant de deux ou trois cent personnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, sa femme & plusieurs autres se rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude; notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin, & nous apprît qu'on avait pris le bateau. Il dit qu'il l'avait vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant; mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames, il avait regardé s'il y était encore, & qu'il ne l'avait pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brillaient, & la matinée était claire; la vue s'étendait fort loin; mais nous n'apperçumes point de bateau. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes; il faisait calme tout plat, il était impossible de supposer que le bateau s'était détaché de son grappin; nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué, & que, profitant du sommeil de nos gens, ils

n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fusil & deux pistolets de poches chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-temps dans cet état d'anxiété & de détresse, attendant à tout moment que les Indiens fondraient sur nous, lorsque nous vîmes revenir le bateau qui avait été chassé par la marée; nous fûmes confus & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quittâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il est situé au côté septentrional de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Otahiti, à environ cinq milles au sud-est de l'isthme; on y trouve un havre grand & commode, & aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'île : la terre dans les environs est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communication avec ce district, les habitans nous reçurent par-tout amicalement : il est fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiarrabou*, qui était gouverné par un chef appellé *Omoé*. Omoé bâtissait une maison,

Cook.

il avait très-grande envie de se procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédait. Malheureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous, mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes; mais le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno-Ouda*. Quelque temps après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportaient un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'était d'acquérir la hache, & certainement il valait bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il voulait amener son cochon au fort à *Matavaï*, nom Indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de son

pays, pour gage qu'il remplirait la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière : c'était la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était point mal dessinée ; elle avait plus de sept pieds de haut, & elle était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre ; on avait formé des espèces de cheveux sur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par-derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoraient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appellait *Manioe*, & on nous dit qu'elle était seule dans son espèce à Otahiti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, & quel avait été leur but en la faisant ; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'était une représentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opoureonu*, la péninsule nord-ouest. Nous parcourûmes quel-

Cook.

ques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien qui fut digne de remarque, qu'un lieu de dépôt pour les morts, singulièrement décoré. Le pavé était extrêmement propre, & l'on y avait élevé une piramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulières à Otahiti. Il y avait près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée; c'est le seul exemple de sculpture en pierre qne nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paraissaient y mettre un grand prix; car ils l'avaient revêtue d'un angar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'*Opoureonu*. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme, entre deux petites îles qui gissent près du rivage, & qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y est bon par onze ou douze brasses d'eau. Nous étions près du district appellé *Paparra*, qui appartenait à Oamo & Oberéa nos amis, & nous nous proposions d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étaient absens; ils avaient quitté leur habitation, pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes

pour logis la maiſon d'Oberéa, qui, quoique petite, était très-propre : il n'y avait d'autre habitant que ſon père, qui nous reçut de manière à nous faire penſer que nous étions les bien venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui reſtait; nous allâmes à une pointe de terre, ſur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & qui diſtinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *morai* à ces cimetières, qui ſont auſſi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *morai* d'Oamo & d'Oberéa, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'île : c'était une fabrique de pierre élevée en pyramide, ſur une baſe en quarré-long, de deux cent ſoixante-ſept pieds de long, & de quatre-vingt-ſept de large; elle était conſtruite comme les petites élévations pyramidales, ſur leſquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran ſolaire, & dont chaque côté eſt en forme d'eſcalier; les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts, de ſorte que l'édifice ne ſe terminait pas en parallélogramme comme la baſe, mais en un faîte reſſemblant au toît de nos maiſons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de quatre pieds, ce qui

Cook.

donne quarante-quatre pieds pour là hauteur du bâtiment. Chaque marche était compoſée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le reſte de la maſſe (car il n'y avait point de cavité dans l'intérieur) conſiſtait en cailloux ronds, qui, par la régularité de leur forme, ſemblaient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étaient très-grandes; nous en meſurâmes une qui avait trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La baſe était de pierres de roche, taillées auſſi en quarré; une d'elles avait à peu près quatre pieds ſept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille maſſe conſtruite ſans inſtrumens de fer pour tailler les pierres, & ſans mortier pour les joindre. La ſtructure en était auſſi compacte & auſſi ſolide qu'aurait pu la faire un maçon d'Europe; ſeulement les marches du côté le plus long n'étaient pas parfaitement droites, elles formaient au milieu une eſpèce de creux, de ſorte que toute la ſurface d'une extrémité à l'autre, ne préſentait point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voiſinage, les Otahitiens avaient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont pour tranſporter les fardeaux que le ſecours de leurs bras. Ils avaient ſans doute auſſi

tiré le corail de dessous l'eau; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur était plus facile de les polir : ils se servent pour cela d'un sable de corail dur, qu'on trouve par-tout sur les côtes de la mer. Il y avait au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure brisée de poisson, sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse presque quarrée, dont les grands côtés avaient trois cent soixante pieds de long, & les deux autres trois cent cinquante-quatre : la place était environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute son étendue; il y croissait, malgré le pavé, plusieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'ouest de ce bâtiment, il y avait une espèce de cour pavée, où l'on trouvait plusieurs petites plate-formes élevées sur des colonnes de bois, de sept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute espèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis

[redacted]
Cook.

sur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique *morai* : celui-ci était un monument frappant du rang & du pouvoir d'Obereá. Nous avons déja remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin ;* nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au morai, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, sur-tout de côtes & de vertèbres ; nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Otahiti, avait fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage ; que dans cette occasion Obereá & Oamo, qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes ; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons, qui étaient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avaient pu trouver,

trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étaient au nombre des dépouilles; cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avait point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrâbou* des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avaient emportées, comme des trophées de leur victoire. Les Otahitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à Atahourou, lieu de résidence de Tootahah notre ami, où l'on avait volé nos habits, la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir, ils nous donnèrent un bon souper & un logis où nous ne perdîmes rien, & où personne ne nous inquiéta.

Le premier juillet, nous retournâmes au fort

Cook.

à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous assurèrent que la récolte de la dernière saison était presque épuisée, & que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seraient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les temps; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, de fruits du plane sauvage & de noix d'ahée, qui sont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûrissent quelquefois plutôt. Je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui était dans l'île à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

Les Indiens nos amis se rassemblaient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchait les mains vuides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues, à ceux qui en étaient les propriétaires, on ne

ne l'avait pas encore fait; les Otahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettaient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitaient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avait un certain *Pottatow*, homme de quelque importance, que nous connaissions tous : j'y consentis, supposant qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis; il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençait d'emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; &, soutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, & ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour sa justification, que la pirogue avait appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confisquée & la lui avais vendue pour un co-

Cook.

chon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs ; les propriétaires sachant qu'ils ne pouvaient pas appeller de mon autorité, souscrivaient à qu'avait dit le voleur ; & il aurait profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étaient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avaient entendue. J'ordonnai sur le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* sentit si bien sa faute, que ni lui ni sa femme, qui était complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-temps nous regarder en face.

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servaient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avait par-tout environ quatre cent verges de largeur entre les pieds des collines ; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchissemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un

Cook.

espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ six milles; ils passèrent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchaient souvent les Indiens, lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sortait une cascade qui formait un lac dont le courant était si rapide, que les Otahitiens assurèrent qu'il était impossible de le passer. Ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisait des bords de la rivière sur ces rochers, était effrayant; les côtés presque perpendiculaires avaient quelquefois cent pieds d'élévation: les ruisseaux qui jaillissaient par-tout des fentes de la surface, le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant; cependant à travers ces précipices, on avait fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper: en la serrant fortement, il s'élevait d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un

Cook.

Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il voulait la monter; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là, il trouverait un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appellaient un meilleur chemin; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de planes sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avait déja vue souvent.

Pendant cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avait des mines dans les rochers qui étaient presque par-tout à nud; mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Madère*, avaient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à Otahiti, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étaient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre-ponce. On apperçoit aussi les traces du feu dans l'argile qui est sur les

collines, & l'on peut supposer, avec raison, qu'Otahiti & les îles voisines sont les débris d'un continent, que quelques naturalistes ont cru nécessaire dans cette portion du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrein. D'autres croient que ces îles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avaient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paraissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à mesure qu'on approche de la côte, & que les îles sont presque partout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état où serait naturellement la substance solide du globe qui serait fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer, à cette occasion, qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrein. Ces eaux raréfiées dans un instant & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvraient le foyer, tandis que les portions de terre des envi-

Cook.

rons du trou, s'éboulent & tombent dans le goufre. Tous les phénomènes qu'on obſerve dans les tremblemens de terre ſemblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaiſſant, laiſſe ſouvent dans les endroits qu'elle occupait, des lacs & différentes ſubſtances qui portent d'une manière viſible l'empreinte de l'action du feu. Il eſt vrai que le feu ne peut pas ſubſiſter ſans air; mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre ſyſtême, qui ſuppoſe qu'il y a du feu au-deſſous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même ſur les plus hautes montagnes, & à la plus grande diſtance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même, le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avait raſſemblés à *Rio-Janéiro*. Il prépara pour cela un terrein de chaque côté du fort & dans le bois, & choiſit le ſol qui parut le plus convenable, & on a lieu d'eſpérer que ſes ſemences réuſſiront. Il en donna une grande quantité aux Indiens; il avait mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent enſuite les plantes qui croiſſaient très-bien, & ils lui en

demandaient continuellement un plus grand nombre. Cook.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ : nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres préparatifs nécessaires : notre eau était déja à bord, & nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites, nous reçumes une autre visite d'Oamo & d'Oberéa, accompagnés de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes s'appellait *Toïmata*, avait fort envie de voir le fort; mais son père ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, souverain de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Otahiti, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'était l'habile filou qui vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, dé-

désespérant du succès, abandonna son entreprise.

Cook.

Les charpentiers passèrent le 7, à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournait la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, & nos gens, après une course de six milles, s'apperçurent qu'il s'était caché parmi des joncs, & qu'ils l'avaient dépassé. On visita les joncs; le filou s'était échappé, mais on y trouva un rateau qui avait été volé au vaisseau quelque temps auparavant; & bientôt après Toubouraï-Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre fort; les Otahitiens qui étaient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant notre séjour.

Nous espérions quitter l'île sans faire ou recevoir aucune autre offense; mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après

avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurais été mortifié de prendre aucune connaissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquans s'étaient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé, malgré moi, dans une querelle qu'il n'était pas possible d'éviter.

Clément Webb, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en apperçûmes le matin. Comme on avait publié que chacun devait venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettrait à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'île. Je voyais qu'il n'était pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnait entre les Otahitiens & nous, & je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10, au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux soldats de marine n'étaient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avaient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, où il était

Cook.

impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre-eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerais à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étaient sans armes; je crus que deux hommes seraient suffisans pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas officier & le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il était très-important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs; je n'avais point de temps à perdre; d'ailleurs les Otahitiens nous donnaient des doutes sur leur retour, en nous disant qu'ils avaient pris chacun une femme, & qu'ils étaient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui étaient au fort avec leurs femmes, & entre-autres à Toubouraï-Tamaïdé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déserteurs ne seraient pas revenus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que si les Indiens avaient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurais été forcé de partir sans les ramener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte, ni mécontentement; ils me protestèrent que mes gens seraient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible.

Tandis que ceci ſe paſſait au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinaſſe, pour conduire Tootahah à bord du vaiſſeau, & il exécuta ſa commiſſion, ſans que le chef ni ſes ſujets en fuſſent alarmés. Si les Indiens qui ſervaient de guides étaient fidèles à leur parole & voulaient faire diligence, j'avais lieu d'attendre qu'ils rameneraient les déſerteurs avant le ſoir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon eſpoir trompé, & à l'approche de la nuit, je penſai qu'il n'était pas sûr de laiſſer au fort les Otahitiens que je détenais pour ôtages, & en conſéquence je fis mener au vaiſſeau Toubouraï-Tamaïdé, Oberéa & quelques autres chefs. Cette démarche répandit une conſternation générale; & lorſqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, pluſieurs d'entre-eux, & ſur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhenſions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks reſta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en aſſurer autrement.

Quelques Indiens ramenèrent Webb ſur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendraient Gibſon, le bas officier & le caporal, juſqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépê-

Cook.

chai ſur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de ſoldats, pour enlever les priſonniers; & je dis à Tootahah qu'il devait envoyer avec eux quelques-uns de ſes Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans ſon entrepriſe, & enfin, demander en ſon nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement ſa perſonne en répondrait. Il conſentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes ſans la moindre oppoſition, & ſur les ſept heures du matin du 11, il les ramena au vaiſſeau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avait priſes au bas officier & au caporal; mais une demi-heure après, on les rapporta au vaiſſeau, & je mis alors les chefs en liberté.

Lorſque je queſtionnai le bas-officier ſur ce qui était arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnaient, ainſi que ceux qu'il rencontra dans ſon chemin, n'avaient pas voulu lui rien apprendre ſur la retraite des déſerteurs; qu'au contraire, ils l'avaient troublé dans ſes recherches; qu'en s'en revenant au vaiſſeau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été ſaiſis tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de Tootahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin, ils avaient été attaqués dans un mo-

ment défavorable; que les Otahitiens leur avaient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seraient détenus en prison, jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le sentiment des Indiens n'avait pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns voulaient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, & qu'enfin, le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux ôtages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat, ils se décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étaient sains & saufs, & m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponse. On voit par-là, que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avaient déja fait dans une autre semblable, ils nous donnèrent

Cook.

des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons : nous refusâmes absolument de les recevoir en présent, & comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens était vrai; ils étaient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avaient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui était au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des naturels du pays, qui vivaient presque toujours avec nous. Nous avons déja observé qu'il avait été premier ministre d'Oberéa, lorsqu'elle jouissait de l'autorité souveraine; il était d'ailleurs le principal *Tahowa* ou prêtre de l'île, & par conséquent, il était bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son île. Il avait aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connaissait particulièrement le nombre & la situation des îles voisines. Tupia nous avait témoigné plusieurs fois le desir de

de s'embarquer avec nous; il nous avait quittés le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servait de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageaient à y consentir; en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connaissances, sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisé pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avaient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il voulait encore aller à terre une fois, & il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

Après dîner, M. Banks desirant se procurer un dessein du morai, appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainsi que le

Cook.

docteur Solander, dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre; d'autres cependant s'absentèrent par ressentiment de ce qui était arrivé la veille. Nous marchâmes sur le champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Oberéa & des Otahitiens qui ne nous étaient pas venus recevoir à la descente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendraient nous rendre visite, pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à Eparre, nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

Le lendemain 13 juillet, le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse, qui avait quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues, semblaient

au contraire ſe diſputer à qui pouſſerait les plus grands cris ; mais il y entrait plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia ſoutint cette ſcène avec une fermeté & une tranquilité vraiment admirables ; il eſt vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ſes larmes, faiſaient encore plus d'honneur à ſon caractère. Il envoya par Othéothéa une chemiſe pour dernier préſent à Potomaï, maîtreſſe favorite de Tootahah, il alla enſuite ſur la grande hune avec M. Banks, & il fit des ſignes aux pirogues, tant-qu'il continua à les voir.

C'eſt ainſi que nous quittâmes l'île d'Otahiti & ſes habitans, après un ſéjour de trois mois ; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce temps, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute ſorte de bons offices : les petits différends qui ſurvinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes ; ces diſputes étaient toujours une ſuite de la ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des faibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînèrent point de conſéquences fatales, & c'eſt à cet accident

Cook.

que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui pouvaient arriver dans la suite. J'espérais profiter de l'impression qu'aurait faite sur les Indiens la mort de ceux qui avaient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptais pouvoir séjourner dans l'île, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, & je desire sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits sur-tout par M. Banks, qui était infatigable, pour nous procurer des provisions & des rafraîchissemens, lorsqu'on pouvait en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisions au fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences*, (un peu moins de quatre livres de France); mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de dix ou douze livres pesant, pour moins

d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avaient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

Cook.

Les meilleurs articles pour le trafic d'Otahiti, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt schelins.

D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île & pointe orientale de la baie, gissait au 149d 30′ de longitude. L'île est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déja décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appellée par les naturels du pays

Cook.

Matavai, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne, ſituée au milieu de l'île, & au ſud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui eſt en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, ſur lequel il n'y a que deux braſſes & demie d'eau. Le meilleur ancrage eſt au côté oriental de la baie, où la ſonde rapporte de quatorze à ſeize braſſes, fond de vaſe. La côte de la baie eſt compoſée d'une belle grève de ſable, & par-derrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourrait faire de l'eau, ſans que les vaiſſeaux s'incommodaſſent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'île d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien ſe brouiller avec eux. On rencontre à l'oueſt de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils ſont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'eſt pas néceſſaire d'en donner une deſcription.

Excepté la partie qui borde la mer, la ſurface du pays eſt très-inégale; elle s'élève en hauteurs qui traverſent le milieu de l'île & y forment des montagnes qu'on peut voir à ſoixante milles de

diſtance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre baſſe qui environne preſque toute l'île, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutiſſent directement ſur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie ſuivant les différens endroits; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi. Hors ſur le ſommet des montagnes, le ſol eſt par-tout extrêmement riche & fertile, arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverſes eſpèces, qui ont un ſi épais feuillage & une tige ſi forte, qu'ils forment un bois continu; quoique la cîme des montagnes ſoit en général ſtérile & brûlée par le ſoleil, la terre y donne cependant des productions en pluſieurs endroits.

Quelques-unes des vallées & la terre baſſe, qui eſt ſituée entre le pied des montagnes & la mer, ſont les ſeules parties de l'île qui ſoient habitées, & l'on peut dire qu'elles ſont très-peuplées. Les maiſons n'y forment pas des villages; elles ſont rangées le long de toute la bordure, à environ cinquante verges de diſtance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, ſuivant le rapport de Tupia, qui sûrement

Cook.

la connaissait très-bien, pouvait fournir six mille sept cent quatre-vingt combattans, d'où il est facile de calculer quelle était la population générale.

L'île d'Otahiti produit des fruits-à-pain, des noix de cocos; des bananes de treize sortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes, un fruit assez ressemblant à la pomme, & qui est très-agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'*arum*, un fruit connu dans l'île sous le nom de *jambu*, & que les Insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitans mangent crues, une racine de l'espèce du salep, qu'ils appellent *pea*; une plante nommée *étée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appellé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gousse comme la fève, & qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appellé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbrisseau appellé *nono*; le *morinda* qui produit aussi un fruit; une espèce de fougère dont on mange la racine & quelquefois les feuilles; une plante appellée *theve*, dont on mange aussi la racine. Au reste, il n'y a que la classe inférieure des Otahitiens qui se

nourrisse des fruits du *nono*, de la fougère & du *theve*; à moins que ce ne soit dans un temps de disette, ils ne servent pas d'alimens aux autres Insulaires. Tous ces fruits qui composent la nourriture des Otahitiens, sont des productions spontanées de la nature; ou bien la culture se réduit à si peu de chose, qu'ils semblent exempts de l'anathême général, qui porte que l'homme mangera son pain à la sueur de son front. On trouve aussi dans l'île le mûrier dont on fait le papier chinois, *morus papyrifera* », que les naturels du pays appellent *aouta*; un arbre ressemblant au figuier sauvage des îles d'Amérique; une autre espèce de figuier, qu'ils nomment *matte*; *le cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *étou*; une espèce de souchet, qu'ils appellent *moo*; une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *eurhe*; le *solanum centifolium*, qu'ils appellent *ebooa*; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu*; le *hibiscus tiliaceus*, appellé par eux *poerou*, & qui est une ortie en arbre; l'*urtica argentea*, qu'il appellent *erowa*, & plusieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

Cook.

Les Otahitiens n'ont aucune espèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

Cook.

Les cochons, les chiens & la volaille ſont les ſeuls animaux apprivoiſés de l'île; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiſeaux, & les rats, il n'y a point d'animaux ſauvages; on n'y trouve aucun ſerpent & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Inſulaires une grande quantité d'excellent poiſſon de toute ſorte, qui eſt de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Les Otahitiens ſont d'une taille & d'une ſtature ſupérieure à celle des Européens. Les hommes ſont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait ſix pieds trois pouces & demi; il était habitant d'une île voiſine, appellée *Huaheine*. Les femmes d'un rang diſtingué ſont en général au-deſſus de notre taille moyenne; mais celle d'une claſſe inférieure ſont au-deſſous, & quelques-unes mêmes ſont très-petites : cette diminution dans la ſtature provient vraiſemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonſtances qui peuvent affecter la taille, c'eſt la ſe[illegible] dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang ſupérieur.

Leur teint naturel eſt cette eſpèce de teint

brun clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mêlange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & sur-tout chez les femmes d'une classe supérieure, il conserve sa nuance naturelle; leur peau délicate est douce & polie, & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable; les os des joues ne sont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front prominent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, est le nez, qui en général est un peu applati. Leurs yeux, & sur-tout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelans de feu, ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très-égales & très-blanches, & leur haleine est parfaitement pure. Cook.

Les cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes; les hommes portent leurs barbes de différentes manières; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sèxes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles, & ils nous accusaient de mal-propreté pour ne pas faire la même

Cook.

chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur & d'aisance, leur démarche agréable, leurs manières nobles & généreuses, & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans soupçon ni perfidie, & sans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis; plusieurs de nous, & en particulier M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons au milieu des bois sans être accompagnés de personne, & par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils & les cils blancs, les yeux rouges & faibles, la vue courte, la peau teigneuse, & revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartinssent à la même famille, & nous en conclûmes qu'ils ne formaient pas une race, mais que c'étaient plutôt de malheu-

reux individus, rendus anomales par maladie.

Cook.

Dans la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à Otahiti; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les rélèvent en touffe sur le sommet de la tête.

Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes & des fleurs odoriférantes; comme l'huile est ordinairement rance, l'odeur est d'abord très-désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, sans connaître l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse & leur propreté à d'autres égards, sont presque sans exemple, & ceux à qui nous donnâmes des peignes, se débarrassèrent bientôt de leurs poux, avec un empressement qui

Cook.

nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tattow*. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissé pour l'amincir, & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, & en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sèxes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans;

on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins, peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion; les deux sèxes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées, & non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité; & les hommes & les femmes les montrent avec un mêlange d'ostentation & de plaisir; il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité

Cook.

[redacted]
Cook.

& de leur courage à supporter la douleur. En général, ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitait imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voisine appellée *Noouoora*, & qu'ils n'étaient pas originaires d'Otahiti.

M. Banks a vu faire l'opération du *tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion, avait trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînait après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvèllait à chaque instant, elle ne put plus les supporter; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisait l'opération de la suspendre; il fut pourtant inexorable, & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisaient en la flattant, & d'autres

tres

tres fois la grondaient & la battaient même, lorsqu'elle redoublait ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine, pour examiner l'opération, qui n'était pas finie lorsqu'il s'en alla; cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avait déja été gravé quelque temps auparavant, & il restait à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction; je n'ai vu aucun Otahitien homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

Leur habillement est composé d'étoffe & de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les temps secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau; & dans les temps de

Cook.

pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices; car il n'est point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe; on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu: elles les mettent l'une sur l'autre, & passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en scapulaire, qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté. Les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*: ils les rassemblent autour des reins, & les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Espagnols appellent *poncho*.

L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de

Cook.

laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, & on la nomme alors *maro* : tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes, & comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large; quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau; & si ce sont de très-grands personnages, & qu'ils veulent paraître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière. Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode & sur-tout dans un pays chaud, où elle consiste à mettre une couverture sur une autre; les femmes d'un certain rang se découvrent toujours, vers le soir, jusqu'à la ceinture, & elles se dépouillent de tout

[redacted] Cook.

ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps, avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait, pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièrement nud.

Leurs jambes & leurs pieds ne sont point couverts, mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font dans quelques minutes, lorsqu'ils en ont besoin; ce n'est pourtant pas-là toute leur coëffure; les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, & qui leur sied beaucoup mieux. Le *tomou* est composé de cheveux, tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de la tête, & d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portait cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espèce, & en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont

toujours une grande quantité planté près de leur maison. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du Tropique; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poil de chien, ou peut-être de filasses de noix de cocos, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par-derrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connaissent peu d'autres ornemens; les deux sèxes ont des pendans d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'île, ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

Cook.

Les enfans sont entièrement nuds; les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

Nous avons déja eu occasion de parler des

Cook.

maisons ou plutôt des huttes de ce peuple; elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégouterait des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane, l'Otahitien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer; ce sont par-tout des boccages de fruit-à-pain & de noix de cocos sans broussailles, & entrecoupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, & il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles, on y goûte la fraîcheur; un air pur y circule librement; & les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la structure est la même par-tout, on pourra de-là se former une idée exacte de celles qui sont plus étendues ou qui le sont moins.

Le terrein qu'elle occupe est un parallélogramme de vingt-quatre pieds de longueur &

de onze de large ; il y a un toit dreſſé ſur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entre-eux, un de chaque côté, & l'autre au milieu ; cette ouverture eſt compoſée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, & qui ſe terminent en faîte comme nos maiſons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur eſt de neuf pieds, & les bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre ; au-deſſous, la cabane eſt entièrement ouverte, ainſi qu'aux deux extrémités, juſqu'au ſommet du faîte. Le toit eſt couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu ſur la ſurface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher ; & par-deſſus ils étendent des nattes ſur leſquelles ils s'aſſeaient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un ſiège qui ſert ſeulement au maître de la famille, & ſi l'on y ajoute quelques petits billots creuſés dans la partie ſupérieure & qui leur ſervent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles. Cook.

La hutte eſt deſtinée principalement à y paſſer la nuit ; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voiſin. Les habillemens qu'ils portent

Cook.

pendant le jour leur servent de couverture pendant la nuit; le plancher est le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison & sa femme se couchent au milieu; & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés, ensuite les filles qui ne le sont pas, & à peu de distance les garçons; les serviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorsqu'il ne tombe point de pluie; & dans ce cas, ils se réfugient sur les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre espèce, appartenantes aux chefs & moins ouvertes; elles sont plus petites que les autres, & construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef & sa femme vont y coucher seuls.

Les Otahitiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelques-unes de celles-ci ont deux cent pieds de long, trente

de large & vingt d'élévation jusqu'au faîte; elles sont construites & entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées, & elles ont à un des côtés une vaste place environnée de petites palissades. Cook.

Ces maisons, ainsi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles; ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré; il n'a aucune idée de l'indécence, & il satisfait en public ses desirs & ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous appaisons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles; il n'est pas besoin de remarquer que la conversation de ces Insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, & que les deux sèxes y parlent de tout sans retenue & dans les termes les plus simples.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déja dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés, & ceux-là mêmes n'y sont pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets; & comme ils sont très-nombreux, la portion qui revient

Cook.

à chaque individu dans ces festins, qui n'arrivent pas souvent, est nécessairement très-petite. Les Otahitiens du commun se régalent plus fréquemment avec des chiens & de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la saveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du sud était presque aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Insulaires beaucoup de poissons de toute espèce; ils mangent cruds les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancres & les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins Anglais appellent *blubbers*, quoiqu'ils soient si durs, qu'il faille les laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'alimens, le fruit-à-pain est le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais l'Otahitien qui dans sa vie en plante une dixaine, ce qui exige un travail

d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains & de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces saisons, & qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfans de l'argent & du bien. Cook.

Il est vrai qu'il n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain, mais les noix de cocos, les bananes, les planes & beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuisine chez ce peuple n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs alimens; l'une de les griller, & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déja parlé de leur manière de cuire au four, dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons, & suivant nous, ils sont plus succulens & plus également cuits que dans nos meilleures cuisine d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient

Cook.

aſſez ſemblable à une pomme de terre parbouillie, ſans être pourtant auſſi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure eſpèce. Ils apprêtent le fruit à-pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduiſent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie.*

Le mahie ſupplée au fruit-à-pain, lorſque la ſaiſon ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font.

Ils cueillent le fruit avant qu'il ſoit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état il ſubit une fermentation & devient d'une douceur déſagréable; ils en ôtent tout le trognon & jettent enſuite le reſte dans un trou qui eſt creuſé pour cet effet ordinairement dans les habitations : ce creux eſt garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles & de groſſes pierres; il éprouve alors une ſeconde fermentation, prend un goût aigrelet, & ſe conſerve enſuite pendant pluſieurs mois. Ils le tirent du trou à meſure qu'ils en ont beſoin; & après l'avoir mis en boule & l'avoir enveloppé de feuilles,

Cook.

ils le font cuire dans leur espèce de four ; il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud ; & c'est communément un des mets de tous leurs repas ; il était pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait, comme la bière, par fermentation, & quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause ; il est donc très-naturel que ce peuple grossier joigne des idées & des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent ; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui était sur la pâte. La vieille femme qui présidait à ces mystères lui dit que l'opération manquerait, & dans un transport de douleur & de désespoir, elle découvrit le trou sur le champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avait causé, mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre,

Cook.

qu'il n'aurait peut-être pas pu connaître autrement.

Tels sont leurs alimens auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer, vont en puiser, lorsqu'ils en ont besoin, & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée; ils en font une seconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laissent fermenter, jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte & nous parut très-désagréable, lorsque nous en goûtâmes pour la première fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, & même ils la préféraient à celle que nous employions dans nos repas, sur-tout quand elle était mêlée avec le poisson. Les Otahitiens semblaient la regarder comme une friandise, & ils ne s'en servaient pas dans leurs repas ordinaires; soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal-à-propos les noix de coco, ou que, lors de notre séjour dans l'île, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

Cook.

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boiſſon. Ils ignorent heureuſement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Inſulaires burent librement de nos liqueurs fortes & s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivreſſe étaient ſi peu diſpoſés à réitérer la même débauche, que par la ſuite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boiſſon qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava ava*. Cette plante n'était pas dans ſa maturité lorſque nous étions à Otahiti, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puiſqu'ils regardent l'ivrognerie comme une choſe honteuſe, ils nous en auraient probablement caché toutes les circonſtances, s'ils s'y étaient livrés pendant notre ſéjour. Ce vice eſt preſque particulier aux chefs & aux perſonnes d'un rang diſtingué, qui ſe diſputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup eſt d'environ une pinte. Ils ont grand ſoin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant.

Cook.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté; leurs mêts sont trop simples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'ostentation : ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, & on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asséient autour de lui, & lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains & sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision, qui est composée ordinairement d'un ou deux petits poissons, de deux ou trois fruits-à-pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit-à-pain;

fruit-à-pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, &, pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcele dans l'eau salée, & il place l'autre, ainsi que le reste du fruit-à-pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui; il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, & il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible : il en fait de même sur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paroît très-surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile, que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, &, en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit-à-pain & ses poissons, il passe aux fruits

Cook.

Cook.

du plane, dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un *pudding* noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées ; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte ; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement, qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir, pour la couper, quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau ; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit-à-pain, avec un caillou, sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit-à-pain est pilé de cette manière & arrosé d'eau de temps en temps, il se réduit à la consistance d'une pâte molle ; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher : on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de temps en temps, & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit-à-pain, ainsi préparé, ressemble assez à un flan

épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, & on nettoie les noix de cocos. Cook.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits-à-pain, dont chacun était plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avaient six ou sept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit-à-pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire ; & je ne l'aurais pas rapporté, si je n'en avais d'autres garans que moi-même ; mais MM. Banks & Solander, & plusieurs de nos officiers, en ont été témoins oculaires, & ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

Il est très-surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société, & sur-tout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit sur-tout à table que

Cook.

toutes les autres nations, policées & sauvages, aiment à jouir des agrémens de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs rassemblent les familles & les amis, les isolent à Otahiti, & nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière : ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance & même de l'aversion de ce que nous mangions en société, surtout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenait de quelque opinion superstitieuse; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table, lorsque nous dînions en compagnie; elles allaient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, & y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorsque nous les y attrapions, elles n'étaient point déconcertées.

Si quelqu'un de nous se trouvait seul avec une femme, elle mangeait quelquefois avec lui; mais alors elle témoignait combien elle serait fâchée que cette action fût connue, & exigeait toujours par avance les sermens les plus forts de garder le secret.

Cook.

Dans leurs familles, deux freres & même deux sœurs ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions & l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportaient tous un panier où étaient leurs alimens; & quand nous nous asséyions à table, ils sortaient, se plaçaient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres, & en se tournant le dos, chacun prenait son repas de son côté sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un angar séparé, & assistent à leurs repas.

Quoique les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connaissions particu-

Cook.

lièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux; & dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivait de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenait, sur le champ elles jettaient le tout fort loin.

Les Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang distingué, dorment ordinairement après le repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'île, j'ai déja parlé par occasion de leurs amusemens, & en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, comme ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui

est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un plane placé à environ vingt verges de distance, sert de but. Cook.

Les flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connaissent ; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long ; &, comme nous l'avons déja dit, elles n'ont que deux trous, & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourcissent ou ils l'alongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'il aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix aux instrumens, &

Cook.

comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvisent en chantant : ils appellent *pehai*, ou chanson, chaque distique ou couplet : ces vers sont ordinairement rimés, & lorsqu'ils étaient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnaissions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs sons par la combinaison de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut possible ; mais en les lisant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions y retrouver ni le mètre ni la rime.

Nous connaissons trop imparfaitement la langue d'Otahiti, pour entreprendre de traduire leurs vers. Ils s'amusent souvent à chanter des couplets, lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, & sur-tout quand il est nuit : quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du soleil & le temps où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse, dont ils embrochent plusieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même-temps la partie de la brochette qui la traverse, comme

Cook.

la mèche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisième, & ainsi de suite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un temps considérable, & donnent une lumière assez forte. Les Otahitiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à à leurs hôtes.

En d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sèxe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire: parmi les divertissemens de ces Insulaires, il y a une danse appellée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de

Cook.

geſtes extrêmement laſcifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années; elle eſt accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens obſervent la meſure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danſeurs ſur les théâtres d'Europe. Ces amuſemens, permis à une jeune fille, lui ſont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliſer les ſymboles de la danſe.

On ne peut pas ſuppoſer que ces peuples eſtiment beaucoup la chaſteté : les hommes offrent aux étrangers leurs ſœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompenſe; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'eſt punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, n'avaient pas encore atteint, & qu'il eſt impoſſible de concevoir.

Un nombre très-conſidérable d'Otahitiens des deux sèxes forment des ſociétés ſingulières, où tous les femmes ſont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans leurs plai-

ſirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement beſoin, que le même homme & la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours enſemble.

Ces ſociétés ſont diſtinguées ſous le nom d'*arreory*; ceux qui en font partie ont des aſſemblées auxquelles les autres Inſulaires n'aſſiſtent point : les hommes s'y divertiſſent par des combats de lutte, & les femmes y danſent en liberté la *timorodée*, afin d'exciter en elles des deſirs, qu'elles ſatisfont ſouvent ſur le champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'eſt rien encore: ſi une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que ſi chacune habitait avec un ſeul homme, l'enfant eſt étouffé au moment de ſa naiſſance, afin qu'il n'embarraſſe point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaiſirs de ſon abominable proſtitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère reſſent pour ſon enfant la tendreſſe que la nature inſpire à tous les animaux pour la conſervation de leur progéniture, & elle ſurmonte alors par inſtinct la paſſion qui l'avait entraînée dans cette ſociété; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de ſauver la vie de ſon enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui; elle prévient alors le

Cook.

meurtre ; mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*arreory* : la femme est appellée *Whannownow*, « qui a fait des » enfans », mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y aït rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange ; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un deshonneur d'être aggrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. Lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étaient membres d'un *arreory*, nous leur avons fait M. Banks & moi, des questions sur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étaient aggrégés à ces exécrables sociétés, & que plusieurs de leurs enfans avaient été mis à mort.

Je ne dois pas terminer la deſcription de la vie domeſtique des Otahitiens, ſans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie eſt un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & ſanté de l'homme, & mêle du dégoût juſques dans ſes plaiſirs les plus vifs. Les Inſulaires d'Otahiti ſe lavent conſtamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque diſtance qu'ils ſoient de la mer ou d'une rivière ; le matin, dès qu'ils ſont levés, à midi & le ſoir avant de ſe coucher. J'ai déja remarqué que dans leurs repas ils ſe lavent les mains & la bouche preſque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne, ni tache ni mal-propreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'eſt jamais incommodé que de la chaleur, & il n'eſt peut-être pas poſſible d'en dire autant de nos aſſemblées les plus brillantes en Europe.

Si la néceſſité eſt la mère de l'invention, on ne peut pas ſuppoſer que l'induſtrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ces ſecours

Cook.

presque superflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adresse, qu'ils ne connaissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe est de trois sortes, & composée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit-à-pain, & un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique.

La plus belle & la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île, & la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux; la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pain, nommée *qo roo*, est inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce sont sur-tout les Otahitiens de la dernière classe qui en font usage; la troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière & rude, & de la couleur du

papier gris le plus foncé : quoiqu'elle ſoit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'eſt pourtant la plus utile, parce qu'elle réſiſte à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troiſième étoffe, qui eſt la plus rare, eſt parfumée, & les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil.

Ils ont grand ſoin de multiplier tous les arbres qui fourniſſent la matière première de ces étoffes; ils donnent ſur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a deux ou trois ans, & qu'il eſt de ſix ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puiſſe avoir eſt d'être mince, droit, élevé & ſans branches : lorſque la tige porte quelques feuilles baſſes, dont le germe pourrait produire une branche, ils les arrachent ſoigneuſement.

Quoique les étoffes compoſées de l'écorce de ces trois arbres ſoient différentes, elles ſont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine. Lorſque les arbres ſont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent

Cook.

ensuite les racines & les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux, étant fendue longitudinalement, se détache avec facilité, & lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité, ils la portent à quelque ruisseau, & l'y laissent tremper, après l'avoir chargée de pierres pesantes, pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseient dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte, qui sert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie & applatie, & elles le ratissent très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre*, *tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce, ainsi préparée dans l'après-midi, est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paraît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre : ils ont grand soin

ſoin que l'étoffe ſoit par-tout d'une égale épaiſſeur, & s'il arrive que l'écorce ainſi couchée ſoit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reſte dans cet état juſqu'au lendemain matin ; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent ſi bien enſemble, que toutes les couches ſe lèvent de terre en une ſeule pièce. Cook.

Après qu'on a ainſi levé la pièce, on la poſe ſur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les ſervantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaiſſeur, faits d'un bois dur que les Inſulaires appellent *étoa*. La forme de cet inſtrument reſſemble aſſez à un cuir quarré de raſoir, excepté ſeulement que le manche eſt un peu plus long, & que chacune des quatre faces eſt ſillonnée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un des côtés ſont de la groſſeur d'une petite ficelle ; les plus petites de celle d'un fil de ſoie ; & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où ſont les plus groſſes rainures, & ils

[redacted]
Cook.

frappent en cadence, comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu : on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mousseline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorsqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a plusieurs sortes de cette étoffe, de différens degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles, suivant qu'elles ont été battues ; mais elles diffèrent en même-temps les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues & plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

Quand les Otahitiens veulent laver cette

Cook.

étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque temps, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent ensuite légèrement, pour en exprimer l'eau. Quelquefois il lui donnent alors une nouvelle fabrication; ils en mettent plusieurs pièces l'une sur l'autre, & les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet: elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet, elles paraissent avoir été empesées.

Cette étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais ils la raccommodent aisément, en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du *pea*; & ils font cette opération avec tant d'adresse, qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

Ils teignent sur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'oserai

Cook.

dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; & le peintre d'histoire naturelle qu'avait amené M. Banks, ne put l'imiter qu'imparfaitement en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant; mais nous en avons d'aussi beaux. Leur rouge est composé des sucs de deux végétaux mêlés ensemble, & qui, séparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur : l'un est une espèce de figuier, appellée à Otahiti, *matte ;* & l'autre, le *cordia sebestina*, que les Insulaires nomment *étou :* ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *cordia.*

Le fruit du figuier est à peu près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groseille; & lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblante au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco; & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'*étou*, & on les met ensuite sur une feuille de plane : on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques; & quand elles sont parvenues à ce point, on les serre dou-

cement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles & plus spongieuses, elles imbibent plus de liqueur : dans l'espace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paraître sur les veines des feuilles ; & dans dix minutes ou un peu plus, elles en sont parfaitement saturées. Les Insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte & de la substance farineuse qui est dessous, & qu'il n'y reste plus qu'un réseau clair de fibres : ils y enveloppent les feuilles de l'*étou*, qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étaient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles, & l'on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur qui passe à travers, ne soit plus teinte : les feuilles de l'*étou* sont jettées de côté ; mais on conserve le *moo*, qui, étant profondément imbibé de la cou-

[redacted]

Cook.

leur, sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne sais pas si cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet usage parce qu'il est facile de se procurer du plane, & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse : ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture ; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avait pas le même brillant & le même lustre que lorsqu'elle y avait été mise de l'autre manière.

La feuille de l'*étou* est généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur, cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues, mêlé dans une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohuc*, l'*eurhe* ou *convolvulus brasiliensis* ; & une sorte de *solanum*, qu'ils nomment *ébooa*. Le mêlange de ces diverses plantes, ou la différente dose qu'ils en emploient, produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de

couleurs, dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

Cook.

La beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente : il est probable qu'on pourrait trouver quelque méthode pour la fixer, si l'on faisait des expériences sur cette matière ; & il serait très-utile de rechercher les qualités que donnerait le mêlange d'une substance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs, suffit pour encourager cette entreprise : à l'inspection de l'indigo, du pastel, de l'herbe du teinturier, & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imaginerait pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens, en ajoutant que les femmes qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes, conservent avec soin, comme un ornement, cette couleur sur leurs ongles & leurs doigts, où elle paraît dans sa plus grande beauté.

Leur jaune est composé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appellé *nono*, qu'ils ratissent, & font infuser dans l'eau. Après qu'on l'y a laissé tremper pendant quelque temps, l'eau se colore, & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devrait examiner si le *morinda*, dont le *nono* est une espèce, ne

pourrait pas ſervir à la teinture. Brown, dans Cook. ſon Hiſtoire de la Jamaïque, fait mention de trois eſpèces de *morinda*, qui ſont employées pour teindre en brun; & Rumphius dit que les Inſulaires des Indes orientales ſe ſervent du *bançuda anguſtifolia*, qui approche beaucoup du *nono* d'Otahiti, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec leſquelles elle a une affinité particulière.

Les habitans d'Otahiti teignent auſſi en jaune avec le fruit du *tamanu*; mais nous n'avons pas eu occaſion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir : ces couleurs ſont ſi médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curioſité.

La fabrication des nattes eſt une autre manufacture conſidérable des Otahitiens. Il y en a quelques-unes qui ſont plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe; les plus groſſières leur ſervent de lits, & ils portent les plus fines dans les temps humides. Les Inſulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de ſoins à faire ces dernières, dont il y a deux eſpèces. Les unes ſe font avec l'écorce du *poërou*, l'*hibiſcus tiliaceus* de Linnée; & il y en quelques-unes qui ſont auſſi fines qu'un drap groſſier. Ils appel-

lent *wanne* l'autre eſpèce, qui eſt encore plus belle; elle eſt blanche, luſtrée & brillante : ils la fabriquent avec les feuilles de leur *wharrou*, eſpèce de *pandanus*, dont nous n'avons pas eu occaſion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes, ou, comme ils les nomment, des *moeas*, qui leur ſervent de ſièges & de lits : elles ſont compoſées de joncs & d'herbes; & ils les fabriquent, ainſi que tous leurs ouvrages treſſés, avec une facilité & une promptitude étonnante.

Ils ſont auſſi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'oſier. Leurs paniers ſont de mille formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artiſtement travaillés : ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'eſpace de quelques minutes; & les femmes, qui nous venaient voir de très-grand matin, avaient coutume, dès que le ſoleil était élevé ſur l'horiſon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux, pour mettre leur viſage à l'ombre : cette opération leur coûtait ſi peu de travail & de temps, que lorſque le ſoleil baiſſait ſur le ſoir, elles les jetaient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête; ils ne conſiſtent qu'en une bande qui

Cook.

en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front.

Ils font, avec l'écorce du *poërou*, des cordes & des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, & les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent, avec les fils de coco, un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroies tordues ou tressées; & ils fabriquent, avec l'écorce de l'*erowa*, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent, avec ces lignes, les poissons les plus forts & les plus fretillans, tels que les bonites & les albicores, qui rompraient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Otahitiens.

Ils font aussi une espèce de senne d'une herbe qui a les feuilles larges & grossières, & dont la tige ressemble au glaïeul. Ils entortillent & joignent ensemble ces herbes, jusqu'à ce que le filet, qui est à peu près aussi large qu'un grand sac, ait soixante à quatre-vingt brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds; & le propre poids de la senne la tient si bien au

fond de la mer, qu'un poisson peut difficilement échapper. Cook.

Les Otahitiens montrent une sagacité & une industrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un bois dur, & ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne serait pas mortellement blessé.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages; l'un d'eux est appellé *wittee wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante, se met par-derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*erowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nâgent

Cook.

dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

La seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur, & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attrapper toutes sortes de poissons. La manière de les fabriquer est très-simple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la première pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un moussoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée & que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de temps; car l'ouvrier n'em-

ploie guère plus d'un quart-d'heure à ce travail. Cook.

Le lecteur a déja pris quelque idée de la maçonnerie, de la ſculpture & de l'architecture des Otahitiens, dans la deſcription que j'ai donnée des morais, ou lieux où ils dépoſent leurs morts. Les pirogues ſont les autres articles les plus importans de leur art de conſtruire & de ſculpter en bois; c'eſt peut-être pour ces Inſulaires un auſſi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs inſtrumens, que de conſtruire un vaiſſeau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre, un ciſeau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras, une rape de corail, & la peau d'une eſpèce de raie, qui, avec du ſable de corail, leur ſert de lime ou de pierre à aiguiſer.

Voilà le catalogue complet de leurs inſtrumens, & avec ce petit nombre d'outils, ils bâtiſſent des maiſons, conſtruiſent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, ſculptent & poliſſent des bois.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches eſt une eſpèce de baſalte d'une couleur noirâtre ou griſe, qui n'eſt pas très-dure, mais qui ne s'égrène pourtant pas facilement. Ces haches ſont de différentes grandeurs; celles qui leur ſervent à abattre des bois, peſent de ſix à

Cook.

huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour ſculpter ſont du poids de ſept ou huit onces ; comme il eſt néceſſaire de les aiguiſer preſque à chaque inſtant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'eſt d'abattre un arbre ; c'eſt auſſi celui où ils reſſentent davantage le défaut de leurs inſtrumens ; cette beſogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail conſtant de pluſieurs jours. Lorſque l'arbre eſt à bas, ils le fendent par les veines, dans toute ſa longueur & toute ſa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaiſſeur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaiſſeur eſt à peu près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur ſert communément de bois de conſtruction ; la tige en eſt élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues ſont faites d'arbres à pain, qui eſt un bois léger, ſpongieux, & qui ſe travaille aiſément ; ils applaniſſent les planches avec leurs haches, très-promptement, & ils ſont ſi adroits, qu'ils peuvent enlever une légère écorce ſans donner un ſeul coup mal-à-propos. Comme ils ne connaiſſent

point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue creuses ou plates son t taillées à la main.

Cook.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans d'Otahiti & des îles voisines; ils appellent les unes *ivahahs* & les autres *pahies*.

L'*ivahah* qu'ils emploient dans les petites excursions a les côtés perpendiculaires & le fond plat; & le *pahie*, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *ivahahs* sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante & douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les *ivahahs* longs de dix pieds ont à peu près un pied de large, & ceux qui ont plus de soixante & dix pieds de longueur, n'en ont guère que deux de largeur: ils distinguent l'*ivahah* de combat, l'*ivahah* de pêche, & l'*ivahah* de voyage; car quelques-uns de ces derniers vont d'une île à l'autre. L'*ivahah* de combat est le plus long de tous; la poupe & la proue sont fort élevées au-dessus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Ces derniers

Cook.

ivahahs ne vont jamais seuls à la mer : on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers le bâtiment & qu'on amarre sur les plat-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans, qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, se placent sur cette plate-forme; ils ne se servent de leurs arcs & de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plates-formes, ils reçoivent les blessés & font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans; mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

Les *ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque espèce qu'ils soient,

ſoient, portent des voiles dans l'occaſion. L'*ivahah* de voyage eſt toujours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou ſix pieds de large & de ſix ou ſept de long, attaché ſur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux perſonnages qui s'y aſſéient pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *ivahahs* de pêche ſont quelquefois joints enſemble, & ont une cabane à bord : mais cela n'eſt pas commun.

Les *ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou même preſque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment eſt plat, & il y a une planche qui s'avance en ſaillie ſur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du *pahie* varie auſſi depuis trente à ſoixante pieds ; mais ce bâtiment, comme l'*ivahah*, eſt très-étroit : l'un d'eux que j'ai meſuré, avait cinquante-un pied de long, & ſeulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans ſa plus grande largeur : telle eſt la proportion générale qu'ils ſuivent dans leur conſtruction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ſes côtés étant droits & parallèles, pendant un petit eſpace, au-deſſous du plat-bord, ils s'élar-

[redacted] Cook.

gissent tout-à-coup & se terminent en angle vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à peu près la forme d'un as de pique, & l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainsi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage sont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une île à l'autre des voyages d'un mois, & nous avons de bonnes preuves qu'ils sont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourraient y rester plus longtemps s'ils avaient plus de moyens d'y garder des provisions & de l'eau douce.

Lorsque ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons mis en travers du bâtiment, & qui s'avance sur le côté du *pahie* de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue : il ressemble à celui qu'emploient les

pros-volans des îles des *Larrons*, & auquel le voyage du lord Anſon donne le nom de *balancier*. Les hautbans ſont attachés à ce balancier, qui eſt abſolument néceſſaire pour mettre le bateau en eſtive, lorſque le vent eſt un peu fort. Cook.

Quelques-uns de ces *pakies* ont un ſeul mât & d'autres deux; ces mâts ſont compoſés d'une ſeule perche, & quand la longueur de la pirogue eſt de trente pieds, celle du mât eſt d'un peu moins de vingt-cinq : il eſt attaché ſur un chaſſis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de natte qui eſt d'un tiers plus longue que lui-même. La voile eſt aiguë au ſommet, quarrée dans le fond, & courbe dans les côtés; elle reſſemble un peu à celle que nous appellons *épaule de mouton*, & dont nous nous ſervons ſur les bateaux des vaiſſeaux de guerre : elle eſt placée dans un chaſſis de bois qui l'environne de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riſer ni la ferler, & ſi l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient néceſſaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le temps eſt ſi uniforme. Les Indiens attachent au ſommet du mât, pour l'orner, des plumes qui ont une inclinaiſon oblique en avant. Les rames ou pagaies, dont on ſe

Cook.

sert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manie une de ces rames, qui font marcher le bâtiment assez vîte : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuider. Ces bâtimens sont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs poupes élevées, ils débarquent à sec, quand nos bateaux pourraient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

Les *ivahahs* sont les seules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes plusieurs *pahies* qui venaient des autres îles.

Ils conservent ces *pahies* avec beaucoup de soin dans une espèce d'angar, construit à cet effet; ces angars sont des poteaux fichés en terre, qui se rapprochent au sommet les uns vers les autres, & qu'ils attachent ensemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une espèce d'arc gothique, recouvert par-tout d'herbages jusqu'à terre, excepté seu-

lement dans les deux bouts qui ſont ouverts; quelques-uns de ces angars ont cinquante à ſoixante pas.

Cook.

A l'occaſion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur ſagacité étonnante à prévoir le temps qui arrivera, ou du moins le côté d'où ſoufflera le vent. Ils ont pluſieurs manières de pronoſtiquer ces évènemens; mais je n'en connais qu'une : ils diſent que la voie lactée eſt toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure eſt un effet de l'action que le vent exerce ſur elle, de manière que ſi la même courbure continue pendant une nuit, le vent correſpondant ſoufflera ſûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils ſuivent; je ſais ſeulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le temps, ou au moins le vent qui ſoufflera, ils ſe trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leurs plus grands voyages, ils ſe dirigent ſur le ſoleil pendant le jour, & ſur les étoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils diſtinguent toutes les étoiles ſéparément par des noms; ils connaiſſent dans quelle partie du ciel elles paraîtront, à chacun des mois où elles ſont viſibles ſur

Cook.

l'horison ; ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le temps de l'année où elles commencent à paraître ou à disparaître.

Fin du Tome dix-neuvième.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome dix-neuvième.

ERRATA.

Page 11, *ligne* 7, saient : *lisez* soient.
—— 15, —— 20, publioient : *lisez* publiaient.
—— 30, —— 20, imprimée : *lisez* imprimées.
—— 33, —— 25, la plûpar : *lisez* la plûpart.
—— 35, —— 15, Silberg : *lisez* Spil Berg.
Ibid. —— 25, contenté : *lisez* contentés.
—— 36, —— 4, commandans : *lisez* commandante.
—— 40, —— 24, puérile : *lisez* puéril.
—— 41, —— 4, qui me paraît : *lisez* qu'il me paraît.
—— 55, —— 5, qu'il fut : *lisez* qu'il était.
—— 56, —— 8, plantés : *lisez* planté.
—— 63, —— 10, s'enfuirent : *lisez* & s'enfuirent.
—— 115, —— 14, ornaire : *lisez* ordinaire.
—— 126, —— 22, hangars : *lisez* angars. *Corrigez cette même faute par-tout ailleurs.*
—— 132, —— 27, n'étoit : *lisez* n'était.
—— 143, —— 26, me fit : *lisez* ne fit.

